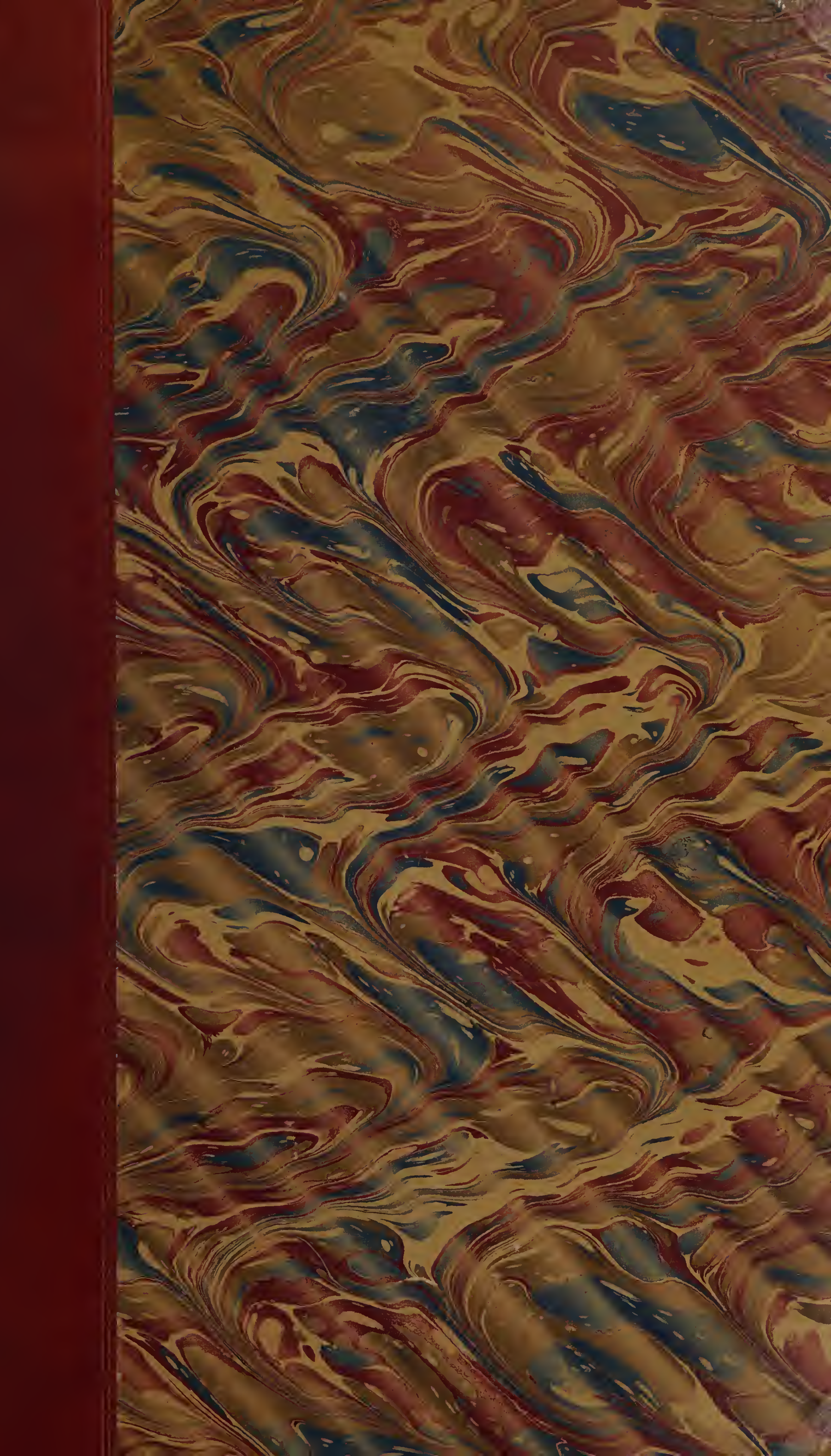
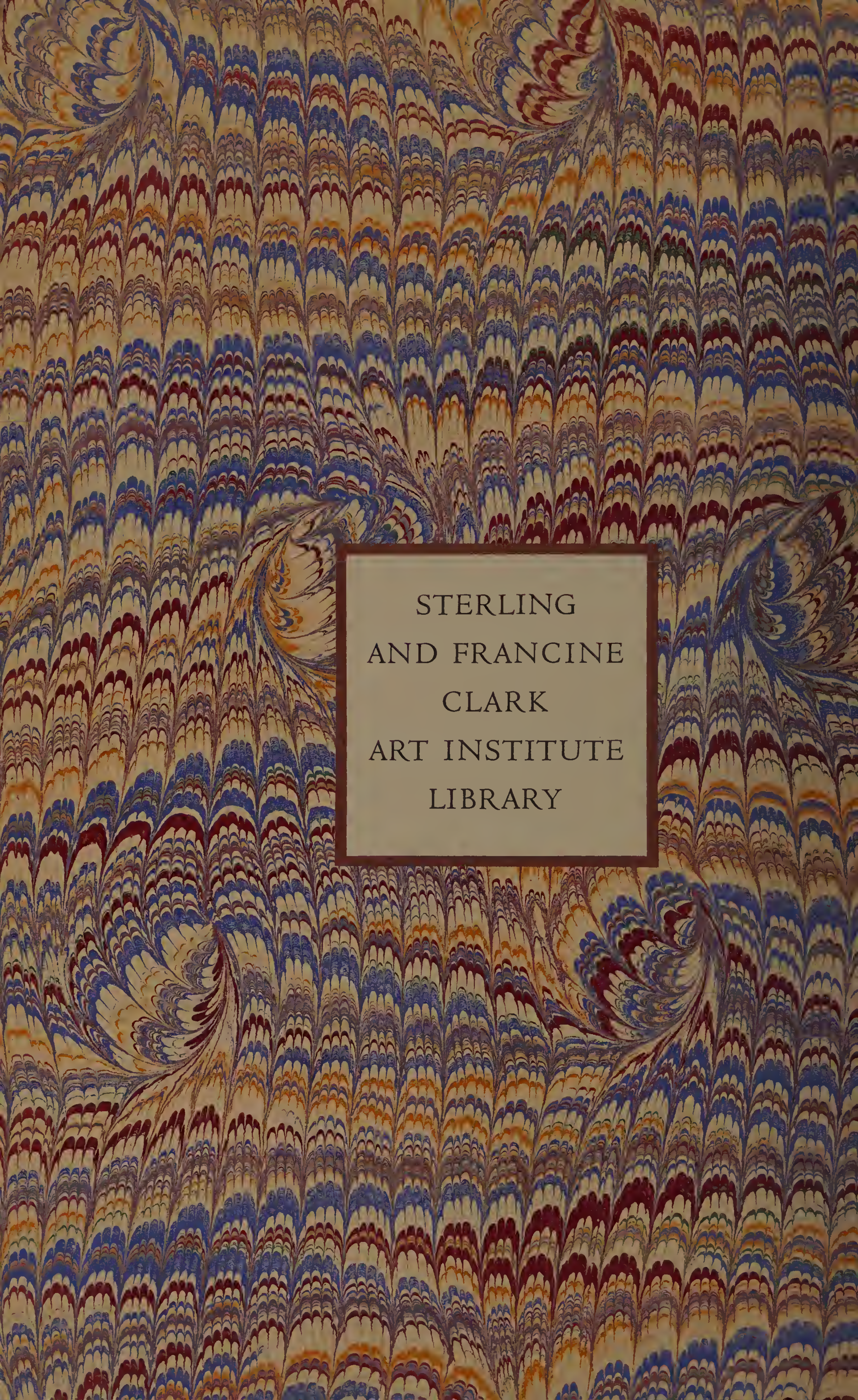



STERLING
AND FRANCINE
CLARK
ART INSTITUTE
LIBRARY



Houssaye, Arsène

A. Ewert Ferrer

GREUZE

SA VIE ET SON ŒUVRE

SA STATUE

LE MUSÉE GREUZE



1868

PARIS
CHAMPS-ÉLYSÉES, AVENUE FRIEDLAND, 45
A la Librairie H. PLON, rue Garancière, 8
A LA LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, Boulevard Montmartre, 15

G68
H68

ANNUAIRE DES BEAUX-ARTS

MINISTÈRE DES BEAUX-ARTS

M. le maréchal VAILLANT, de l'Institut, ministre des beaux-arts.
M. Alphonse GAUTIER, conseiller d'Etat, Secrétaire général du ministère.

SURINTENDANCE DES BEAUX-ARTS

M. le comte NIEUWERKERKE, de l'Institut, sénateur, surintendant des beaux-arts.

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS — ÉCOLE DE ROME — ÉCOLE D'ATHÈNES

MONUMENTS — STATUES — TABLEAUX

M. TOURNOIS, chef de division des beaux-arts.

MM. Alfred ARAGO, Arsène HOUSSAYE, Alphonse ROYER, inspecteurs généraux des beaux-arts.

MM. MERIMÉE, BŒSWILLWALD et DES VALLIÈRES, inspecteurs généraux des monuments historiques.

M. DU SOMMERARD, conservateur du musée des Thermes.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

PEINTURE : MM. PICOT, — SCHNETZ, — COGNIET, — COUDER, ROBERT FLEURY, — SIGNOL, — MEISSONIER, — CABANEL, — — Auguste HESSE, — LEHMANN, — MULLER, — GÉROME, — Alexandre HESSE, — CABAT.
SCULPTURE : MM. JOUFFROY, — DUMONT, — LEMAIRE, GUILLAUME, — CAVELIER, — PERRAUD, — BONNASSIEUX.
ARCHITECTURE : MM. LE SUEUR, — GILBERT, — DUBAN, — LEFUEL, — Victor BALTARD, — DUC, — H. LABROUSTE, — VAUDOYER.
GRAVURE : MM. FORSTER, — GATTEAUX, — HENRIQUEL, — MARTINET.
MUSIQUE : MM. AUBER, — CARAFA, — THOMAS, — REBER, — BERLIOZ, — GOUNOD.
Secrétaire perpétuel : M. BEULÉ.

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

Directeur : M. GUILLAUME.

L'Ecole des beaux-arts a été instituée par Louis XIV, en 1648, à la sollicitation de Le Brun, en même temps que l'Académie des beaux-arts, originairement créée pour l'enseignement de la peinture et de la sculpture.
L'Académie d'architecture fut fondée par Louis XIV, en 1671, pour enseigner les arts de l'architecture, de la construction et de la perspective.
En 1793, ces deux Académies furent supprimées. En 1795, les écoles de peinture, de sculpture et d'architecture furent réunies en une seule, sous le nom d'Ecole nationale des Beaux-Arts.
Le palais de l'Ecole des Beaux-Arts offre, dans la cour d'entrée, les façades restituées des chateaux d'Anet et de Gaillon, et plusieurs bas-reliefs de la renaissance, par Jean Goujon et autres maîtres. On y voit la belle copie du *Jugement dernier*, par Sigalon, et l'œuvre capitale de Delaroche : le *Triomphe des Arts*.
Les batiments de l'école renferment la collection des prix de peinture, de sculpture et de gravure, depuis l'origine. Ils renferment aussi une collection fort riche et très curieuse de fragments d'architecture et de sculpture grecque et romaine ; la collection des sceaux de France, la collection des modèles de monuments d'architecture de tous les ages.
MM. CABANEL, GÉROME, PILS, JOUFFROY, DUMONT, TAINE, etc., professeurs.

ÉCOLE DE ROME

M. HÉBERT, directeur.

Tous les ans, il y a dans l'Ecole des concours pour les grands prix de peinture, de sculpture et d'architecture ; tous les deux ans, concours des grands prix de gravure ; tous les quatre ans, de gravures en médaille et pierre fine.
Les élèves qui obtiennent les prix décernés par l'Institut vont passer quatre ans à l'Académie de France, à Rome, aux frais du Gouvernement, pour achever leurs études. Chaque année, en septembre, a lieu à l'Ecole des Beaux-Arts, avant le jugement de l'Institut, l'exposition des concours des grands prix.
Après l'exposition publique des concours des grands prix, a lieu l'exposition des travaux envoyés par les pensionnaires de l'Académie de France, à Rome.

ÉCOLE D'ATHÈNES

Étude de l'antiquité par les monuments.

MUSÉES ET ÉCOLES DES BEAUX-ARTS DES DÉPARTEMENTS

M. Arsène HOUSSAYE, inspecteur général.

Il a été fondé des écoles de beaux-arts à Lyon, Marseille, Bordeaux, Dijon, Rouen, Besançon, Toulouse, Lille, Montpellier. Toutes les grandes villes ont en outre des cours de dessin.

Les conquêtes de la révolution et de l'empire ont créé les Musées des grandes villes de France, en les dotant de chefs-d'œuvre pris à l'ennemi. Lyon, Marseille, Montpellier, Toulouse, Grenoble, Bordeaux, Caen, Rouen, Lille, Dijon, Nancy, Strasbourg, Tours, Angers, Nantes, Rennes, le Mans, Autun, sont riches de tableaux de maîtres provenant de cette origine ou de l'ancien cabinet du roi. Mais il est peu de villes françaises qui n'aient aujourd'hui leur musée : Reims, Saint-Quentin, le Havre, Troyes, Narbonne, Aix, Arles, Nîmes, Avignon, Béziers, Blois, Orléans, Cherbourg, Metz, Valenciennes, Arras, Perpignan, Amiens, Laon, Colmar, etc., ont des galeries qui s'enrichissent tous les jours.

PORCELAINE ET PEINTURE SUR VERRE A SÈVRES

Musée céramique, le plus riche et le plus curieux du monde, de toutes les époques et de tous les pays

TAPISSERIES DES GOBELINS ET DE BEAUVAIS

Exposition de tapisseries de haute et basse lisse, depuis l'origine des manufactures.

MUSÉE DU LOUVRE

Le Musée impérial est placé dans les batiments du Louvre, et se divise en six conservations : 1° Les musées égyptiens. — 2° Monuments antiques, assyriens, grecs, romains, américains, et la sculpture. — 3° Les musées de peinture. — 4° Les dessins et la chalcographie. — 5° Le musée des souverains français et les objets d'art du moyen âge et de la renaissance. — 6° Musée ethnographique et de marine. (Ouvert tous les jours, moins le lundi).

MUSÉE DU LUXEMBOURG

Les ouvrages des artistes vivants acquis par l'Empereur sont placés dans cette galerie. Ce musée est ouvert à l'étude tous les jours de la semaine (dimanche et lundi exceptés) de 9 heures à 4 heures. — M. DE CHENNEVIÈRES, *Conservateur*.

MUSÉE DE VERSAILLES

Ce Musée qui, par décision du 1er septembre 1833, a reçu une destination toute spéciale, renferme une nombreuse collection de tableaux, portraits, statues, bas-reliefs, bustes, médailles, qui consacrent les souvenirs les plus intéressants de l'histoire de France.
Il est ouvert au public tous les jours, excepté le lundi. M. Eudoxe SOULIÉ, *Conservateur*.

MUSÉE DU SOMMERARD (Palais des Thermes)

Collection d'objets de toutes sortes, appartenant à l'époque du moyen age depuis la décadence romaine jusques et y compris la renaissance : sculpture, ciselure, enluminure, armes, bijoux. Elle a été acquise par le gouvernement après la mort de M. du Sommerard, qui l'avait formée et qui en a publié la description.

CABINET DES ESTAMPES

Une des collections les plus riches du monde en gravures de toutes les écoles (peut-être 3,000,000). Commencée en 1667, par Colbert, qui acheta le cabinet de l'abbé de Marolles, 125,000 pièces environ, elle s'est accrue surtout depuis que les éditeurs sont forcés de déposer des exemplaires de leurs publications. Il y a des nielles curieux et des raretés incroyables.

CABINET DES MÉDAILLES ANTIQUES ET PIERRES PRÉCIEUSES

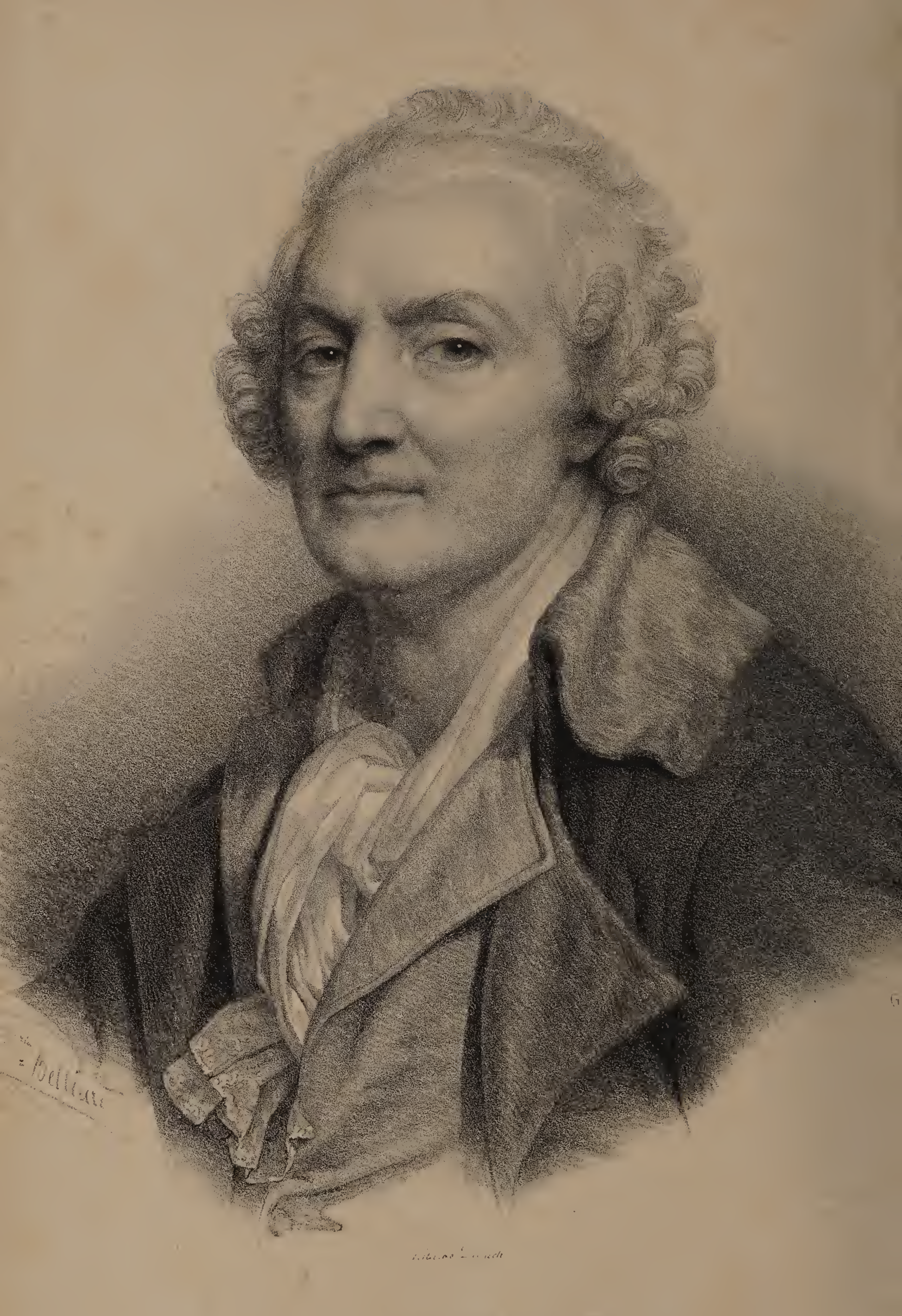
Il renferme environ 150,000 médailles grecques, romaines, françaises et étrangères, et quelques milliers de pierres magnifiques ; camées antiques et autres trésors recueillis depuis Henri IV.
Il y a encore le musée monétaire ; — le musée cyclopéen, à la bibliothèque Mazarine ; — le cabinet des estampes, à la bibliothèque de l'Arsenal et à la bibliothèque Sainte-Geneviève ; — le musée de dessins d'histoire naturelle ; le musée de l'Opéra, celui de la Comédie-Française, enfin ceux des palais impériaux.

CABINETS D'AMATEURS

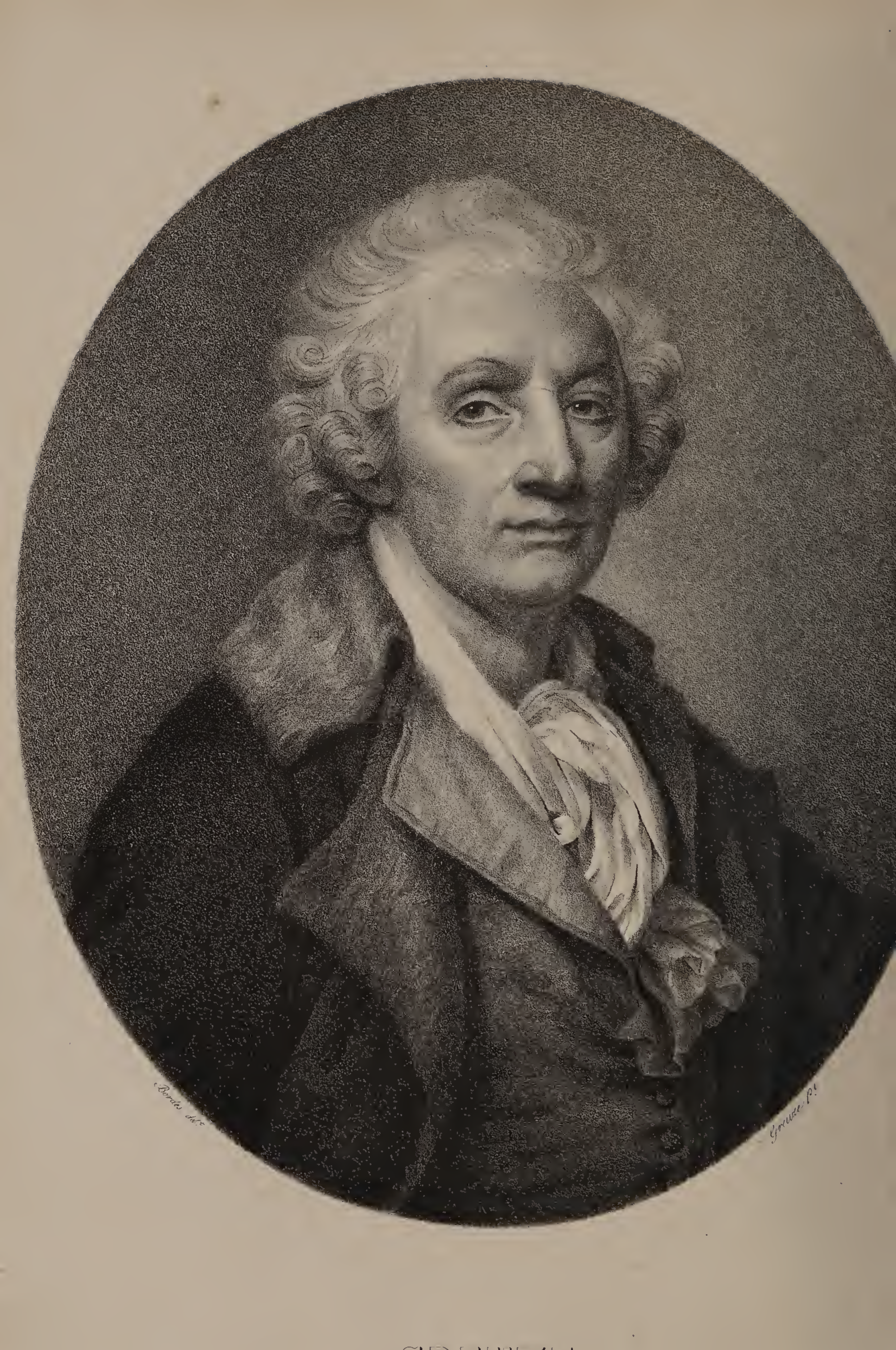
Parmi les cabinets d'amateurs, nous citerons ceux de MM. *Khalil Bey, Nieuwerkerke, Basilewski, Arago, Boitelle, Cambacérès, Chaix-d'Est-Ange, Boissaye, Chennevières, Tarade, Chimay, Clary, Cottiers, Crillon, Czartoryski, Delessert, Diaz, Didier, Didot, D'Espagnac, Saint-Victor, Fould, Galiera, Girardin, Goncourt, La Grange, d'Hautpoul, d'Harcourt, Hottinguer, Arsène Houssaye, Lacaze, Le Hon, Lemarois, Maison, Marcille, Montalivet, Narbonne, Odier, Paturle, Emile et Isaac Pereire, Perrier, Pillet-Will, Pomereu, Reizet, Ricord, Rothschild, Saulcy, Schneider, Seillière, Schikler, Thoré, Manescau, marquis de Saint-Lieux, baron L'Amabilais, O. de Parigny, Montchenu, Hérisson, d'Espreménil, Pesquidoux, Guell-Y-Renté, Daunay, Brouty, Vautrin, Ranchicourt, Taylor, Thiers, Troubetzkoy, La Valette, Persigny, Van Cuyp, W. Burger, Théophile Gautier, Duclos, Herisson, La Brugnière, etc.* Mmes *la princesse Mathilde, d'Yvon, comtesse Bobrinskoy, de Balzac et de Nicolaï.*

L'ARTISTE

XXXVIIe ANNÉE



J. B. GREUZE.



GREUZE,

d'après son portrait qui est au Musée Royal.

L'ARTISTE

REVUE DU XIXe SIÈCLE

HISTOIRE DE L'ART CONTEMPORAIN

Rédacteur en chef

ARSÈNE HOUSSAYE



PARIS
BUREAUX : CHAMPS-ELYSÉES, AVENUE FRIEDLAND, 54
A la Librairie H. PLON, rue Garancière, 8
VENTE AU NUMÉRO, A LA LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, *Boulevard Montmartre*, 15
1868.



GREUZE

SONNET

Au bord de ton berceau nous élevons, ô Greuze,
Ta statue en semant des fleurs au piédestal!
Nous chantons, au soleil de cette fête heureuse,
Ta gloire qui retourne en ton pays natal.

Comme un sceptre tu tiens, dans ta main chaleureuse,
Ton pinceau pathétique, ardent, sentimental;
De ta vive palette, éloquente, amoureuse,
Chaque couleur est pure, aucun ton n'est brutal.

Rival de la nature et peintre familial,
Ta morale n'est pas une parole creuse;
C'est l'amour paternel, c'est l'esprit filial.

La charmante Accordée, et la belle Pleureuse!
Et toi, Cruche cassée, au bouquet virginal,
Tu semblcs une Hébé qui répand l'idéal!

INAUGURATION

DE LA

STATUE DE GREUZE

I



Cette fête avait appelé beaucoup de Parisiens et des populations sans nombre du pays de Greuze. On y remarquait le préfet du département, le secrétaire général, des membres de l'Institut, des députés, des représentants du clergé et de la magistrature. Les savants, les archéologues, les hauts fonctionnaires y tenaient leur place. La presse parisienne était brillamment représentée. Jamais une ville n'a mieux accompli les devoirs de l'hospitalité en accomplissant une œuvre glorieuse.

C'est M. Arsène Houssaye, inspecteur général des Beaux-Arts, qui présidait la solennité. Il a eu l'honneur de parler le premier devant la statue de Greuze. Son discours est toute une histoire du peintre glorifié le 30 août avec enthousiasme.

La cérémonie avait, pour ainsi dire, commencé la veille. Les sociétés chorales du département de Saône-et-Loire et des départements voisins étaient déjà réunies ; elles venaient saluer le train qui amenait M. Arsène Houssaye et les délégués de la presse parisienne, lesquels furent conduits au milieu des fanfares jusque chez M. le maire, où les attendait un véritable festin.

Le lendemain dimanche, des aubades, des volées de cloches, des canonnades et des cris de fête. Très beau déjeuner au pays de Greuze avec les autorités officielles, des membres de l'Institut et de l'académie de Mâcon, des journalistes qui sont aussi des autorités.

Greuze dominait le milieu de la table par trois portraits peints par lui à trois époques caractéristiques de sa vie. On but tout naturellement du vin de Tournus, qui n'est pas un vin à dédaigner, mais on but aussi du vin de Château-Rothschild et de Château-Yquem, sans parler de tous les hauts bourgognes.

Après le déjeuner, il fallut revêtir les habits brodés. A midi, cinq cents musiciens étaient sur pied et annonçaient avec éclat que la solennité allait commencer.

On avait disposé une estrade gigantesque sur la place de l'Hôtel-de-Ville, devant la statue. Tous les privilégiés, le clergé, la magistrature, les dames de Tournus, des villes et des villas voisines étaient aux premières places ; mais le plus grand nombre était aux fenêtres et sur les toits : on avait payé jusqu'à cinquante francs les places aux fenêtres.

Après une marche triomphale des musiciens et des orphéons, le voile qui couvrait la statue tomba, et de toutes parts retentit un immense hourra, qui a dû faire tressaillir Greuze jusque dans son tombeau.

La statue est fort belle; elle s'élève sur un piédestal de Questel et Leclerc, qui contraste par son style sévère avec le dix-huitième siècle. Ce piédestal porte cette inscription :

A GREUZE

SES COMPATRIOTES.

La statue, en très beau marbre blanc, donné par le ministère des Beaux-Arts, se profile dans l'air avec majesté. Le peintre tient sa palette d'une main, son pinceau de l'autre, tout en écoutant l'inspiration. C'est Greuze à quarante ans : il est dans tout l'éclat de la vie et de la renommée. Il est habillé sans emphase mais avec une certaine recherche, comme le voulait l'histoire. Le sculpteur a largement rendu le pli et

le jeu des draperies; on peut regarder la statue aux quatre coins cardinaux sans qu'elle cesse d'être la statue de Greuze. Aussi, après avoir vu ce beau marbre, tout le monde souriait d'un regard sympathique à Bénédict Rougelet, que M. Arsène Houssaye avait appelé près de lui.

L'inspecteur général des Beaux-Arts, après avoir salué le marbre, donna, en sa qualité de président, la parole au maire de Tournus, qui parla très bien et qui fut fort applaudi.

Voici d'ailleurs son discours :

« Une voix plus éloquente et plus autorisée que la mienne vous retracera la vie de Greuze ; je me bornerai simplement à vous dire ce qui pour moi fait la gloire de notre peintre.

« C'est que Greuze eut l'instinct de son génie, et que rien, pas même la misère, ni même l'autorité paternelle, ne put le faire dévier de la voie qu'il s'était tracée et du but qu'il voulait atteindre;

« C'est parce qu'il a participé au grand mouvement qui emportait les hommes de son temps vers des idées nouvelles ;

« Et alors que de grands philosophes, de profonds penseurs, dans des écrits immortels, faisaient luire des principes qui étonnaient le monde et des pensées qui le remuaient profondément et le soulevaient ;

« Alors que des hommes ardents, exaltés, dévoués, se lançaient dans l'application de ces idées neuves, sacrifiaient leur existence, et par leur mort donnaient la vie à cette société nouvelle qui est la nôtre ;

« Lui, Greuze, marchait sur leurs traces, laissait de côté en peinture le vieux genre et relevait un genre nouveau pris sur la nature.

« Il eut des émules, il eut des rivaux, il n'a pas trouvé de supérieurs.

« Tournus donc doit être fière de son enfant, et aujourd'hui cette mère affirme par ma bouche et son orgueil et son affection maternelle.

« Voyez quelle ovation elle a préparé à cet enfant prodigue qui lui revient de si loin dans cette robe de marbre blanc, emblème de son génie et due au ciseau d'un autre de ses enfants.

« Rougelet était digne de sculpter Greuze, et dans l'œuvre si belle que nous avons sous les yeux, saluons l'ouvrier, mais donnons un regret à cet autre enfant, si jeune et qui déjà n'est plus, à Deschamps, qui, lui aussi, voulait scuplter Greuze, et qui, mort à l'âge où l'on étudie encore, a pourtant laissé de son talent une marque impérissable, le *Discobole*.

« Ce travail, grâce à la générosité de M. le ministre des Beaux-Arts, grâce à l'inépuisable bienveillance de M. le comte de Nieuwerkerke pour la ville de Tournus, fait aujourd'hui l'ornement de notre musée.

« Associons aujourd'hui ces trois noms :

« Greuze, Rougelet, Deschamps, et proclamons bien haut que, tous trois, ils sont à nous. Une mention honorable à un autre Tournusien, l'ouvrier Gallier, qui a fait le socle dont le modèle lui avait été donné par MM. Questel et Leclerc.

« Mais si Tournus revendique Greuze comme son enfant légitime, la France entière le revendique comme son enfant adoptif, et le salue du titre de grand maître.

« Paris s'enorgueillit de l'avoir retenu dans sa vie d'artiste tout un demi-siècle. Il était donc juste que de Paris sortît une voix qui proclamât bien haut le talent de Greuze.

« C'est celle de l'homme qui, après avoir peint Greuze avec les couleurs de Greuze, a le plus contribué à lui créer cette immortalité de marbre, et qui, pour pouvoir plus utilement coopérer à cette œuvre essentiellement tournusienne, s'est fait citoyen de Tournus.

« Saluons un frère, merci à Arsène Houssaye!

« Notre souscription était à peine ouverte, à peine annoncée par le journal *L'Artiste*, que Sa Majesté l'Empereur, le ministre des Beaux-Arts, l'Académie de Mâcon, le Conseil général, le préfet du département, et après lui son successeur, le receveur général, les députés de Saône-et-Loire, MM. Schneider, de Chiseuil, Chagot, Boutelier, s'empressaient de souscrire;

« Que M. Emile de Girardin, qui doit au pinceau de Greuze les magnifiques portraits de sa mère et de sa grand'mère, nous accordait, avec son obole, la publicité du journal la *Presse ;*

« Que les feuilles du département nous ouvraient gracieusement leurs colonnes; que la commission désignée par le conseil municipal de Tournus, qui eut l'honneur de compter parmi ses membres MM. de Morny, de la Guéronnière, de Chapuys-Montlaville, père et fils, plusieurs Tournusiens, amis de Greuze, qui aujourd'hui ne sont plus, et dont font encore partie actuellement MM. le comte de Nieuwerkerke, Arsène Houssaye, Marlière, préfet de Saône-et-Loire, Rouher, receveur général, Pellorce, secrétaire de l'Académie de Mâcon, Fonville, rédacteur du *Constitutionnel*, vit accourir à elle des adhésions flatteuses.

« A Tournus, il n'est pas jusqu'au plus pauvre qui ne voulût apporter son obole.

« A eux tous, au nom de la ville de Tournus, dont aujourd'hui je suis fier d'être le représentant, merci ; tous leurs noms, que je ne puis ici

reproduire, sont inscrits sur un parchemin qui repose sous le piédestal de la statue.

« Mais, Messieurs, cette fête, la présence de tant d'hommes illustres, la députation de la presse parisienne et locale, l'empressement des délégués des Académies, cette foule émue et amie, toutes ces sociétés chorales qui ont quitté leur pays pour accourir aux pieds de cette statue et l'entourer de leurs bannières ;

« Toute cette ovation enfin qui s'adresse à un peintre, et à ce peintre mort dans la misère, dont le convoi solitaire n'a été suivi que par un ami le « chien du pauvre ; »

« Tout ici doit nous servir d'enseignement.

« Il en ressort pour nous cette double et éclatante vérité : c'est qu'ici-bas l'homme ne doit jamais dévier de la voie que lui a tracée sa nature ; c'est que le travail grandit le pauvre, et lui donne ce que jamais la richesse n'a su donner : l'immortalité. »

II

Voici maintenant le discours de M. Arsène Houssaye :

C'est aujourd'hui la fête de l'art français. C'est aujourd'hui l'apothéose de l'esprit, du sentiment et de la couleur.

Pour parler devant ce beau marbre, devant cette figure tant aimée, devant ce monument à la mémoire, je veux dire à l'immortalité de Greuze, il faudrait l'éloquence toute française de son ami Diderot, qui s'écriait : « Greuze est mon peintre ! »

A cette fête tant attendue, combien, hélas ! manquent aujourd'hui qui ont apporté la première pierre au monument : MM. de Chapuys-Montlaville, le sénateur et le député, deux cœurs que la mort n'a pu séparer ; M. de la Guéronnière, votre ancien préfet ; MM. Bessart, qui avaient la religion de Greuze ; enfin ce jeune homme de génie, Jean-Baptiste Deschamps, mort à Naples devant les chefs-d'œuvre, lui qui déja trouvait la beauté et la vie dans le marbre. M. le comte de Nieuwerkerke, retenu à Laon au Conseil général, m'a dit d'exprimer ici aux concitoyens de Deschamps ses vifs regrets devant cette mort cruelle, comme aussi ses vifs regrets de ne pouvoir présider cette solennité.

Mais Tournus avait deux sculpteurs. Il nous est resté Bénédict Rougelet. C'est lui qui a sculpté cette belle figure de Greuze. Déjà il avait révélé son talent à Paris, à Lyon et à Grenoble. Singulier rapprochement : il venait au monde dans la maison même de Greuze, cent ans après Greuze.

Cette maison porte aujourd'hui cette inscription :

ICI EST NÉ

JEAN-BAPTISTE GREVZE

LE XII AOUT MDCCXXV

Plus tard, sur cette même façade, les deux noms seront associés, et l'auréole du peintre rejaillira sur le statuaire.

La ville de Tournus sera citée dans le livre d'or de l'art français à cause de la naissance de Greuze, et dans le livre sacré du patriotisme à cause de la statue de Greuze. Plus d'une de nos grandes villes n'auraient pas apporté autant d'amour, ni autant de respect, ni autant d'argent, à cette belle statue d'un de ses enfants par un de ses enfants.

Qui le croirait ! Il se trouve des amateurs d'art qui donnent cent mille francs pour posséder une figure de Greuze, mais ces enthousiastes refusent un louis pour sa statue, sans doute parce qu'ils ne la verront pas. Toutefois, je me hâte de dire que quelques noms pourtant ont voulu témoigner leur sympathie. L'Empereur des Français, le ministre des beaux-arts, le comte de Nieuwerkerke, M. de la Guéronnière, M. de Girardin, M. Schneider, M. Boutelier, M. Rouher, M. Delahante, M. Charmont : il serait trop long de citer les compatriotes de Greuze, car ceux-là sont accourus généreusement au premier appel. La ville de Tournus s'est imposé avec joie de vrais sacrifices pour cette hospitalité à Greuze et aux amis de Greuze.

On a déjà élevé une statue à La Tour, un contemporain de Greuze, un rude et fier dessinateur sous les roses et le brouillard du pastel. C'est bien. Mais cette statue est en bronze, ce qui est un anachronisme. C'est au marbre qui illumine et non au bronze qui éteint qu'il faut demander la transfiguration des peintres et des poètes, ces chercheurs de nuées qui vivent de rayons.

Il fallait Greuze pour que Tournus prît son rang dans l'histoire. César, Strabon, Ptolémée n'avaient pas même nommé la vieille cité des Eduins. Cependant cette petite ville a, pendant de longs siècles, été un tumultueux théâtre où se sont rencontrés bien des fureurs et bien des héroïsmes, depuis l'année 177, où Valérien paya de sa vie *la bonne nouvelle* qu'il était venu annoncer aux habitants de *Turnusium*, le grenier des Romains conquérants.

Bénie soit-elle la petite maison, d'où est sorti le peintre de l'*Accor-*

dée de village. C'était bien sous ce ciel fécondant, au milieu de cette nature luxuriante, dans ces rues lumineuses et intimes que devait naître Jean-Baptiste Greuze, ce peintre de tant de charmantes paysanneries qui n'eussent pas fait dire à Louis XIV : « Otez-moi ces magots de devant les yeux ! »

La maison de Greuze me rappelle ce temps où il se révéla peintre devant les gravures de Rembrandt, comme Corrége devant les tableaux de Raphaël. Son père, qui était architecte, lui fit dessiner des fenêtres, des temples, des colonnes ; mais Greuze mettait toujours quelqu'un à la fenêtre, sa mère, sa sœur, sa cousine. Il peuplait le temple ; au lieu de faire des colonnes, il dessinait des cariatides. Le père finit par lui interdire toute espèce de figure. L'enfant mit de la colère dans sa rébellion, cette vaillante colère qui est déjà la fièvre du génie. Il se vengea de son père ; le jour de sa fête, il lui apporta son portrait sous la figure de saint Jacques.

Toute sa jeunesse fut une lutte : il lutta contre son père, il lutta contre son maître, il lutta contre son temps ; il osa peindre des Français en niant la mythologie. Et on était en 1750! Ce fut une révolution dans les ateliers.

Il ne voulut être d'aucune école ; il ne reconnut aucun maître, il peignait seul en toute liberté. Les peintres à la mode se moquèrent d'abord de cet orgueilleux de vingt ans qui ne savait rien et qui ne voulait pas de leur science ; mais bientôt le monde des connaisseurs fut d'un autre avis sur la manière de Greuze. Il se trouva des gens d'esprit, fatigués du style rococo, qui ne craignirent pas de sourire aux ravissantes figures toutes trouvées du jeune chercheur.

Il ne faut pas nier le charme capricieux des mascarades de l'art au dix-huitième siècle, mais celui qui imite Homère ne fait pas l'Illiade. On a beaucoup contrefait Watteau, mais il n'y a qu'un Watteau. Le dévergondage de l'art français durait depuis trop longtemps quand Greuze apparut. *Enfin Greuze survint,* dirait Boileau. Prudhon est allé plus loin, mais Greuze le mit sur le chemin. Il fut un peintre original, parce qu'il regarda la nature en face au lieu d'imiter ses contemporains qui ne voyaient plus la nature qu'à l'Opéra, parce qu'au lieu de peindre une Vénus d'occasion il peignit une paysanne choisie dans tout le charme pénétrant de la nature.

Greuze est le peintre du musée de la famille. Ses jolies figures ont droit de cité dans toutes les maisons, même les plus sérieuses. Elles y viennent sourire à côté des madones. Toutefois, elles vous donnent trop le désir de leur demander leur cœur et leur main. Greuze était un moraliste,

mais je me défie un peu de sa morale : le peintre de la *Cruche cassée* a peint la vertu sous les couleurs de la volupté. En effet, Greuze, même dans ses figures les plus condides, comme l'*Accordée de village*, et les plus saintes, comme la *Madeleine au désert*, réveille en nous un sentiment plus profane qu'austère. C'est bien le sentiment de ce dix-huitième siècle qui ne voulait aller en paradis qu'en passant par le paradis de Mahomet.

Comme Watteau, comme Boucher, comme Vanloo, Greuze a trop souvent répété le même air de tête, soit qu'il peignît une paysanne ou une femme du monde, une sainte ou une pécheresse. Mais les peintres créateurs tombent toujours dans cette faute ; ils ont une idée du beau qui les égare et qui les sauve en même temps ; ils poursuivent leur mirage jusqu'à l'éblouissement, mais ils sont dans la lumière.

Greuze, Chardin et Prudhon, trois contemporains, ont à peu près en même temps envahi toute une région de la peinture. Prudhon a vu sous un ciel idéal la nature en poète ; au lieu de peindre en prose, il a peint en vers, comme Greuze le lui a dit. Chardin peint la nature telle qu'elle est, sans souci de la scène ni du sentiment ; c'est un peintre pur et simple, un *naturaliste*. Greuze ne peut s'empêcher de faire du drame et de la philosophie ; il voit bien la nature, mais n'y trouvant pas tout à son gré, il y cherche la mise en scène ; aussi les personnages de Greuze sont quelquefois des acteurs ; ils ont beau prendre des airs naturels, ils posent toujours un peu ; chaque scène de ce peintre charmant pourrait être transportée au théâtre.

On a comparé Greuze à Watteau. Si les paysans de Watteau sont des paysans de comédie romanesque et de grand opéra, les paysans de Greuze ne sont-ils pas des paysans de comédie intime et d'opéra-comique ? Watteau éblouit sur son théâtre, Greuze touche sur le sien. Malgré quelques grimaces, comme Greuze a de la chaleur et de la sensibilité, il entraîne les spectateurs, qui voient plutôt, dans la scène qu'ils ont sous les yeux, l'effet que la vérité. Dans les figures et l'air de volupté de Greuze, c'est l'air de fête de Watteau. Greuze aimait les femmes avec passion. Watteau aimait les comédiennes avec folie : voilà le secret. Watteau séduit les yeux et parle à l'imagination : Greuze séduit les yeux et parle au sentiment.

On a dit de Greuze que c'était un Flamand de Paris. Pourquoi ? Greuze n'est peintre que pour exprimer sa pensée ; les Flamands ne sont peintres que pour montrer leur palette. Greuze sacrifie tout au sentiment ; voilà pourquoi il dédaigne le fini, les accessoires, les trompe-l'œil.

Les Flamands sacrifient tout aux détails ; voilà pourquoi chez eux la figure ne fait jamais le tableau.

Greuze fut prodigue toute sa vie des richesses de son cœur. Son ami Grétry tenait ce cœur à deux mains. Greuze aimait le premier venu, et quelquefois la première venue, se consolant d'une amitié trompeuse dans un amour plus trompeur. Les jours passaient vite pour un tel homme ; il les voyait passer avec sa précieuse insouciance, s'imaginant que le soleil serait toujours rayonnant. Il avait la naïveté charmante des enfants, aussi l'a-t-on comparé à La Fontaine. Il marchait droit devant soi, dédaignant les détours. En homme de bonne foi, il parlait de lui-même avec enthousiasme. « N'y trouvez pas à redire, écrivait d'Alembert, car si Greuze s'écrie : « Quelle belle chose je vais faire ! soyez sûr que c'est le génie qui parle ; le génie tient parole. » Diderot disait de sa vanité : « C'est l'ivresse de l'inspiration ; ôtez-lui cette naïveté qui lui fait dire de sa *Belle Pleureuse* ou de son *Accordée de village :* « Voyez-moi cela ! c'est cela qui est beau ! » vous lui ôterez sa verve, vous éteindrez le feu ; le génie s'éclipsera. »

La fausse modestie est la pire des vertus dans les arts : c'est la femme galante qui met un voile pour attirer les regards. Greuze était de bonne foi avec les autres comme avec lui-même ; il défendit toujours les belles choses de ses amis et de ses ennemis. Ainsi, quand fut exposé le *Déluge,* de Girodet : « C'est tout au plus, disait un journaliste, le tour de force d'un écolier. » « Dites donc d'un maître, » s'écria Greuze avec colère. Il fut le premier à prédire le génie de Prudhon : « Celui-ci ira plus loin que moi, disait-il souvent ; il enfourchera ces deux siècles avec des bottes de sept lieues. »

Il jouait l'ignorance avec coquetterie, car il savait beaucoup ; un esprit d'élite fait toujours du chemin ; il peut ignorer ce que tout le monde sait mal, mais soyez sûr que cet esprit a gagné en philosophie humaine ce qu'il a perdu en science stérile. Greuze savait son art. Greuze a donné plus d'une idée aux encyclopédistes. Il a imaginé presque toutes les fables qu'a mises en vers le duc de Nivernais ; il a même écrit un roman philosophique demeuré inédit : *Bazile et Thibaud.* On a dit dans le monde, après lecture faite par Greuze, que c'était le dernier chapitre de l'*Emile ;* mais ce n'est, je crois, qu'un jugement de ce beau monde, qui condamnait *Paul et Virginie.*

Par sa bonne foi, par sa noble fierté, Greuze perdit bien des faveurs. En 1765, non seulement son pays n'avait rien fait pour lui, mais l'Académie de peinture n'avait pas encore songé qu'il existât. Au Salon de 1765, il exposa la *Jeune fille pleurant son oiseau* et la *Petite fille qui*

tient un Capucin de bois. Vernet se promenait dans la galerie avec le marquis de Marigny, qui était un critique redouté, quoique marquis. Les deux promeneurs trouvèrent un homme en admiration devant la *Belle Pleureuse*, de Greuze; cet homme, devinez qui? c'était Greuze lui-même. Jusque-là, le marquis avait beaucoup critiqué et dédaigné; ce tableau le surprit: « Cela est beau! » dit-il avec entraînement. Greuze se retourna: « Je le sais bien, monsieur le marquis; mais je suis tout seul à le croire. — Mon ami Greuze, lui dit Vernet, c'est que vous avez une nuée d'ennemis; et, parmi ces ennemis, il en est un qui paraît vous aimer à la folie et qui vous perdra. — Qui donc? — C'est vous. Vous vous imaginez qu'il ne s'agit que d'avoir du génie, une âme fière et sensible pour faire fortune, tandis qu'il faut des jarrets souples pour se faire pardonner son génie; avec ces jarrets-là, vous auriez un logement au Louvre comme les princes de la peinture, des pensions à divers titres, et peut-être le cordon de Saint-Michel. Croyez-moi, cessez d'être un grand peintre. — Que voulez-vous? dit Greuze en tendant la main à Vernet; il m'est si naturel d'avoir du talent et si difficile de ployer le jarret! Je suis un homme d'autrefois; je ne m'incline que devant les femmes. — Alors, priez donc les femmes de faire votre fortune. » Diderot survint. Avant de saluer les deux peintres et le marquis, il salua le tableau de Greuze. « La jolie élégie! le charmant poème! la belle idylle! Je vous salue, jeune fille pleine de grâce. » Et, se retournant: « Je vous salue, messieurs; de quoi est-il question? — Greuze se plaint de la fortune, dit Vernet. — Greuze, reprit Diderot, ne sera jamais qu'un gueux comme moi; mais qu'importe! ses tableaux ne font-ils pas fortune? »

Quatre ans après, Greuze fut admis à l'Académie; il voulut siéger parmi les peintres d'histoire; il fit dans ce dessein un tableau qu'on peut étudier au Louvre: *Sévère reprochant à Caracalla d'avoir voulu l'assassiner*. Greuze manquait de style pour un tel sujet: il échoua ou à peu près. Et pourtant il y a déjà du David dans cette composition. Les académiciens qui n'avaient pas plus que lui le style de l'histoire, puisqu'ils s'appelaient Vanloo, Nattoire, Boucher — je ne parle que des maîtres — le reléguèrent parmi les peintres de genre. Greuze se retira de l'Académie; il fit contre elle des épigrammes à la façon de celle de Piron, contre l'autre Académie, moins la rime. Il ne voulut plus exposer au Louvre, il fit *salon* chez lui: « Il n'y a que des enluminures à leur exposition; c'est dans mon atelier qu'on trouve des tableaux. » En France, on n'est jamais du parti de l'Académie; on s'amusa des malices de Greuze, tout le monde vint à lui. Princes, gens de lettres, grandes dames, c'était à qui le ven-

gerait de l'Académie jusqu'au jour où il fut nommé peintre du Roi.

Et pourtant Greuze n'était pas un peintre d'histoire. Il n'avait pas soulevé le suaire de la divine antiquité ; il n'avait pas ouvert sa fenêtre sur les ruines éloquentes du Parthénon ni sur les peintures de Pompéia ; il ne comprenait ni les dieux ni les héros ; il n'avait ni le grand style, ni le fier coloris, ni les épiques accessoires. Mais il savait trouver merveilleusement l'expression des passions intimes. Le drame de Diderot et la comédie de Sedaine, voilà son domaine ; c'est là qu'il est tout à son aise un peintre charmant. Son *Accordée de village* est à part ; c'est presque une page de la Bible par la gravité religieuse et la beauté du sentiment.

Combien de peintres d'histoire, combien de peintres de fresques qui, s'imaginant volontiers qu'un peintre de genre ne va pas à leur taille, seraient fiers pourtant, non pas seulement d'avoir leur statue en marbre, comme Greuze, mais les applaudissements de tant de populations enthousiastes. C'est qu'en France l'admiration passe par le cœur. Ce n'est pas assez de prendre l'esprit par de grandes tentatives. Ce n'est pas assez d'aspirer au style de l'histoire si on n'a pas le génie qui répand la vie et la couleur. Mais on est un historien sur un chevalet comme devant une grande toile. Ingres est-il moins grand quand il peint la Source — cette grande cruche cassée — que quand il peignait l'Apothéose d'Homère? Quel historien contemporain oserait faire ombre au romancier Balzac. Greuze aussi a été un romancier. Et lui aussi a signé sa Comédie Humaine. Quelle variété de figures et de passions ! depuis la fillette de la *Cruche cassée*, jusqu'à la duchesse qu'il a peinte en Madeleine. On s'est trop habitué à étudier Greuze dans ses têtes d'expression qui sont charmantes, mais qui ne sont pas tout son œuvre. Combien de scènes curieuses prises sur le vif, dans toutes ses paysanneries tour à tour souriantes, sentimentales et dramatiques. On pourrait décrire jusqu'à cent tableaux de cette Comédie Humaine qui est aujourd'hui une des pages vivantes de notre histoire. Les ennemis de Greuze ont dit qu'il était romanesque, mais Diderot, la vérité faite homme, ne s'écriait-il pas : « Voilà le peintre de mœurs, » comme il s'écriait devant Boucher : « Voilà le peintre des mauvaises mœurs. »

Mais écoutons d'abord Diderot, qui a dit du peintre que nous célébrons : « Il a de l'esprit et de la sensibilité ; il est enthousiaste de son art, et il fait des études sans fin ; il n'épargne ni soins, ni dépenses, pour avoir les modèles. Rencontre-t-il une tête qui le frappe ? il se mettrait volontiers aux genoux du porteur de cette figure pour

l'attirer dans son atelier. Il est sans cesse observateur, dans les rues, dans les églises, dans les marchés, dans les spectacles, dans les promenades, dans les assemblées publiques. Médite-t-il un sujet, il en est possédé, poursuivi partout; son caractère même s'en ressent, il est brusque, doux, insinuant, caustique, galant, triste, gai, froid, chaud, sérieux ou fou, selon la chose qu'il projette. Il a le génie et l'esprit de son art. »

C'est que Greuze était dominé par la nature.

Quand l'homme a fait Dieu à son image, l'Art a été créé, l'Art, l'idée de Dieu retrouvée dans l'âme de l'homme.

L'art égyptien est l'art de l'Idée; il l'exprime sur tous ses monument, et sur toutes ses figures. Sa Bible c'est son histoire.

Si l'art égyptien représente l'Idée, la Grèce représente la Beauté.

L'art de la Grèce a mille figures parce qu'elle a mille dieux; aussi, par le miracle de l'art, la beauté est représentée dans ses formes les plus variées, depuis la sublimité jusqu'à la caricature. Sous la main d'un Grec, tout devient or et rayon.

La Grèce a eu ses trois époques : l'art hiératique, l'art théâtral, l'art naturaliste. Dieu, l'Homme, la Nature.

Un troisième Art est venu qui a condamné cet éblouissement, l'Art du Moyen Age, l'Art chrétien, l'Art ascétique.

Les Zeus et les Vénus tombent des temples et se brisent sur les dalles, au bruit de l'Évangile, au chant du *Dies iræ*. La vie immortelle est trouvée, la terre n'est plus qu'un chemin de douleurs qui conduit au ciel, un pèlerinage sur les pas du Christ et de la Vierge, des Apôtres et des Saints. Notre royaume n'est plus de ce monde, que nous font ces beautés périssables, peintes ou sculptées par les Grecs? Le corps n'est qu'une dépouille mortelle, l'âme est une figure immortelle. C'est l'âme que nous voulons voir à travers la forme, comme le ciel à travers le nuage.

Vient la Renaissance. Ce n'est pas seulement la Renaissance qui a renouvelé l'Art chrétien, c'est la Nature, la nature dont l'expression trouva enfin son peintre dans Léonard de Vinci.

Ce fut le mariage d'amour de l'Art et de la Nature, amour profond, mystérieux, infini.

La Renaissance, qui fut l'alliance intime mais adultère de l'Art chrétien et de l'Art antique, créa l'Art théâtral et l'Art d'apparat, qu'il soit sacré, qu'il soit profane, qu'il représente l'*École d'Athènes* ou les *Noces de Cana*. Ce fut l'Art par excellence des Italiens.

Ce fut aussi l'Art par excellence des Français depuis les *Batailles d'Alexandre* jusqu'à l'*Enlèvement des Sabines*.

L'Égypte fut l'Idée.

La Grèce fut la Beauté.
Le Moyen Age fut l'Ame.
La Renaissance fut le Théâtre.
L'Art moderne est la Nature.

Ce fut l'art de Greuze. Greuze — qui nia vaillamment les écoles surannées, jouant de la Mythologie sans religion pour les dieux de l'Olympe — fut un des initiateurs à l'École de la Nature, quoiqu'il appartienne encore à l'Art théâtral dans ses compositions sentimentales ou dramatiques ; mais c'est l'Art théâtral pris dans la Nature.

Pour ceux qui préfèrent Plutarque à Thucydide, nous dirons que Greuze est un des meilleurs historiens de son siècle. Les vrais historiens du dix-huitième siècle, ce sont les peintres. Les érudits ne trouveront pas d'annales plus certaines que les toiles de Watteau, de Largillière, de Vanloo, de Greuze, de La Tour, de Boucher, de Prudhon et de David. Ils ont donné la vraie comédie de leur temps. Watteau l'a peinte avant Marivaux et Beaumarchais. Greuze avant Sedaine et Diderot. Tous les peintres écrivaient, sans le savoir, l'histoire de France. L'historien des fêtes de la Régence, c'est Watteau; l'historien des figures, c'est Largillière ; l'historien de la vie familière, sous Louis XV et sous Louis XVI, des scènes d'intérieur, des fillettes qui vont à la fontaine, c'est Greuze ; l'historien des femmes de cour, des courtisans, des courtisanes, des philosophes, c'est La Tour. Et Chardin, le génie familier de l'intimité bourgeoise! Qui donc a mieux dit que lui l'épopée domestique des braves gens, moitié artistes, moitié ouvriers, qui commençaient à prendre leur place au soleil avant 89. Et si nous voulions parler des grandes journées de 89, n'aurions-nous pas pour les représenter le citoyen Louis David, tour à tour peintre du Roi, peintre de la République et peintre de l'Empereur ?

Et puisque j'ai nommé David, ce grand peintre d'une époque grandiose, ce républicain qui consacra le despotisme dans l'art, je lui ferai ce grave reproche, à lui qui, sous Robespierre et sous Napoléon, régnait sur les artistes, d'avoir oublié Greuze qui mourait en 1805, pauvre et seul, après quinze années d'abandon. David se disait sans doute qu'il y avait dans cette épopée de la Révolution des pages pour Greuze : pourquoi le peintre de la *Malédiction paternelle* ne peignait-il plus quelque scène émouvante de la grande famille nouvelle? N'y avait-il donc plus d'inspiration pour lui dans ces dévouements plébéiens qui sauvaient la France et qui faisaient le monde nouveau à son image ? Puisque Greuze avait été peintre familial sous les derniers rois, pourquoi n'était-il pas peintre civique sous la République ? C'est qu'avant d'être citoyen dans

son atelier, avec les inspirations de la place publique, on est artiste, c'est-à-dire tout à sa fantaisie; on ne domine pas toujours son talent, et quand on est Français, comme Greuze, on ne se fait pas Romain, comme David.

Et d'ailleurs, il y avait déja tout un demi-siècle que Greuze tenait sa palette. M. Ingres a peint sa *Cruche cassée* à quatre-vingts ans ; mais M. Ingres n'a pas eu la jeunesse de Greuze. Et puis, combien peu d'artistes et de poètes qui font leur été de la Saint-Martin ! Greuze, dépaysé par la République, ne savait plus où faucher son regain ; il s'obstinait à chercher le passé qui ne devait pas renaître. Le Directoire fut pour lui une aurore nouvelle ; mais, comme le pauvre Prudhon, il ne s'enrichit pas. Il avait encore une fille ; ne pouvant lui faire une dot, il lui dit, à ses derniers jours, qu'il voulait lui laisser son portrait. Et, à quatre-vingts ans, à la veille de sa mort, il peignit ce beau portrait un peu rembranesque, si franc, si vrai, si lumineux, qui fut le meilleur du Salon de 1805. Ce fut le seul héritage que recueillit la fille de Greuze. « Tu vendras cela cent louis, » lui avait-il dit. Elle garda le portrait de son père et vendit le sien. Je ne rappelle ceci que pour consoler ceux qui n'ont qu'un nom à léguer à leur fille.

Or, ce fut en 1805 que Greuze mourut, par un beau soleil ; ce qui lui fit dire : « J'aurai du beau temps pour mon voyage. » Il avait près de lui sa fille et un ami, Berthelemy. « Berthelemy, lui dit-il en lui serrant la main, tu seras le chien du pauvre à mon enterrement, car tu seras seul. » En effet, Berthelemy fut seul au convoi de ce peintre, qui avait vu s'asseoir sur un escabeau de son atelier la grande-duchesse de Russie, le roi de Suède, l'empereur d'Allemagne, Louis XVI et Bonaparte.

Quand on dit à Napoléon que Greuze était mort très pauvre et très délaissé : « Que ne parlait-il ! dit l'Empereur, je lui eusse donné une cruche de Sèvres toute pleine d'or pour payer toutes ses cruches cassées.» Une belle parole qui vint trop tard. David éclata en regrets ; ce qui n'empêcha pas David d'oublier la fille de Greuze. La fille de Greuze n'oublia pas son père, dont la tombe fut longtemps couverte de roses. Aujourd'hui la tombe est abandonnée, parce que la fille de Greuze est morte : mais voici la statue, le tombeau parlant.

Et maintenant que Greuze, tout habillé de cette étoffe immortelle qui s'appelle le marbre, est revenu en triomphe parmi ses concitoyens qui l'accueillent les mains pleines de fleurs et les mains pleines d'or, car ce sont eux surtout qui ont payé la statue, pensons à son compatriote et son ami, Prudhon, le plus grand peintre du dix-huitième siècle, je pourrais presque dire du dix-neuvième siècle, Pierre-Paul Prudhon,

baptisé comme Rubens, est né près de Tournus, à Cluny. J'espère un jour venir saluer sa statue, comme je salue celle de Greuze, au milieu de ses concitoyens, — je me trompe, — de mes concitoyens *.

La grande voix de bronze de Bossuet perpétuait le souvenir des morts jusqu'aux confins de l'immortalité. Mais aujourd'hui qui donc parlerait assez haut pour être écouté si longtemps? L'oraison funèbre, quelque éloquente qu'elle soit, est emportée dans le bruit universel. A tout immortel il faut une statue ; c'est la leçon du passé à l'avenir, c'est par le marbre que la patrie récompense, c'est par le marbre qu'elle dit au nouveau venu : « Et toi aussi, tu pourras un jour te réveiller sur un piédestal. »

III

Après plusieurs salves d'applaudissements, au moment où une couronne descendait sur la tête de Greuze, les compatriotes du sculpteur lui apportèrent à lui aussi une couronne d'or. L'un d'eux parla très bien devant le peintre et devant le sculpteur. Je regrette de n'avoir pas ce discours à vous reproduire.

Le préfet, dans la personne de M. Bouillet, le fils du savant, exprima très éloquemment son admiration pour le peintre et ses éloges pour le sculpteur. Un jeune poète vint à son tour dire des vers devant la statue.

Chaque discours était salué par la musique.

Tout le monde était content; il semblait pour tous ces braves Tournusiens que Greuze fût revenu dans sa ville natale, et qu'il allait peindre encore des *Accordées de village*.

A six heures, un dîner de cinq cents couverts fut servi devant les arbres centenaires d'une des promenades publiques, à la Grenette. C'était un spectacle à la Paul Véronèse; on servit le plus beau poisson de la Saône, les plus belles écrevisses des ruisseaux familiers à Greuze et les plus fiers vins de Bourgogne. Combien de bœufs! combien de moutons! combien de poulets! combien de perdreaux à ce festin homérique!

A la nuit tombante, car il était impossible de suspendre des lampes au ciel, il fallut brusquer le dessert. C'était bien dommage, car les jardins de Tournus étaient tous sur la table, avec leurs fleurs et leurs fruits. C'était le moment des toasts.

* Dans un banquet donné il y a quatre ans par la ville de Tournus à M. Arsène Houssaye, les membres du Conseil municipal l'ont reconnu citoyen de Tournus, ce dont il se glorifie à juste titre.

M. Arsène Houssaye en porta un à la ville de Tournus. Le voici, ou à peu près :

« A la ville de Tournus, qui marque glorieusement dans le passé et qui tient l'avenir dans ses mains vaillantes, laborieuses et fécondes; à Tournus, qui a plus d'une belle page dans l'histoire de France, celle, entre autres, où Napoléon Ier décréta, après l'héroïque défense de 1814, que les aigles de la Légion d'honneur figureraient dans les armes de la ville.

« Mais une page non moins aimée, c'est celle qu'a signée Greuze. Tournus est le pays des arts. On ne compte déjà plus ici ses artistes : Deschamps, Rougelet, Simian, et tant d'autres. Les braves tailleurs de pierre de Tournus ont tous le sentiment de l'art; ceux-ci architectes, ceux-là sculpteurs, pareils à ces merveilleux ouvriers du moyen âge, qui bâtissaient leurs monuments sans y laisser leur nom, n'ayant que la religion de leur œuvre et leur foi pour récompense. Saluons les talents anonymes *.

« Mais il faudrait saluer tout le monde, les doigts de fée et les mains viriles, car l'industrie est représentée à Tournus dans toutes ses créations.

« Je bois à la représentation municipale ! Je bois à M. Charmont, qui comprend si bien la plus belle magistrature, celle qu'on tient à la fois de ses concitoyens et de l'Empereur. Je bois—aux vignerons de Tournus — ce vin généreux de leurs vignes, qui donne du cœur et de la gaieté ! »

M. Bouillet a porté un toast à l'Empereur, faisant avec beaucoup d'éloquence et d'à-propos l'historique de tout ce que Napoléon III a déjà fait pour les beaux-arts.

Le maire de Tournus a porté ensuite un toast à la presse parisienne**. J'ai déjà dit que M. Charmont parlait bien; M. Alfred d'Aunay, qui était venu pour le *Figaro*, pour le *Petit-Journal* et pour la *Chronique illustrée*, a très heureusement et très spirituellemeut répondu par un toast au maire de Tournus. Et, comme on voulait que tous ceux qui avaient contribué à cette fête fussent salués, on porta un toast au ministre des Beaux-Arts, au comte de Niewerkerke et à M. Arsène Houssaye.

Et comme dernier mot de ce festin, Troy, qui se trouvait là, s'est levé

* Il y a à Tournus plus de deux mille tailleurs de pierres, qui préparent presque tous les monuments du Midi. C'est le chantier universel. Pays bien choisi, car on y trouve tous les tons et toutes les qualités de la pierre, presque jusqu'au marbre.

** Il y avait là MM. Henri de Lacretelle, — Alfred d'Aunay, — X. de Villarceaux, — Henry Houssaye, — Edouard Fournier, — Ernest d'Hervilly, — Hector de Callias, — René de la Ferté, — H. Bouy, — Bourdon, — le comte de Faltans, etc.

sur la prière de M. Arsène Houssaye et, une coupe à la main, a chanté ses airs les plus vaillants : c'était le bouquet du feu d'artifice.

Mais il y eut un vrai feu d'artifice qui fut tiré le soir sur la Saône, et qui illumina toute la ville.

Après le feu d'artifice, le bal commença. Dans ce bal il y avait de tous les mondes, des dames et des paysannes : les paysannes avec de plus riches costumes peut-être que les dames, car elles ont gardé là-bas leur goût pour la dentelle. Il fallut bien que les hommes les plus sérieux dansassent un quadrille avec les cousines de Greuze.

Les jeunes filles qui jusque-là n'avaient pas prononcé de discours, voulurent parler à leur tour. Elles apportèrent deux immenses bouquets à MM. Arsène Houssaye et Bénédict Rougelet, et firent des compliments fort gentiment tournés avec accompagnement de violons, car les violons sont de toutes les fêtes.

Ainsi se termina cette solennité. On a fait justice à Greuze comme à Poussin, à Watteau, à La Tour. Mais Le Sueur, Claude Lorrain, Prudhon attendent!

X. DE VILLARCEAUX.



LA JEUNESSE DE GREUZE *



Parmi les peintres et les musiciens, j'ai découvert plus de francs poètes que parmi les poètes qui font des vers. Greuze est un poète, moins la rime et le fracas, le poète de la grâce mondaine, de la candeur chiffonnée et du sentiment intime. C'est le poète du coin du feu, le jour des fêtes de famille. Quand il vint au monde, quand il s'arma du pinceau, il y avait bien assez de Vierges et d'Amours, de saintes et de profanes ; la Madeleine avait trop pleuré, Vénus avait trop souri. Loin du Ciel, loin de l'Olympe, Greuze chercha quelques figures charmantes à mettre en scène. Il n'eut qu'à jeter les yeux autour de lui : pourquoi ne pas peindre cette jolie blonde au blanc corset, les cheveux au vent, qui arrose des marjolaines sur sa fenêtre, ou cette jolie brune qui joue avec son oiseau bleu ? Nicolle qui effeuille une marguerite à l'ombre du sentier mystérieux ? Agnès qui s'en va à la fontaine, toute rêveuse et tout allanguie, comme si c'était la fontaine d'amour? Pourquoi chercher bien loin la poésie familière qui chante à nos pieds? Greuze, le premier, fit des romans sur la toile. Il ne perdit pas des heures précieuses à étudier les Romains sur des médailles, les Chasseresses ou les Néréides d'après Boucher ou d'après l'antique ; il étudia la première scène venue, en peintre et en romancier.

Greuze a vécu quatre-vingts ans, comme son ami Diderot et quelques hommes célèbres de son siècle. Les âmes fortes tiennent bon ; loin de tuer le corps, elles le raniment sans cesse. Greuze a traversé les passions, la misère, le chagrin, sans y succomber; il s'était résigné de bonne heure à toutes les infortunes humaines ; il a vécu sans fatigue et sans plainte, se reposant à tout rayon de soleil, à tout sourire d'amour, à tout rêve d'artiste. Le travail a été le secret de sa bonne volonté.

* Ces pages d'une date déjà ancienne — 1838 — ont paru dans l'ancienne *Revue de Paris*, à une époque où les maîtres du dix-huitième siècle étaient méconnus. — C. C.

La famille de Greuze était originaire de Bussy, sur les bords de la Saône ; on trouve parmi ses ancêtres, dans les nuages, un seigneur de la Guiche, près Icilly, procureur de la prévôté royale. Son père était maçon, tailleur de pierre, couvreur, architecte à Tournus. Dès que Greuze sut tenir une plume, ce fut pour faire le portrait de son maître d'école ; à sept ans, ayant découvert des gravures de Rembrandt, il noircit tous les murs de sa chambrette de figures mystérieuses et fantasques. Le père, qui ne rêvait que l'art des festons et des astragales, augura bien d'abord pour l'architecture des préliminaires de son fils ; il lui fit dessiner des maisons et des temples; mais Greuze mettait toujours quelqu'un à la fenêtre ou sous le portique.

L'architecte, qui ne comprenait rien de bon à Rembrandt, finit par interdire à son fils toute espèce de figure. Greuze avait huit ans ; il fit semblant d'obéir, mais il n'en dessina pas moins dès qu'il se trouvait seul. Le père irrité y veilla de près ; à chaque surprise, le pauvre Jean-Baptiste était un peu rudoyé ; il mit de la colère dans sa rébellion. L'idée lui vint de se venger de son père. Il veilla la plus belle moitié des nuits, sans en rien dire même à sa mère. On s'étonna de sa pâleur et de son abattement ; on consulta un médecin, qui ne manqua pas d'ordonner une médecine ; Greuze demanda trois jours de répit. Arrive la Saint-Jacques, la fête de son père ; au point du jour, Greuze descend, moitié triste, moitié joyeux, portant d'une main un bouquet cueilli la veille, de l'autre une image de saint Jacques; c'était le portrait de l'architecte. Le père embrasse son fils, respire le bouquet, regarde le saint Jacques. « D'où te vient cette gravure ? — Mon père, c'est encore moi qui en suis coupable. — Allons donc ! c'est une gravure. » En regardant bien, le père découvrit çà et là le trait de plume. Il ne put s'empêcher d'admirer la grâce et la délicatesse de ce petit chef-d'œuvre, mais il en revint bientôt à ses idées : « Je te pardonne encore celle-là, mais que ce soit la dernière. — Je n'en ferai pas d'autres, » dit Greuze révolté. Il retourna à sa chambre et il se remit à l'œuvre.

Durant quelques années, ce fut un combat incessant entre le peintre et l'architecte ; heureusement que la mère était toujours entre les combattants, apaisant l'un et consolant l'autre. Greuze avait pris goût à la vie rustique ; il aimait les verts paysages, les promenades agrestes, le silence harmonieux des bois, les paysanneries de la vallée. Il allait rêver et dessiner sur les rives de la Saône, en vue des moissonneurs et des mariniers; il se mêlait aux fêtes des villages voisins, il dansait sans façon à la noce des vignerons. Ainsi il amassait de précieux souvenirs qui ont répandu une fraîcheur matinale sur toutes ses œuvres.

Il avait treize ans ; la guerre durait toujours. Un soir, un mauvais peintre, Gromdon, un peintre de Lyon, le père de Mme Grétry, passant par Tournus, s'arrêta au logis de l'architecte avec une pacotille de tableaux. « Voulez-vous des tableaux, monsieur Greuze ? J'en ai de tous les prix, de tous les genres et de toutes les religions. — Des tableaux ! s'écrie l'architecte ; voulez-vous un peintre ? je vous le donne pour rien. »

Quoique peintre, Gromdon ne fut pas trop mal venu chez l'architecte. Après souper, il y fut témoin d'une scène fort pittoresque entre le père et le fils. Greuze ayant quitté la table avant les autres, s'était avisé de tracer au charbon, sur la dalle, les deux figures un peu animées par le vin de son père et de Gromdon. Le père s'étant reconnu voulut tirer les oreilles du fils ; Gromdon l'apaisa en déclarant qu'il emmenait à sa *fabrique* l'enfant rebelle.

Gromdon avait à Lyon une vraie fabrique de tableaux, de portraits et d'enseignes ; c'était le peintre du château et du cabaret, de l'église et du mauvais lieu. Il avait sous ses ordres une demi-douzaine de petits barbouilleurs qui fabriquaient un tableau par semaine ; Greuze en fabriqua bientôt un par jour, pour braver ses condisciples. Ce labeur surhumain eût épuisé un talent précaire ; mais Greuze fabriquait, comme il le disait lui-même, par dessous la jambe. Ce n'était qu'un jeu pour sa main prodigue. Il préparait dans son imagination des œuvres plus sérieuses ; bientôt l'ouvrier devait s'effacer devant l'artiste.

Mais avant cette transformation il passa par l'amour. Vous croyez peut-être qu'il se laissa séduire de face ou de profil par quelque jolie adolescente, de celles qu'il peignait si bien ? Point dû tout, il s'éprit follement de la femme de son maître ; elle était belle : pardonnez-lui, pardonnez à tous les deux. Greuze lui-même vous racontera tout à l'heure les enchantements de ce premier amour.

A vingt ans il fit un vrai tableau ; il revenait souvent à Tournus ; il avait assisté, dans ses promenades, à une lecture de la Bible par un vieux fermier de vénérable figure, entouré de sa famille ; cette scène toute patriarcale l'avait séduit ; il peignit de souvenir, au hasard, sans modèle et sans guide. Son maître fut étonné de ce tableau. « Va-t'en, dit-il à Greuze ; tu es un grand peintre, tu n'as plus rien à faire ici. » il faut dire qu'alors Gromdon était jaloux.

Greuze partit pour Paris sans un sou vaillant, mais dans le lumineux cortége des espérances ; il fit des portraits pour vivre durant le chemin. Ce fut le voyage aventureux que nous avons tous fait à vingt ans, le seul charmant voyage de la vie : on part, on va droit devant soi. Arri-

vera-t-on ? Qu'importe ? on a le pied si léger et le cœur si chantant ! Greuze arrive à Paris ; Paris, vu de loin, c'est le paradis dans l'enfer. A cette heure ce n'est plus pour Greuze qu'une bruyante solitude. Où aller ? le désert est partout. Il prit pied dans un hôtel de la butte des Moulins, ne sachant trop comment il paierait son gîte. Dès le lendemain, il alla à l'Académie de peinture, où il ne vit que M. de Cupidon et son attirail. C'était au beau temps de l'école de Boucher ; la mythologie était pour beaucoup dans la science de la peinture. Greuze n'y comprit rien.

Il ne voulut être d'aucune école, il ne reconnut aucun maître ; il peignait seul en toute liberté. De là son originalité. Les peintres à la mode se moquèrent d'abord de cet orgueilleux de vingt ans qui ne savait rien et qui ne voulait pas de leur science ; mais bientôt le monde fut d'un autre avis sur le compte de Greuze ; il se trouva des gens d'esprit, fatigués du style rococo, qui ne craignirent pas de sourire aux ravissantes figures du jeune orgueilleux. C'était, disait Diderot, un peintre original qui venait donner un coup de pied dans le cul à tous les Amours de Boucher.

II

LÆTITIA

Greuze, quoique plébéien, avait une tête de gentilhomme. Le génie l'avait illuminé et lui avait donné je ne sais quel air de dignité et d'inspiration qui font dire à ceux qui voient bien : « Il y a quelque chose là. » Quand on est beau on est amoureux, on est même amoureux quand on n'est pas beau ; Greuze fit des passions sur son chemin. Je raconterai l'histoire de ses deux amours les plus profonds ; de ceux-là qui eurent une influence sur son talent. La vie explique l'œuvre.

Dès qu'il fut agréé à l'Académie de peinture, Greuze eut le tort de s'imaginer qu'il allait devenir un peintre d'histoire, un peintre de fresques, un peintre académique. Voilà pourquoi en 1756 il partit pour Rome en compagnie de l'abbé Gougenot, qui était passionné pour l'art italien. Quoique l'abbé fût un compagnon sérieux, ce fut un peu le voyage pittoresque de Grétry ; on voyagea à petites journées, vivant de

peu, ne fuyant pas les aventures, ne dédaignant pas de souper avec les bohémiens.

A Rome, Greuze se croisa les bras devant les chefs-d'œuvre. Il comprit qu'il n'avait pas l'envergure de ces dieux de la peinture qui ont peint le *Jugement dernier*, le *Cénacle* et l'*École d'Athènes*. Son petit chevalet se dressait devant lui, il s'avouait vaincu et ne se reconnaissait plus que peintre de portraits. Toutefois, il se promit d'être plus accentué et de mettre plus de force dans sa couleur.

Il ne s'inspira donc guère des chefs-d'œuvre des grands maîtres; il ne prit pas le temps d'étudier le génie de Raphaël; il admirait les Vierges adorables du roi des peintres, mais il admirait bien plus une belle Romaine qui était un chef-d'œuvre de la création divine. Il avait emporté en Italie des lettres de recommandation ; une de ces lettres, adressée au duc del Orr-, lui fut bonne à quelque chose; si ce ne fut pas pour la renommée, ce fut pour l'amour. Après les fêtes que Fragonard et ses autres amis lui firent à son arrivée, il s'en alla droit au palais du duc del Orr- qui l'accueillit de bonne grâce, en grand seigneur qui pressent un homme de talent. Greuze arrivait à propos : le duc avait une fille adorable qui jusque-là ne rêvait qu'à Raphaël. Greuze fut choisi pour lui donner des leçons de dessin. En voyant pour la première fois Lætitia, Greuze se demanda si cette leçon ne serait pas pour lui-même. La leçon fut bonne pour tous les deux. Le lendemain, nouvelle leçon. « Le génie vient du cœur, » se dit Greuze. Il n'aimait pas seul : les deux âmes du maître et de l'écolière s'étaient épanouies en même temps au premier rayon matinal.

Ce bonheur passa vite, comme tous les bonheurs ; ce ne fut qu'un regard, un sourire, une larme, rien de plus ; mais tout cela, n'est-ce pas le bonheur ? Greuze pressentit que cet amour ne devait être qu'une illusion d'un instant; il venait de naître sans raison : comme tous les amours, il allait mourir sous le coup de la raison; et, en effet, en ce temps où les grands seigneurs n'avaient pas encore perdu la magie de leurs titres, un pauvre diable de peintre, fût-il un grand seigneur par le génie, devait perdre son temps à adorer une princesse romaine. Heureusement que l'amour ne perd jamais son temps.

Les rois n'épousant plus de bergères, Greuze pensa qu'il n'avait qu'un sage parti à prendre, celui de s'en aller du palais del Orr-, dérobant ainsi à Lætitia son amour, ses regrets et ses larmes. Il confia tout à Fragonard, qui le surnomma le beau Léandre. Fragonard avait été à d'autres écoles; il avait peint le nez retroussé de mademoiselle Guimard, l'œil en coulisse de mademoiselle Sylvia, la bouche en cœur de mademoiselle La

Prairie. Les sentiments de Fragonard ne s'élevaient pas au delà de l'alcôve : vous devinez toutes les épigrammes que Greuze eut à subir d'un pareil compagnon d'aventures. Il voulut fuir l'image adorable de Lætitia : mais cette image était partout souriante sous ses regards, comme la charmeresse que fuit le chevalier nocturne. Prenait-il sa palette ou ses pinceaux, au premier trait Lætitia se dessinait comme par magie sur la toile ; se promenait-il dans le silence, le souvenir la ramenait près de lui. Souvent même, comme il errait aux alentours du palais, il voyait apparaître à quelque fenêtre lointaine la pensive figure de cette amante espérée.

Un jour qu'il prenait dans une église le croquis d'une tête de Vierge, peut-être pour s'aveugler sur la charmante figure de Lætitia, le duc del Orr- vint à lui : « Comment, Greuze, vous ne revenez plus au palais ? Ma galerie est déserte, ma fille a mis ses pinceaux de côté en perdant son maître. Revenez donc. » Greuze retourna au palais, tremblant à la seule idée de revoir Lætitia ; mais, ce jour-là, il ne la revit pas. Depuis la veille, elle était malade, malade de ne plus revoir Greuze. Le lendemain, la suivante de Lætitia vint à lui d'un air mystérieux. « Suivez-moi, » lui dit-elle. Greuze regarda cette fille avec surprise, comme s'il n'eût pas entendu. « Suivez-moi, » lui dit-elle encore. Greuze obéit comme un enfant.

Il arriva dans une chambre un peu assombrie par de grands rideaux de soie des Indes; du premier regard, il vit Lætitia dans l'ombre : elle était languissamment couchée sur un canapé. Quoique pâle comme une morte, elle rougit soudainement à l'arrivée de Greuze ; elle lui tendit sa main en silence, il tomba agenouillé pour baiser cette blanche main. La jeune fille rayonna de joie amoureuse ; elle souleva la tête et répandit sur Greuze le plus doux regard tombé des plus beaux yeux. « Monsieur Greuze, je vous aime. N'allez pas me condamner comme une extravagante; je vous aime ! Mais vous ? » Greuze gardait toujours le silence, perdu qu'il était dans l'ineffable ravissement. Lætitia retira sa main et se mit à pleurer en détournant la tête.

Greuze sortit enfin du songe. « Si je vous aime ! s'écria-t-il en pleurant aussi. Ah ! Lætitia ! Mais voyez, je suis fou depuis que je vous ai vue. — « Vous m'aimez ! » dit-elle avec un éclat de joie. Elle tomba dans ses bras tout éperdue; durant quelques secondes, il n'y eut plus là qu'un seul cœur, un seul soupir, une seule âme. Greuze le premier chassa l'enchantement. « Hélas ! dit-il, nous ne sommes que des enfants ; songez-y bien, Lætitia. Vous m'aimez ? mais vous êtes la fille du duc del Orr-. Je vous adore, moi ; mais je ne suis qu'un pauvre diable.

L'amour se joue cruellement de moi. — Vous ne savez pas ce que vous dites, murmura Lætitia, qui était toujours sous le charme ; je vous aime et je vous épouse, c'est tout simple, » Greuze se laissa entraîner aux séductions de l'amour ; il oublia les titres de noblesse, il bâtit avec Lætitia les plus beaux châteaux en Espagne; mais se reprenant bientôt: « Hélas ! dit-il, pourquoi ne suis-je pas un grand-duc ? — Quel enfant vous faites ! dit Lætitia ; à quoi bon tous ces titres bruyants ? En voulez-vous, des titres ? » Et, disant cela, la belle Italienne se pencha comme une gracieuse fée vers son amant, lui prit sa blonde chevelure dans ses petites mains, et lui mit sur le front un baiser si doux qu'il eût éveillé Alain Chartier. « Eh bien ! lui dit-elle avec un charmant sourire, est-ce que ce titre-là n'en vaut pas un autre ? » Le baiser de Lætitia fut le plus doux que ressentit Greuze. Il s'en alla ravi, promettant de revenir le lendemain. « Demain, dit Lætitia, demain, tu ne partiras pas seul. »

Hors du palais, le peintre sentit qu'il sortait de son Éden. Il n'osa s'abandonner à toute la poésie de son aventure. « Non, dit-il, non, je n'irai pas jeter la désolation chez ce noble et digne duc del Orr-. Lætitia est aveugle ; mon devoir est de lui montrer l'abîme. » Il repoussa au loin ses illusions et ses espérances ; son amour seul lui resta. Le lendemain, quand il revit Lætitia, il était pâle et désolé : la victoire qu'il avait remportée sur son cœur lui avait coûté bien des larmes. « Quoi ! triste ! lui dit Lætitia en se jetant à son cou. Est-ce pour me faire peur ? — Oui, triste, Lætitia, parce que je vous aime trop ; parce que je renonce à vous, qui seriez ma joie la plus sainte et ma gloire la plus pure. — Voyons ! est-ce que vous avez perdu la tête ? C'est bien mal de vous jouer ainsi de ma tendresse. Revenez donc à la raison : hier vous étiez charmant.— Hier j'étais fou, hier je n'écoutais que mon cœur; aujourd'hui.... — — Est-ce que vous parlez sérieusement ? s'écria Lætitia presque en colère. Vous ne m'aimez donc pas ? Si vous avez feint de m'aimer, c'était donc pour me déchirer le cœur ? Allez, allez, poursuivit-elle en tombant dans un fauteuil. Vous m'avez frappée mortellement. »

Et, d'une main agitée, elle indiqua la porte à Greuze. Comme la veille, Greuze n'eut pas la force de résister à tant d'amour. Il se jeta aux pieds de Lætitia, il essuya de ses lèvres les beaux yeux de l'Italienne il lui jura mille fois d'obéir en esclave. « Eh bien ! dit-elle avec résolution, partons donc à l'instant. Lucia nous accompagne ; mon père est à la villa du comte Palleri ; quand il reviendra, nous serons bien loin : descendons par le jardin, nous trouverons à la porte le carrosse qui nous attend : car j'ai pensé à tout, moi, je n'ai pas eu peur comme vous. »

Elle avait entraîné Greuze jusqu'à la porte. « Je n'oublie rien ? »

poursuivit-elle en se retournant. Elle pâlit soudain. Greuze la vit chanceller. « Lætitia, qu'avez-vous? dit-il en lui prenant les mains. — Voyez, répondit-elle plus pâle encore, voyez ! » Elle regardait d'un œil égaré le portrait de son père. Ce portrait était de Greuze; comme dans toutes les têtes de Greuze, il y avait dans celle-ci une si grande douceur, qu'on se sentait attendri à la première vue. Il y avait en outre dans cette noble figure je ne sais quoi de mélancolique qui prenait le cœur. Le duc semblait doucement reprocher à Lætitia de l'abandonner ainsi. Ce regard qu'il donnait à sa fille à chaque heure du jour, ce regard qu'elle demandait à son réveil comme avant de s'endormir, avait pris tout d'un coup une expression douloureuse qu'elle n'avait pas vue jusque-là. « Mon père ! » dit-elle. Et dans son cœur, qui battait avec violence, son père lutta avec son amant. Greuze n'osait plus rien dire. « Je n'ai plus la force d'avancer, lui dit-elle; soutenez-moi et emmenez-moi. — Je n'ai pas de force non plus; arrêtons-nous là, Lætitia, murmura Greuze. Ayons le courage de nous aimer assez pour ne plus nous aimer. »

Lætitia se mit à pleurer; elle tendit ses mains à Greuze et lui dit : « Je vous remercie, vous êtes un brave homme. » Elle se jeta dans ses bras en pleurant et s'enfuit comme une folle. Greuze partit, bien décidé à ne plus revenir au palais. La femme de chambre, qui le conduisait, lui dit sur le perron : « Au revoir, monsieur Greuze. Vous êtes un triste amoureux ! — Après tout, cette fille, a peut-être raison, » se dit Greuze en s'éloignant.

Cinq semaines après, Greuze vit entrer le duc del Orr- dans son atelier. « Mon cher Greuze, ma fille veut à toute force son portrait peint par vous. Pouvez-vous venir demain ? — J'irai, » dit Greuze.

Le lendemain, le peintre trouva au palais del Orr- le comte Palleri nonchalamment étendu à côté de Lætitia. A la vue de Greuze, elle rougit et soupira. « Ma fille est mariée; ai-je oublié de vous l'apprendre? » dit le duc qui conduisait Greuze. Le peintre s'inclina sans mot dire.

Pendant que Greuze fit le portrait, Lætitia se trouva deux fois seule avec lui : la première fois il obtint une boucle de cheveux, la seconde il demanda un baiser, mais on ne lui accorda qu'une larme.

Le portrait fini, Greuze l'emporta à son atelier pour donner, disait-il, un dernier coup aux draperies et aux accessoires; mais le lendemain il quitta Rome, emportant avec lui ce chef-d'œuvre d'art et d'amour. En arrivant en France, il se hâta de faire un pendant à ce portrait. La première femme qu'il avait aimée, la noble femme de Gromdon, cette belle Éléonore dont il va vous dire l'histoire, était toujours devant ses yeux. Il peignit donc Éléonore de souvenir; ce portrait fut aussi fidèle que

l'autre. Plus tard, comme il montrait ces deux charmantes têtes au grand-duc et à la grande-duchesse de Russie, les illustres voyageurs lui en offrirent vingt mille livres. « Vous me donneriez toutes les richesses de votre empire de Russie sans payer ces deux tableaux, » dit-il en pâlissant.

Greuze ne put s'empêcher de reproduire souvent l'image de Lætitia. Dans l'*Embarras d'une couronne*, la jeune fille, c'est Lætitia ; elle est appuyée sur un autel consacré à l'Amour, où des colombes se becquètent sur un lit de fleurs ; elle tient dans ses mains une couronne de roses et de myrtes, qu'elle semble désirer et craindre de donner.

Huit ans après son retour en France, Greuze reçut une lettre de Lætitia, dont madame de Valori a imprimé un fragment. « Oui, mon « cher Greuze, votre ancienne élève est maintenant une bonne mère de « famille ; j'ai cinq enfants charmants que j'adore. Ma première fille « serait digne d'offrir un modèle à vos heureux crayons : elle est belle « comme un ange ; demandez-le au prince d'Est. Mon mari me ferait « presque croire que je suis toujours jeune et jolie, tant il continue de « m'aimer ! Comme je vous l'ai dit, ce bonheur c'est votre ouvrage, et je « vous aime de m'avoir empêchée de vous aimer. »

III

LA PANTOUFLE VIOLETTE.

J'ai dit cette histoire d'après Greuze lui-même, qui l'a écrite avec une rhétorique à perte de vue. C'est la prose poétique de Marmontel. Voici maintenant l'histoire de son premier amour. Il ne l'a confié qu'à Grétry et à Florian. La confidence faite au poète a plus de charme et d'à-propos : je vais donc la reproduire sur les indications de Florian.

Greuze était allé joindre le jeune capitaine de dragons au château d'Anet, pour un portrait de Diane de Poitiers. Un soir qu'ils venaient tous deux de s'arrêter dans un des bosquets de la fontaine de Diane : « Reposons-nous là, dit Greuze ; je viens de retrouver, par hasard, un des plus charmants souvenirs de ma jeunesse : c'est un coup qui m'a frappé au cœur ; me voilà tout chancelant. Ah ! la jeunesse ! »

Greuze venait de s'asseoir sur un banc de gazon. « Je puis bien vous

confier cela, tout capitaine de dragons que vous êtes, vous vous entendez un peu aux saintes amours. J'avais vingt ans, j'étais dans toute la floraison de ma vie ; je m'épanouissais au soleil, je peignais avec délices et j'aimais avec folie. Hélas ! qui aimais-je ainsi ? La femme de mon maître.

« C'était une belle créature qu'il avait épousée près de la fontaine de Vaucluse, dans le pays de l'amour et de la beauté. La première fois que je la vis venir dans l'atelier, le pinceau me tomba des mains, la seconde fois, mon cœur bondit violemment; enfin, cet amour fatal me surprit tout d'un coup. Je n'étais guère alors qu'un peintre d'enseignes ; par elle, la grâce et l'harmonie me furent révélées comme par enchantement. Quelques semaines se passèrent sans que mon cœur osât parler même dans mes regards ; sans une pantoufle violette, peut-être n'aurais-je jamais rien dit. Or donc, un matin, je peignais un petit tableau pour le cabinet d'un marquis de Larousière, lorsqu'elle vint à l'atelier dans le plus simple et le plus aimable déshabillé blanc que j'aie jamais vu ; sa magnifique chevelure s'échappait du peigne en touffes rebelles ; sa robe dessinait mollement l'épaule, le sein et la hanche. Elle traînait d'un pied paresseux de jolies pantoufles violettes trois fois trop grandes. Tout en peignant mon tableau, je la regardais du coin de l'œil, mais de toute mon âme. Elle vint se pencher au-dessus de moi : « Le joli tableau ! » dit-elle après avoir jeté un coup d'œil distrait. J'étais dans le feu, mais non pas dans le feu des damnés. Son épaule touchait mon épaule, son souffle agitait mes cheveux. J'allais perdre la tête, quand la voix de mon maître se fit entendre. Éléonore s'envola comme un oiseau, mais sa pantoufle resta en chemin. Je me jetai comme un fou sur cette pantoufle, et je la baisai avec ardeur d'une lèvre agitée ; j'étais si aveuglé par la passion, que je ne vis pas venir à moi la petite Jeannette, la fille d'Éléonore, cette même Jeannette qui est à cette heure la femme de Grétry. L'enfant, surprise de me voir baiser avec tant de feu la pantoufle de sa mère, s'enfuit à toutes jambes pour aller conter cela à son père; ainsi elle apprit mon amour à Éléonore. « Greuze est un enfant, dit-elle tout effrayée. — Il n'y a plus d'enfants, » dit Gromdon en souriant pour cacher sa jalousie.

« Le déjeuner fut silencieux. Dans l'après-midi, la petite Jeannette, sur la prière de sa mère, vint me demander la pantoufle violette ; je répondis que je n'avais pas vu de pantoufle.

« Le lendemain, craignant une visite domiciliaire, je pris la pantoufle en allant porter mon petit tableau à la galerie du marquis de Larousière. J'allai au fond du parc, où j'avais le privilége de rêver tout à mon aise ;

je cachai ma chère pantoufle sous un platane gigantesque (celui où nous sommes me l'a rappelé tout à l'heure). Pendant plus d'un mois, je retournai tous les soirs sous le platane. Le marquis était aux eaux de Spa ; je n'étais distrait dans mes promenades amoureuses et solitaires que par un vieux bonhomme de jardinier qui voulait me prouver un peu trop souvent que les roses qu'il cultivait valaient bien celles que je peignais. Bienheureux temps ! les jours passaient comme des heures, les heures passaient comme des songes d'or ! Bienheureux amour ! mon cœur ne battait que sur une pantoufle violette. Qu'en dites-vous, mon cher poète de bergères ? Némorin est un petit Fronsac auprès du Greuze d'autrefois. Cependant la pantoufle perdue inquiétait Éléonore ; une fois à l'atelier, pendant que Gromdon reconduisait un visiteur à la porte, elle me dit d'un ton presque sévère : « Mais ma pantoufle, Greuze, où est-elle donc ? — Dans le jardin du marquis, dis-je en tremblant ; venez la chercher là. — Vous êtes fou, Greuze. »

« Quelques jours après, Gromdon partit pour le Puy, où il devait restaurer des tableaux d'église. Il songea à m'emmener avec lui ; mais le voyage coûtait quelque douzaine d'écus, *plus que tu ne vaux*, m'avait-il dit. La jalousie lui coûtait un peu moins, tout compte fait. Il partit donc seul : moi, je me promenai de plus belle dans mon paradis terrestre ; Ève manquait toujours, mais j'avais déjà sa pantoufle. Éléonore descendait de notre première mère en ligne droite ; elle était curieuse comme toutes les femmes ; elle vint aussi à son tour vers l'arbre défendu. Un soir, un beau soir comme aujourd'hui, à peine un nuage par-ci par-là, un doux soleil couchant, des oiseaux qui chantaient, des abeilles qui s'enivraient dans le calice des muguets : je soupirais de joie et d'amour dans mon cher bosquet, quand j'entendis tout à coup la voix perçante de la petite Jeannette. Je regardai par un œil du feuillage, je vis dans l'allée des grenadiers Mme Gromdon et sa fille ; la fille bondissant comme un faon, la mère triste et pensive comme une femme qui se recueille dans son cœur. Ah ! qu'elle était belle dans cette lumière pâlie du soir ! Que de grâce dans sa nonchalance ! que de douceur angélique dans sa figure rêveuse ! Elle venait de mon côté, mais comme une femme qui ne sait où elle va. Où allait-elle ?

« Le jardinier, en passant près d'elle, lui dit que j'étais dans le bosquet, croyant sans doute qu'elle me cherchait. Elle avança toujours sans trop lui répondre. Le bonhomme s'était arrêté avec Jeannette ; il lui cueillit quelques grenades d'un air paternel. Jeannette, ravie, laissa aller sa mère et suivit le vieux jardinier. Moi, j'étais toujours caché dans le bosquet comme le serpent ; chaque pas d'Éléonore me frappait

au cœur. Elle venait sans détours, elle allait arriver; je saisis la pantoufle et la baisai avec une nouvelle ardeur. Il y avait peut-être un peu de charlatanisme dans ce mouvement, car Éléonore pouvait déjà me voir : l'amour le plus noble n'est-il pas toujours un peu charlatan?

« Mme Gromdon me surprit les lèvres sur sa pantoufle; elle voulut rire, mais touchée au cœur de ce culte silencieux et romanesque, elle sourit tristement. « Madame, dis-je en me jetant à ses pieds, voilà votre pantoufle. » Elle soupira. « Allons, mon pauvre enfant, murmura-t-elle, relevez-vous et n'en parlons plus. » Et, tout en parlant ainsi, elle ne put s'empêcher de glisser ses jolis doigts dans les blondes touffes de ma chevelure : j'avais à vingt ans la plus belle chevelure du monde. Je me relevai tout en lui baisant la main; elle sentit des larmes brûlantes y tomber avec le baiser. Vous le dirai-je? Entraînée par mon amour, elle pencha sa belle tête sur mon épaule. « Greuze, dit-elle d'une voix étouffée, ne m'aimez plus, de grâce, car tout serait perdu. Je ne vous aime pas, non, non, je ne vous aime pas; le cœur est rebelle. — Hélas! oui, madame, le cœur est rebelle, je n'y puis rien. Mais pourquoi chercher à éteindre mon amour? C'est mon seul bien, cela ne fait de mal à personne, pas même à vous, madame. »

« Éléonore secoua la tête en soupirant. Nous gardâmes le silence durant quelques secondes. Nous écoutâmes le vent dans le feuillage, le bourdonnement de l'abeille, la note attendrie de la verdière, mais surtout les battements de notre cœur. Je donnerais bien des jours encore pour des secondes de ce moment béni du ciel. Éléonore était toute palpitante; je la dominais par mon amour, mais j'osais à peine toucher ses cheveux de mes lèvres égarées. Elle releva enfin la tête, elle me regarda avec sa douceur ineffable, elle voulut me parler, mais ma bouche étouffa sa parole. C'était trop et trop peu; ce fut tout. Elle voulut se détacher de mes bras, je la retins. « Pourquoi ne pas vous aimer? » lui dis-je avec passion.

« A cet instant sa fille, qui venait à nous, jeta son petit cri perçant. Sa mère se tourna vers elle. « Pourquoi ne pas m'aimer? dit-elle, pourquoi? Voilà une réponse que Dieu m'envoie. » Et elle indiqua Jeannette du doigt.

« Elle sortit du bosquet pour aller vers sa fille. A peine dehors, le soleil, qui allait disparaître dans les nuages de l'horizon, lui jeta sur le front un rayon magique dont je fus ébloui, une sainte auréole qui me rappela certainement les vierges de Raphaël. Le ciel était venu à notre secours, l'amour maternel triomphait. Jusque-là j'avais aimé avec des espérances coupables, j'avais senti que la bouche cherche encore sur la

terre quand l'âme est déjà dans le ciel; mais, depuis ce charmant tableau, ma bouche se ferma sans murmurer, mon âme s'éleva jusqu'à l'adoration. Éléonore ne fut plus une femme pour moi : ce fut l'image espérée que Dieu laisse entrevoir au poète, le divin modèle que le grand peintre de là-haut montre quelquefois au pauvre peintre d'ici-bas. J'ai souvent tenté de reproduire ce tableau, qui est encore tout animé dans mon âme, mais j'ai toujours échoué; ma main tremblait, mon cœur troublait ma vue, je ne faisais rien qui vaille. Il n'y a qu'un poète qui parvienne à saisir dans son cœur toute la poésie de l'amour.

« O divine pantoufle violette, vous avez été mon talisman; mais la Vertu me l'a prise pour la mettre à son pied! »

Ainsi parla Greuze. L'amour maternel avait sauvé Éléonore, comme l'amour filial avait sauvé Lætitia.

IV

MADAME GREUZE

Comme on voit, Greuze était arrêté en plein amour à mi-chemin de la volupté.

Je ne parle pas ici de toutes ces aventures de hasard qui ne comptent pas dans l'histoire du cœur.

Pour son malheur, Greuze se maria : un mariage qui semblait promettre des jours paisibles, des joies sereines, enfin le bonheur du coin du feu. Ce bonheur dura bien six semaines. Mme Greuze n'était pas si bourgeoise qu'elle en avait l'air; elle aimait fort la comédie, le menuet et les festins. Elle commença par ruiner Greuze. Elle avait des caprices de grande dame, elle jetait l'argent par la fenêtre pour se donner les airs d'une petite marquise. Enfin Greuze devint tout simplement le jouet de cette femme.

Greuze raconte lui-même comment il rencontra celle qui devint Mme Greuze, Mlle Anne Gabrielle Babuty, la fille d'un libraire de la rue Saint-Jacques :

« Peu de jours après être arrivé de Rome, je ne sais par quelle fatalité je passai dans la rue Saint-Jacques; j'aperçus Mlle Babuty dans son comptoir, je fus frappé d'admiration, car elle avait une fort belle figure. Je demandai des livres pour avoir le temps de l'examiner; je lui fis des

compliments tant qu'elle en voulut. » Et sans doute Mlle Babuty fit des compliments à Greuze, car elle le connaissait sinon par la figure, du moins par ses œuvres. Elle avait passé trente ans, « par conséquent, elle était menacée de faire la sainte Catherine toute sa vie. » Elle employa toutes les « cajoleries possibles » pour séduire Greuze. Il retourna la voir, il y prit quelque plaisir, sans devenir pourtant amoureux; il aimait la beauté pour la beauté. Mais voilà qu'un jour, à bout portant, elle lui dit, jouant la passion : « Monsieur Greuze, m'épouseriez-vous si j'y consentais? Greuze répondit avec galanterie, mais ne signa pas de contrat. Mlle Babuty crut pouvoir se dispenser de sa signature pour courir chez Strass acheter des diamants — de Strass. — Grand émoi dans son quartier. — Des diamants ? — Oui, c'est Greuze qui me les a donnés. On lui fit compliment et on fit compliment à Greuze. Greuze, furieux, ne remit plus les pieds dans la boutique. Mais voilà qu'un matin elle arrive chez lui comme la foudre, le violente en héroïne abandonnée. Ce n'était pas l'accordée de village, mais enfin il se résigna à « sauter le pas. » Elle avait la science des larmes. « Je lui promis tout ce qu'elle voulut; cependant nous ne fûmes mariés que deux ans après. » Et que fîtes-vous pendant ces deux ans, maître Greuze ? ô peintre sentimental et vertueux !

Il y eut sept années de vaches grasses et trois fois sept années de vaches maigres. Greuze fut deux fois ruiné : une fois par sa femme et une fois par la Révolution.

Donc les sept premières années furent bonnes. Mme Greuze donna à son mari deux filles charmantes; elle fut le modèle de l'atelier, sinon le modèle des épouses. Greuze avait trouvé son idéal vivant : elle posait pour toutes ses figures de jeunes mères et de belles amoureuses. Par malheur, c'était la femme des tempêtes et des passions; ce ne fut bientôt plus assez d'un mari, il lui fallut un amant. Elle commença par Blondel d'Azaincourt, cet associé libre de l'Académie de peinture, qui se connaissait en beaux tableaux et en belles femmes.

Il faudrait tout un volume pour peindre Mme Greuze dans ses débordements : c'était le génie de l'adultère. Elle jouait du poignard comme elle jouait de l'éventail; elle lisait la *Religieuse* et le *Sofa;* elle avait toujours un amant caché dans une armoire, dans le paravent replié, jusque sous la table. Tout lui était bon, les hommes d'épée et les hommes de robe. Greuze ne pouvait pas prendre un élève sans qu'elle lui tournât la tête. Le peintre s'indignait, battait sa femme et la jetait à la porte; mais elle était maîtresse chez lui, parce qu'il l'aimait tout en croyant la haïr.

Il tenta de la ramener dans le bon chemin ; il fit pour cela deux dessins, qu'il appela les *Barques du Bonheur et du Malheur*. Voici l'allégorie : Dans la première barque, qui glisse légèrement, au gré d'une brise amoureuse, sur un lac pur et calme, on voit deux futurs époux allègres et souriants; ils rament tour à tour pour atteindre une île semée de roses et de myrtes, où on entrevoit le temple du Bonheur. Au milieu de la barque, deux enfants passent sous les yeux ravis des époux, que ce spectacle repose. Pour atteindre l'île fortunée, il faut éviter un précipice. La traversée est périlleuse ; mais, grâce à l'accord des deux rameurs, le danger est bientôt vaincu. Une fois hors de péril, l'Amour apparaît au-dessous de la proue, anime les époux et sourit à leur bonheur. Dans la seconde barque, c'est une autre histoire ; n'y cherchez pas l'image du bonheur, car le bonheur est bien loin de là. Au lieu d'un ciel pur et d'un lac paisible, c'est une tempête sur la mer, c'est le même lac et le même ciel, pourtant. Le vent siffle, les flots sont soulevés, l'éclair brille et la foudre éclate sur le temple du Bonheur, dont on ne voit plus que les ruines. Les vagues en furie poussent la malheureuse barque vers le précipice; le pauvre époux seul s'épuise en vains efforts pour éviter l'abîme; ses mains affaiblies soulèvent à peine les rames; le gouvernail est brisé, il n'y a plus de salut pour lui. L'épouse est assise nonchalamment sur un banc opposé; elle penche la tête et sourit à quelque souvenir coupable qui lui cache le danger, ou plutôt qui la console du danger. Sous ses yeux, ses deux enfants en guenilles se disputent un morceau de pain noir; elle ne les voit pas : son cœur est ailleurs, ou plutôt elle n'a pas de cœur. L'Amour, dont le flambeau est éteint, s'envole tristement loin de cette barque qui va s'engloutir.

Mme Greuze ne fut pas édifiée par ces deux dessins. « Tu es bien innocent dans ton allégorie, dit-elle au peintre. Ton temple du Bonheur est mal placé ; s'il se trouvait au beau milieu d'une fête de Mme du Barry, à la bonne heure ; mais là, dans cette île déserte, ce n'est qu'un château en Espagne. Qu'entends-tu par le précipice ? — J'entends que tu ne t'aviseras pas d'y jeter mon honneur. » Mme Greuze éclata de rire. — « En vérité, tu es un homme de l'âge d'or ! Au reste, monsieur, soyez paisible, ramez sans inquiétude ; le gouvernail n'ira pas de travers. »

Diderot, ce franc ami de Greuze, était par contre-coup trop ami de madame Greuze. Je ne veux pas dire par là qu'il ait poussé l'amitié trop loin ; d'autres l'ont écrit, pourtant. Écoutez Diderot lui-même, qui dit sans façon quelque part : « Greuze est amoureux de sa femme ; il a raison ; je l'ai bien aimée, moi qui vous parle, quand j'étais jeune

et qu'elle s'appelait mademoiselle Babet, dans sa petite boutique de librairie du quai des Augustins. Poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille comme la rose. J'entrais avec cet air vif, ardent et fou que j'avais alors : « *Mademoiselle*, *les* Contes *de La Fontaine*, *un* Pétrone, *s'il vous plaît.* — Monsieur, les voilà. Est-ce tout ce qu'il vous faut ? » Quand je retournais sur le quai, elle souriait et moi aussi. Quel joli sourire! Greuze est donc amoureux de sa femme ; en la peignant tous les ans, il a l'air de dire non-seulement : *Voyez comme elle est belle !* mais encore : *Voyez ses appas!* Je les vois, monsieur Greuze. » Quand il écrivait ceci, Diderot était brouillé avec Greuze; aussi il disait « Monsieur Greuze, » ou « feu mon ami Greuze. »

Greuze lisait Molière pour se consoler ; il finit par prendre son parti en brave ; il se vengea, à tort et à travers, des erreurs de sa femme : il devint un homme à bonnes fortunes. Il alla dans le beau monde avec tout l'attirail d'un petit-maître ; les plus fines dentelles vinrent orner sa jabotière et ses manchettes ; des pierres précieuses brillèrent à ses doigts ; il porta cavalièrement une épée à fine ciselure ; il eut de l'esprit à tout propos. Aussi fut-il recherché partout ; c'était à qui verrait cette figure à la fois noble et naïve où se combattaient l'esprit et le sentiment. La duchesse de Bourbon l'appela à ses fêtes : « Je ne prétends pas vous protéger, lui dit-elle ; vous êtes un duc à votre façon, venez donc ici comme un prince de la peinture. »

Greuze n'oubliait pas pour cela d'aller étudier les passions du peuple. Parfois, au lieu d'aller faire le joli homme dans quelque hôtel célèbre où on disait déjà : « M. de Greuze, » il courait les petits théâtres, les boulevards et les guinguettes ; il poussait de temps en temps son pèlerinage d'artiste jusque dans les campagnes, avec Lemierre ou tout autre. Lemierre se gardait bien de voir autre chose que ses scènes de tragédie ou ses tableaux de poème ; pendant qu'il cherchait la rime, Greuze trouvait le sentiment. Greuze allait partout, jusque dans l'étable, quand la paysanne pressait le pis de la vache. Dans ses tableaux villageois, comme tout rappelle bien la chaumière ! Il y a du pain sur une planche dans l'*Accordée de village;* ce pain doré, qui vient d'être cuit, vous donne tout de suite un appétit agreste. Dans une partie de campagne, Lemierre lui dit un jour : « Je viens de trouver un vers. Quel vers !

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

N'est-ce pas là un vers sublime ? C'est le vers du siècle. — Cela n'est

pas trop mal rimé, dit Greuze en souriant ; mais ce vers sublime t'a empêché de voir sur le seuil de cette maison cette jolie ménagère, gorgette au vent, qui barbouille de lait les lèvres roses de son enfant qui n'a plus soif; cela rime encore mieux à mes yeux ! »

Greuze avait la nature inquiète et variable des poètes; son cœur s'enflammait à tous les vents, son âme s'envolait à toutes les rêveies. Il eut des amours et des amitiés sans nombre, donnant aux uns et aux autres tout ce qu'il pouvait donner. Il fut prodigue toute sa vie des richesses de son cœur. Grétry se retenait à deux mains; Greuze aimait le premier venu, et quelquefois la première venue, se consolant d'une amitié trompeuse dans un amour infidèle. Les jours passaient vite pour un tel homme; il les voyait passer avec sa précieuse insouciance, s'imaginant que le soleil serait toujours rayonnant, même quand il voyait des nuages.

Avec les hommes, Greuze était un peu silencieux, soit qu'il dédaignât les paradoxes, soit qu'il fût mal armé pour la réplique, mais avec les femmes, il parlait beaucoup, enjolivant son babil de toutes les fleurs de la galanterie et du madrigal. Le madrigal avait dans sa bouche une grâce nouvelle, une originalité curieuse. La duchesse de Bourbon écrivait : « Une femme est un être sacré pour Greuze; sa galanterie délicate et poétique nous rappelle le beau siècle de François Ier. Par malheur, il est un peu trop amateur de la beauté; il la cherche partout, du haut en bas. Il a dû se rencontrer quelquefois avec Duclos; mais c'est la faute de nos belles dames, qui ne posent guère que pour la figure. »

Selon la critique anonyme du *Journal de l'Empire*, Greuze avait beaucoup d'esprit naturel. « Sa conversation avec les femmes était pleine de politesse et de galanterie, et paraissait naître d'une admiration profonde et du sentiment vif qu'il avait de leur excellence. C'était chez lui une espèce de culte, et les louanges qu'il leur prodiguait avaient dans sa bouche une grâce, une originalité extraordinaires. Sa conversation avec les hommes était piquante et animée, surtout quand il parlait de son art, qu'il connaissait à fond et pour lequel il avait un véritable enthousiasme. Son âme était naturellement élevée, même un peu fière, et cette fierté se manifestait promptement quand il n'obtenait pas la justice qu'il croyait due à ses rares talents, ou quand elle était provoquée par une censure amère et peu éclairée. Quoiqu'il ait obtenu tard toute l'estime qu'il méritait, s'il n'en a jamais joui sans contradiction, cependant il a reçu des témoignages nombreux et flatteurs de l'admiration publique. Il y était fort sensible, se les rappelait souvent, et en parlait au besoin avec une ingénuité qui lui servait d'excuse et tempérait l'air de vanité qu'on ne peut manquer d'avoir en parlant de soi avec complaisance. »


Dedié à Madame
La Duchesse de Luynes
Par Ses très Humbles et Obéissants
Serviteurs Le Pere & Avaulez
D'après J. B. Greuze Pre du Roi
Gravé par Ingouf le Jeune

Quoique mal marié, Greuze criait contre les célibataires comme La Tour : « Ce sont, disait-il, des braconnier sur le mariage. » Ses filles le consolaient de sa femme, mais il avait si peu le temps de chercher des consolations! Quand l'impératrice de Russie l'appela à sa cour, il aurait pu se délivrer de Mme Greuze et faire sa fortune, qui resta toujours à faire, parce que sa femme — l'envers de Pénélope — défaisait la nuit ce que Greuze faisait le jour. Mais il prit en pitié l'indigne épouse : il voulut la protéger jusqu'à la fin, malgré ses égarements. C'est toujours l'histoire de Molière. Si toutes les femmes sont la même, c'est dans la région des Célimènes.

ARSÈNE HOUSSAYE.



LA MORT DE GREUZE *



E croiriez-vous ? Ce peintre charmant, dont le pinceau fut tout or, qui vit s'asseoir sur un escabeau de son atelier le grand-duc de Russie et la grande-duchesse, le roi de Suède, un empereur d'Allemagne, le roi de France Louis XVI, Bonaparte le roi du monde, je ne sais combien de princes de tous les pays, Greuze qui, le dernier, a gardé sur son pinceau le sourire perdu de son siècle, ce peintre tout français, dont les œuvres feraient aujourd'hui encore la fortune de dix peintres, il est mort pauvre et seul, au beau temps des gloires de la France. David, qui l'avait fait oublier, l'avait oublié lui-même. Après 1789, le dix-huitième siècle n'avait plus rien à dire ni rien à faire; la France venait de se réveiller dans un nouveau monde; il s'agissait bien de Cruche cassée ou d'Accordée de village; on ne se mariait plus, on ne cassait plus de cruches à la fontaine. Les trois grandes images alors, c'étaient la guerre, la tribune, la guillotine. « Cela n'est plus de mon domaine, » disait Greuze avec effroi. Le pauvre peintre aurait dû prendre son parti, mourir de terreur comme son ami Florian; mais Greuze avait une fille : cette fille semblait ne vivre que pour lui, il voulut vivre pour elle. Il traversa donc avec résignation tous les drames bruyants de la Révolution, se reposant du bruit dans le travail, et se moquant bien un peu des gloires de la tribune. « Le citoyen Homère et le citoyen Raphaël, disait-il, vivront bien aussi longtemps que ces citoyens célèbres dont je ne sais pas le nom. » Il habitait toujours un coin du Louvre, son logement de peintre du roi. On l'avait oublié. On ne savait plus son nom, ou plutôt on le croyait mort. Ce voisinage des Tuileries lui faisait dire tous les matins : « Ma fille, qui est-ce qui est donc roi aujourd'hui ? »

Greuze finissait mal son siècle. En 1800, il écrivait au ministre de l'intérieur cette lettre navrante :

* Ces pages, comme celles de la *Jeunesse de Greuze* sont prises dans l'*Histoire de l'art français au XVIIIe siècle*. C. C.

« Le tableau que je fais pour le gouvernement est à moitié fini. La
« situation dans laquelle je me trouve me force de vous prier de donner
« des ordres pour que je touche encore un à-compte, pour que je puisse
« le terminer. J'ai eu l'honneur de vous faire part de tous mes mal-
« heurs.

« J'ai tout perdu, *or* le talent et le courage. J'ai soixante-quinze ans,
« pas un seul ouvrage de commande ! De ma vie, je n'ai eu un moment
« aussi pénible à passer. Vous avez le cœur bon, je me flatte que vous
« aurez égard à mes peines le *plutôt* possible, car il y a urgence.

« Salut et respect.

« GREUZE. »

C'est triste, mais c'est fier. Greuze sent qu'il lui reste « le talent et le courage. »

Quoiqu'il portât dans son âme le deuil de sa vie, il s'habillait toujours avec éclat. « Il avait gardé l'amour de la parure et des vêtements voyants ; il semblait défier la Révolution, par son habit écarlate et son épée. »

Il conservait encore sa gaîté mélancolique ; la tristesse lui venait seulement aux heures où il songeait à sa fille sans fortune et sans protection. Sentant la mort s'approcher, il ressaisit son pinceau, il eut un dernier éclair de génie. « Non, non, disait-il, je ne veux pas mourir sans laisser quelque chose à ma pauvre Anna. » Il passa ses derniers jours à faire son portrait et le portrait de sa fille. Son portrait fut le meilleur du Salon de 1805. On s'étonna de la vigueur d'un peintre de quatre-vingts ans ; cela est franc et vrai comme une tête de Van Dick ; c'est moins fier et moins beau, mais il s'y trouve ce sentiment attendri qui anime toutes les têtes de Greuze. Or, savez-vous ce que fit Anna de ce portrait, le seul héritage de son père ? « Tu vendras cela cent louis, » avait-il dit. Anna garda le portrait de son père et vendit le sien. Ce beau trait n'a rien qui surprenne ; mais il doit consoler les pères qui n'ont rien qu'un nom à léguer à leur fille.

Cependant Greuze gardait le lit depuis quelques jours ; c'en était fait de lui, il n'avait plus la force de lutter. Berthélemy seul alla lui dire adieu. « Eh bien, Greuze ?

— Eh bien, mon ami, j'apprends la mort. Si jamais tu t'avises de peindre la mort, figure-toi une mauvaise mère qui endort ses enfants pour se délivrer d'eux. Je commence à ne plus savoir ce que je dis ; mais patience, je ne dirai bientôt plus rien du tout.

— Allons, allons, mon ami, du courage ; on ne meurt pas le premier jour du printemps.

— Eh ! mon Dieu ! depuis les sans-culottides, je n'entends plus rien

aux saisons. Sommes-nous en ventôse ou en germinal? est-ce aujourd'hui saint Pissenlit ou sainte Asperge?

— Qu'importe? Voyez comme le soleil est beau!

— J'en suis bien aise pour mon voyage. Adieu, Berthélemy; je t'attends à mon enterrement; tu seras tout seul, comme le chien du pauvre.»

Greuze mourut sur le soir, après avoir un peu divagué; pourtant son dernier mot fut une prière pour sa fille. Mlle Greuze, après avoir passé la nuit à veiller encore, alla tout en larmes trouver les amis de son père. « On l'enterre demain, » dit-elle partout. Mais le lendemain on ne vit au convoi que Berthélemy : *le chien du pauvre*, comme avait dit le défunt; ce mot vaut un bon tableau pour Berthélemy.

Mais selon le *Moniteur :*

« La simplicité de ses obsèques a été animée par une scène aussi tou-
« chante qu'inattendue : au moment où le corps allait être enlevé de
« l'église pour être placé sur le char funèbre, une jeune personne, dont
« on pouvait remarquer l'émotion et les larmes à travers le voile dont
« son visage était couvert, s'approchant du cercueil, y a placé un bou-
« quet d'immortelles et s'est retirée au fond de l'église, pour y continuer
« les prières qu'elle avait interrompues. »

C'était Mlle Mayer, — hier son élève, — demain élève de Prudhon.

Une des filles de Greuze était morte avant lui, l'autre le pleura. Elle prit tout à la fois l'aiguille et le pinceau; elle vécut seule sans autre secours, avec l'amitié de Mme de Valori. Toute pauvre qu'elle était elle trouva assez de temps et d'argent pour cultiver la tombe de son père. Depuis l'aube printanière jusqu'aux premières gelées de l'automne, c'était un petit jardin égayé par les roses : « Tant que je vivrai, disait-elle, les roses refleuriront. » Je suis allé à cette tombe, que j'ai découverte à grand'peine : il n'y a plus de rosiers ni de couronnes; c'est la mort sans le souvenir de la vie. Un peu d'herbe amère, un amas de feuilles sèches, l'ombre des cyprès voisins, voilà ce que j'ai vu. Où êtes-vous, noble fille de Greuze?

ARSÈNE HOUSSAYE.

Août 1842.



GREUZE & CHARDIN



Si Diderot était enthousiaste de Chardin, il n'admirait pas moins Greuze, mais par des raisons différentes. L'un flattait ses goûts d'artiste, l'autre son système philosophique. Chez le premier, il ne voyait que l'imitation de la nature, la franchise de la couleur, la puissance magistrale du faire; chez le second, il trouvait réalisée la poétique bourgeoise que lui-même appliquait au drame. Quoiqu'il ne fût pas insensible aux qualités purement pittoresques, Diderot, comme la plupart des gens de lettres, se préoccupait beaucoup du sujet dans un tableau. — Il y cherchait avant tout une idée morale, une intention pathétique, un thème instructif à développer. En face d'une toile, il analyse d'abord la composition, avec un merveilleux instinct de metteur en scène; s'il n'en est pas content, il déplace les groupes, les distribue autrement et d'une manière plus logique ; il relègue au second plan telle figure qui, selon lui, se prélasse indûment au premier ; il change les foyers lumineux, glace ou sacrifie des détails d'une ambition trop grande, modifie les expressions, redresse les gestes, corrige le costume, et, en quelques lignes de son style tumultueux, ardent, coloré, refait de fond en comble un tableau bien souvent supérieur à celui de l'artiste. — La toile pâlit à côté de la page. Mais Diderot, malgré son esprit, sa fougue, son éloquence et son imagination, se méprenait sur le véritable but de la peinture. Il en méconnaissait l'autonomie, comme beaucoup de gens aujourd'hui le font encore, confondant la philosophie avec l'art; choses parfaitement dissemblables. La peinture, non plus que la poésie et la musique, n'est faite pour démontrer tel ou tel système, ou prouver une vérité morale; car, à ce compte, le plus grand maître serait Hogarth au lieu d'être Michel-Ange ou Raphaël, et *les Inconvénients de l'intempérance* primeraient les fresques de la Farnésine, qui ne contiennent aucune leçon. Les arts enseignent et moralisent par le beau seulement et non par la traduction d'une formule philosophique ou sociale. Pour

l'homme vraiment artiste, la peinture n'a de but qu'elle-même, et c'est bien assez.

Certes, Diderot a dû être content de *l'Ivrogne dans sa famille :* — un tableau pour fait inspirer l'horreur des boissons fermentées et que la société des Teatotallers devrait acheter et placer au-dessus du bureau de son président. Un homme du peuple rentre chez lui, les habits en désordre, les jarretières dénouées, les jambes vacillantes; la fl.ur bleue du vin décolore sa bouche à la lèvre tombante ; ses yeux hébétés nagent, regardant les vagues hallucinations de l'ivresse : — le misérable a dépensé au cabaret l'argent qui devait servir à la subsistance de l'humble famille. Courroucée à bon droit, la ménagère accueille l'ivrogne avec d'âcres quérimonies, et les enfants affamés tendent vers lui leurs petites mains vides. Dans leurs yeux chargés de reproches muets, on sent un mépris précoce : ils jugent leur père et le condamnent : dure punition du vice. Le fond est formé par une muraille nue, et les accessoires ne consistent qu'en quelques meubles grossièrement indispensables; ce qui avait quelque prix a disparu. — Tout ce qui peut donner de la portée à la leçon est fortement indiqué; — rien n'est plus moral qu'une semblable peinture, et cependant, qui ne lui préférerait une taverne d'Adrien Brauwer, encombrée d'incorrigibles ivrognes se livrant à leur passion favorite, sans punition apparente, mais chaudement colorés, doués d'une vie intense et réjouissant l'œil, sur un fond de fumée de pipe et de muraille brune! — Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait beaucoup de mérite dans ce tableau de Greuze. Les enfants, malgré leur petite mine refrognée et moralisatrice qu'ils essaient de prendre, sont encore très jolis, et le seraient davantage s'ils ne voulaient exprimer une intention au-dessus de leur intelligence.

La Pelotonneuse, qui n'a pas la prétention de corriger, est de tout point charmante, et rarement Greuze a produit un morceau plus achevé. Le sujet, comme le titre l'indique, ne sort pas de la réalité la plus ordinaire, mais il fait partie de ceux qui offrent à la peinture un thème plein de ressources. Sur une grossière chaise de bois, une fillette d'une douzaine d'années dévide un peloton de fil à côté d'une table, d'où un chat guette ses mouvements et tâche avec ses griffes d'embrouiller ce que démêle sa maîtresse : — jeune chat, jeune fou, — dit Sainte-Beuve. Au dossier de la chaise pend une paire de ciseaux attachés à un ruban.

On imaginerait difficilement quelque chose de plus jeune, de plus délicat, de plus mignon que la tête de cette gentille enfant. Les tons en sont d'une suavité, d'une transparence et d'une finesse rares. Les yeux,

qui n'ont pas besoin de suivre un travail purement manuel, regardent devant eux avec une naïveté rêveuse, un virginal étonnement de puberté que Greuze excelle à rendre et qu'il n'a jamais si bien rendu. Les contours du front baignent dans l'ombre légère projetée par une cornette de toile à bande de mousseline. Les joues, doucement arrondies, ne sont pas martelées de ces vergetures roses dont l'artiste trop fréquemment avive ses carnations féminines, et le modelé n'affecte pas ce travail à facettes et à méplats auquel on reconnaît Greuze sur-le-champ. Il est plus souple, plus enveloppé, plus fondu et se laisse moins voir. Un soin exquis a présidé à l'exécution des mains, et le costume est traité avec une simplicité précieuse, sans plis cassés et sans chiffonnage.

Il est curieux de comparer ce morceau au sujet identique pris par Chardin dans un sentiment plus réaliste, comme on dirait aujourd'hui, — plus vrai, comme on a dit dans tous les temps. *La Pelotonneuse* a plus de charme, de grâce et de séduction que *la Petite Paysanne*. Les belles dames la préféreront sans doute. Elle n'a plus sur les joues le fard de la santé rustique ; l'élégance de la ville a posé son petit bonnet blanc et taillé son fourreau à rayures, et dans quelques années elle sera pour madame la marquise la plus accorte soubrette, à moins que l'Opéra ne l'enlève après les fils d'archal de ses gloires. La petite paysanne de Chardin ne sera que la femme d'un laboureur ou la servante d'un honnête ménage bourgeois. Se décider pour l'une ou pour l'autre serait difficile; aussi les deux chefs-d'œuvre appartiennent-ils au même amateur. — Homme heureux qui tranche ainsi les questions !

La Veuve inconsolable représente une jeune femme assise devant un cippe supportant un buste de marbre enguirlandé de fleurs : autour d'elle sont éparpillées des lettres ouvertes qu'elle vient sans doute de relire avec une volupté douloureuse. Ses beaux yeux baignés de larmes se tournent tendrement vers l'effigie du défunt qu'elle ne peut oublier, quoique le temps du deuil légitime soit passé. Elle a déposé ses crêpes de veuve, mais non son chagrin noir, et sa jupe de satin blanc a beau faire miroiter ses brillantes cassures, elle songe toujours à l'époux perdu et pourrait dire comme Valentine de Milan : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus! » — En dépit de cette sentimentalité bourgeoise, à laquelle Greuze fait trop de concessions, et quelquefois aux dépens de l'art, cette toile est un des bons morceaux du maître; elle a son cachet et sa signification au milieu des nudités mythologiques et des esquisses libertines alors à la mode. Une veuve inconsolable ! Il fallait être Greuze, Sedaine ou Diderot pour y croire en plein dix-huitième siècle. Une telle idée dut faire sourire tous les petits abbés de cour.

Une chose extraordinaire et tout à fait imprévue, c'est le portrait de madame la marquise de Champcenetz. On sait que chaque époque a son type de tête, parfaitement reconnaissable à quelques légères variantes près; cette conformité vient-elle de la prédominance d'une race ou d'un tempérament à une certaine période, d'un goût commun d'ajustement, de la recherche d'un idéal particulier, d'un style prédominant chez les artistes? Nous ne saurions le dire précisément; mais les grands nez, d'uniforme sous Louis XIV, ont disparu sous Louis XV, et il serait impossible de confondre un portrait fait pendant le règne du premier avec un portrait fait pendant le règne du second. Le grand roi mort, plus de nez aquilins, plus de longs visages majestueusement busqués, plus de doubles mentons, plus de sourcils épais, plus de grosses lèvres rouges. Les nez se retroussent à la Roxelane, les figures deviennent rondes, les yeux sourient à fleur de tête, et les bouches roses font le cœur. Mais ni chez les uns ni chez les autres on ne trouve trace de mélancolie : l'expression est toujours emphatique ou frivole. Ceux-ci se rengorgent, ceux-là rient. — La marquise de Champcenetz ne rit pas. Sa beauté n'est pas de son temps, et la rêverie moderne y projette son ombre poétique. — C'est une jeune femme brune, aux sourcils veloutés, aux yeux doux et tristes comme la nuit, aux lèvres aimablement sérieuses, dont les cheveux noirs, à peine nuagés d'un œil de poudre, descendent en boucles alanguies sur des épaules qu'enveloppent les plis d'un peignoir de mousseline blanche. — Aucune touche de rouge ne déshonore la pâleur olivâtre des joues; la bouche n'emprunte pas sa couleur à la boîte au carmin ; il n'y a même pas au corsage la petite rose de rigueur. Une vraie mélancolie donne un charme de plus à ce charmant visage dont la transparence laisse voir l'âme. — Modifiez un peu l'ajustement, ce serait Gulnare ou Médora. — Les autres portraits de la même époque, quelque bien peints qu'ils soient, ressemblent à des masques fardés, et à travers la découpure de leurs paupières pétille toujours l'esprit moqueur et libertin.

Plaçons ici *l'Heureuse Mère*, une des plus gracieuses inspirations de Greuze. — Une jeune mère est renversée sur un grand fauteuil, sans force contre l'escalade de caresses dont l'assaillent ses enfants. Il y en a bien sept ou huit. Les uns grimpent derrière le fauteuil pour se hausser jusqu'aux lèvres bien-aimées ; les autres montent sur les genoux ; ceux-là s'mparent d'une main qu'ils baisent, ceux-ci s'accrochent à un pan de jupe ; tous se poussent en tumulte, et le dernier lui-même, tiré de son berceau et un peu aidé par la grand'mère, tâche d'attraper sa part. Il l'aura, soyez-en sûr : les petits sont toujours favorisés. Rien n'est plus joli, plus frais, plus vermeil, plus joyeux que toutes ces petites

têtes enfantines qui rappellent les salades de chérubins de Rubens et de Murillo.

Au fond apparaît, son fusil à la main, le père qui revient de la chasse et contemple d'un air ravi ce délicieux tableau de bonheur familial. La mère est peut-être bien jeune pour une si nombreuse couvée, mais nous acceptons bien volontiers cette légère invraisemblance qui nous vaut une tête charmante, un col et une gorge que ne dépare aucune fatigue. D'ailleurs, quand on fait si bien la marmaille, on n'en saurait trop mettre.

Greuze a peint beaucoup de têtes de femmes, d'étude ou de pratique, dont la grâce un peu maniérée et sentimentale ne manque jamais de produire son effet. Elles abondent au boulevard Italien, et, quoique nombreuses, elles sont toujours très recherchées. On en connaît le type, qui varie peu et qu'on aime à retrouver, comme le peintre aimait à le reproduire : une tête blonde à la bouche entr'ouverte, aux yeux d'azur noyés dans une lumière fluide, au teint rose et diaphane : l'innocence animée par un premier rêve de volupté, — avec cela, une boucle de cheveux qui se défait, un bout de linge qui se déplace et trahit une gorge naissante, une main appuyée sur le menton, une larme roulant sur la joue, comme une goutte de rosée sur une fleur; et le tableau est complet. — Un ruban de couleur différente, un regard levé ou baissé, un pli plus ou moins entr'ouvert suffisent à varier ce thème, uniforme en apparence, mais éternel comme la jeunesse et la grâce. Nous citerons donc sans les décrire l'étude de petite fille en robe bleue; l'étude d'enfant blond; la tête de jeune fille vêtue de blanc; la tête de jeune fille aux yeux levés vers le ciel; la petite fille blonde le bras posé sur un livre; la jeune femme aux cheveux relevés; l'étude aux cheveux épars, pour une figure de Madeleine. Le peintre n'est jamais plus lui-même que dans ces esquisses où, insouciant du sujet et presque sans pensée, il laisse courir sa brosse reproduisant le type qui est en lui et dont il est charmé à son insu.

Mais le temps passe, l'époque devient sérieuse; le petit souper du dix-huitième siècle est fini, et la grande représentation révolutionnaire commence. Voici le portrait de Gensonné le girondin, gilet blanc, cravate blanche, habit noir fermé par un bouton; et celui de Fabre d'Églantine, l'auteur du *Philinte*, en cheveux blonds poudrés, cravate blanche, gilet jaune, habit noir à boutons de métal. Regardez aussi, elle en vaut la peine, mademoiselle Olivier, du théâtre de la Nation. Les corsets à échelle et les robes à paniers ont émigré déjà, et le costume a changé. L'actrice, en robe blanche à taille haute et ceinte d'une

écharpe bleue, appuie sur son bras gauche sa tête aux cheveux blonds, retenus par des perles et une toque à plume blanche et rouge. Arrêtez-vous aussi devant ce masque pâle, au regard fixe, au nez aquilin, aux lèvres serrées, car elles savent le mot de l'avenir : c'est le portrait de Buonaparte en uniforme de général, avec le haut collet brodé, la cravate noire et les faces collées aux tempes. Greuze n'a peut-être pas le sérieux et la fermeté nécessaires pour rendre absolument une telle effigie, mais ce portrait a une valeur historique, et l'artiste semble avoir pressenti les destinées futures du jeune général; lui, le peintre des blondes fillettes et des accordées de village, il a cherché sur sa riante palette des tons plus austères et choisi sa brosse la plus ferme.

Si Chardin représente avec une intimité flamande l'honnête vie bourgeoise du dix-huitième siècle, avec ses intérieurs sobres et tranquilles de ton, ses cuisines aux ustensiles bien récurés, ses servantes à demi rustiques, petites-filles des servantes de Molière, Greuze apporte dans ses compositions d'un goût théâtral et déclamatoire, une sensiblerie d'opéra comique, bien faite pour séduire la foule. Ses tableaux contiennent toujours un petit roman. Il rêve la vie patriarcale à la façon de Jean-Jacques Rousseau, et se plaît à reproduire les scènes de famille, avec une intention de contraste bien marquée au milieu d'une époque frivole et de mœurs relâchées. Les vieillards vénérables dans des fauteuils d'ancêtres, entourés de petits enfants, sont un thème auquel il aime à revenir. Autant qu'il est en lui, il les rend augustes et presque bibliques, — ce qui ne l'empêche pas de faire casser bien des cruches aux jeunes filles et d'entr'ouvrir toujours un peu leur corsage, car il se glisse de la sensualité jusque dans la morale du dix-huitième siècle. Sa vertu ne peut s'empêcher de prendre le menton aux jeunes ouailles qu'elle prêche. — Par ce soin tout littéraire du sujet, Greuze est un peintre éminemment français, et il a une originalité incontestable. Comme peintre, il agence heureusement ses compositions; la mimique de ses figures est juste, et sa couleur, d'une localité grise réchauffée de tons sanguins, a de l'harmonie et plaît à l'œil. Sa touche a une certaine maestria ; elle procède par plans et par méplats dans le sens des formes; mais la principale qualité de Greuze, c'est la grâce, — un don qui a manqué à de plus grands et plus illustres. — Greuze possède *l'éternel féminin*, et ses moindres ébauches le contiennent; en quelques coups de pinceau, il sait faire une femme qui vit, qui palpite, qui respire, qui aime et qui charme; la laideur lui est impossible; s'il s'avisait de la peindre, il lui prêterait des séductions; — ce n'est pas la beauté classique, le pur idéal grec, la sérénité céleste des Madones de Raphaël, mais

la jolie fille française, fraîche, chiffonnée et piquante sous ses airs d'innocence, — une certaine grâce rustique et mignonne à la fois, un mélange de grisette et de paysanne, un type charmant qui s'est perdu et qu'il avait créé peut-être. — Son talent n'a pas été moindre pour peindre les enfants ; il modèle à ravir leurs bonnes grosses joues rebondies, il satine leur peau délicate, fait nager leurs yeux dans un fluide lumineux, carmine leurs lèvres de cerise et leur donne cette surprise de la vie, caractère si remarquable de leur âge ; on voit bien que pour lui l'enfant est la fleur de la femme, le bouton de la rose. — C'est dommage que quelquefois il leur fasse jouer un rôle dans ses drames bourgeois et rustiques ; mais c'était son travers d'être pathétique et moralisateur ; et qu'aurait dit l'ami Diderot d'une peinture qui n'eût rien signifié ?

A Greuze finit cette école qui n'empruntait rien à l'étude de l'antiquité, école vraiment française, prenant ses sujets dans la vie réelle ou la fantaisie, et formant la période la plus originale de notre art.

Avec David, qui d'abord imita Boucher, et se convertit à Rome, la peinture se fit classique. — Avec Prudhon elle devint antique.

THÉOPHILE GAUTIER.



DE QUELQUES

TABLEAUX DE GREUZE



OMMENT résister au charme de ces jeunes filles pleurant sur leur *Cruche cassée*, leur *Miroir brisé* ou leur *Oiseau mort?* Quel suave mélange de virginité et de volupté! A demi femmes, à demi enfants! plutôt anglaises que françaises. L'incertitude de leurs formes trahit le trouble délicieux de la puberté, *discrimen obscurum*. C'est l'insensible transition de l'adolescence à la jeunesse; c'est commi si, au lieu d'un parfum, une pensée naissait dans une rose. — Elles ne pensent pas encore, mais elles songent, elles se recueillent dans les rêves obscurs et tièdes des passions naissantes. Le désir nage dans leurs yeux limpides ou mouillés de larmes; leur sein se gonfle sous le fichu enfantin; leurs joues rougissent, leur tête élégiaque languit sur un bras ployé; de leur bouche entr'ouverte s'exhale le premier soupir de l'amour.

Il faut donc l'aimer malgré sa larme à l'œil et sa *peinture* en action, ce peintre moral, conjugal, filial, sentimental. On ferait de ses vertus toute une litanie. Je sais ce qu'il y a de faux dans sa manière, de rond dans son dessin, de mélodramatique dans la composition de ses scènes. Il est tel tableau de lui qu'on a envie de siffler comme une mauvaise pièce. On dirait parfois qu'il trempe son pinceau dans l'écritoire dont Diderot se sert pour écrire le *Père de famille* et le *Fils naturel*. Même bouffissure, même sensiblerie, même relâchement des fibres lacrymales. Ce que c'est que le style, Greuze ne s'en doute pas. Son défaut de goût équivaut à la privation d'un sens. Sa facture, martelée et pénible, peut souvent se comparer à une page écrite chargée de ratures; il exagère la vie comme le sentiment. Ai-je tout dit? Non, sans doute; mais je n'ai regardé que le mauvais côté de son talent. Passons à l'autre, et la louange égalera le blâme. — Autant Greuse est détestablement littéraire dans le remue-ménage de ses drames bourgeois, autant sa peinture est charmante quand elle raconte les simples histoires de la vie privée. Je renvoie à l'Ambigu l'*Ivrogne dans sa famille* et la *Malédiction paternelle*, mais je place parmi les chefs-d'œuvre de l'art familier l'*Accordée*

de Village, la *Prière du matin*, la *Lecture de la Bible* et le *Retour de nourrice*. Il apporte dans les idylles domestiques une tendresse, une expansion, une bonté sensuelle qui ravissent à la fois le cœur et les yeux. Ses intérieurs abondants d'enfants ont la chaleur des nids remplis de couvées ; ses mères rayonnent de beauté féconde. On dirait que ses ménages prolifiques célèbrent la fête de la Bonne Déesse.

La *Pelotonneuse* est peut-être la plus chaste des jeunes filles de Greuze. Imaginez un Greuze *avant la lettre*, avant Diderot ! Elle est assise et dévide, une corbeille sur ses genoux, blonde comme les blés, une *Belle aux cheveux d'or !* Elle vous regarde d'un air fin et doux. C'est la tête de l'*Accordée de village*, trois ans avant ses fiançailles. Un petit chat, couché sur la table de travail, allonge sa patte sur le fil qui pend du panier, comme s'il l'invitait à jouer avec lui. Mais un rêve léger passe sur ses yeux clairs ; il effleure de l'aile son paisible esprit. Ce qui me plaît dans ce tableau virginal, c'est justement la timidité de l'exécution. Greuze déflorera plus tard ses jeunes filles à force de pétrir leurs fraîches carnations. Ici son pinceau n'a pas encore acquis la maturité luxuriante qu'il aura plus tard. Il modèle avec retenue ; sa touche caresse sans froisser. Il y a de la pudeur dans l'expression délicate de ces chairs blanches comme le lait et blondes comme le miel.

Comparez le fin sentiment de cette jolie toile à la sensibilité grimacière du tableau voisin : la *Veuve inconsolable* tient tout ce que son titre promet. Figurez-vous une grande femme ébouriffée, pâmée, bouffie, le sein nu, qui se penche du bord d'un fauteuil ; elle tient une lettre ouverte à la main, et elle atteste d'un geste pathétique le buste piteux de son mari défunt, posé sur un cippe. Elle est longue à n'en plus finir ; sa robe s'agite en plis dévergondés. On sait le mauvais goût que met Greuze à habiller ses figures : il a inventé en quelque sorte le galimatias des draperies. — Aux pieds de la veuve, gît une cassette ouverte d'où pleuvent les missives. C'est la boîte aux lettres de son amour conjugal. *Du même à la même. De la même au même.* Je crois lire un vieux roman épistolaire, *traduit de l'anglais.* — Quel pathos ! quel point d'exclamation d'épitaphe ! Mais ce pathos est historique ; il marque l'heure du dix-huitième siècle, où la France, prise d'un accès d'attendrissement maladif, se mit à pleurer à verse, sans savoir pourquoi. — Et puis, si la scène est ridicule, les accessoires sont charmants. Il y a là un fauteuil qui ne déparerait pas un salon de Metzu, et sur un coussin bleu un petit chien du plus fin pinceau.

L'*Ivrogne dans sa famille* offre encore un curieux modèle de trivia-

lité larmoyante. Il est de son métier peintre en bâtiment, s'il faut en croire le pot au noir posé dans un coin. — Le voici qui rentre du cabaret, les vêtements en désordre et la perruque sur les yeux ; sa femme pousse vers lui deux petits enfants en guenilles qui tendent les bras et qui crient famine. Le chien ferme la marche et se conforme à ces tristes pensées ; il adresse à son maître des aboiements moraux ; il a l'air de lui reprocher sa maigreur. — Gardez-vous de vous laisser attendrir ! Le tableau joue la comédie, et il la joue mal. L'ivrogne est un acteur grimé et défrisé devant le miroir : il n'a bu que de l'orgeat dans un gobelet de carton verni. La mère sort d'une coulisse cachée par le cadre. Le garçon et la fille sont deux enfants de troupe qui joueront demain, l'un le Joas d'*Athalie*, l'autre la petite Louison du *Malade imaginaire*.

Quittons bien vite le théâtre de Greuze pour son pensionnat. — La plus jolie du couvent est cette *Petite Paresseuse* qui s'appuie sur un livre ouvert. Son bras est cassé, mais la cassure est gentille ; sa tête a treize ans ; sa gorge demi-nue en a bien dix-huit. — C'est là une faute trop habituelle à Greuze pour n'être pas volontaire. Il termine des corps de femmes par des têtes d'enfants ; il donne à l'Innocence les formes de la Volupté. — Que les yeux de cette petite sont vagues et brillants ! une étincelle de malice luit dans leur prunelle humide. — On dit que Reynolds, pendant son séjour en France, demanda à Greuze, comme une grâce, de peindre des yeux devant lui. — Ses cheveux se mêlent et se démêlent avec une négligence adorable. La bouche aussi est charmante, pleine de souffle, faite pour le baiser. Greuze excelle à épanouir et à replier les bouches féminines. Comme Euphorion, le peintre grec, il mériterait d'être surnommé « le peintre des lèvres. »

J'aime moins la *Jeune Fille brune ;* elle se rengorge dans ses épaules, comme une colombe dans ses plumes, et lève vers le ciel des yeux trop noyés. J'admire encore la suavité des lèvres et la finesse des cheveux ; mais les *pasticheurs* de Greuze, — il en est qui déroutent les plus fins experts, — pourraient contrefaire à s'y méprendre son émail lisse et fondu.

En revanche, je défie les plagiaires de reproduire la *Jeune fille en blanc*. Cette texture copieuse où les méplats se heurtent, où les tons se rapprochent de manière à former une mosaïque vivante et mouvante, ne peut se calquer. Cela sent un peu l'*écorché*, mais les traits remuent et le sang circule. Je crois avoir retrouvé ce curieux tableau dans un des salons de Diderot (1765). *Une tête de fille*. — « Oui, de fille, placée au « coin de la rue, le nez en l'air, lisant l'affiche... Elle est de profil ; c'est « ce qu'on peut appeler un morceau de la plus grande vigueur. On la « croirait modelée, tant les plans en sont bien annoncés. Elle tue *cin-*

« quante tableaux autour d'elle. Voilà une petite *fille* bien méchante. « Voyez comme M. l'introducteur des ambassadeurs, qui est à côté « d'elle, en est devenu blême, froid, aplati et blafard ; le coup qu'elle « porte de loin à Roslin et à toute sa triste famille ! Je n'ai jamais vu un « pareil dégât. » Si ce n'est celle de l'exposition, c'est donc sa sœur, car la chaude notice de Diderot s'applique à elle comme un signalement.

Qui passerait subitement de cette tête sanguine au portrait lymphatique et blême de la *Marquise de Champcenetz*, ne croirait pas les deux tableaux du même maître. Le portrait est pourtant authentique, il a sa généalogie et ses parchemins. — Greuze débuta, comme bien des maîtres, par une manière monotone dont sa belle composition de la *Lecture de la Bible*, — c'est M. Delessert, je crois, qui la possède aujourd'hui, — montre encore des traces. D'ailleurs, si la peinture est faible, la tête est charmante. Ce qu'elle n'a pas en éclat de chair, elle le regagne en expression. Sous cette fine pâleur d'ivoire, la physionomie paraît plus touchante. On lit bien des choses dans ses yeux moqueurs et son imperceptible sourire : une douce indifférence, une âme indolente et bonne, peut-être encore une vague lassitude.— Cette fleur d'aristocratie semble atteinte d'une invisible piqûre.

Qui reconnaîtrait Fabre d'Églantine dans le portrait qui porte son nom ? Il a le teint frais et candide d'une jeune fille. Greuze aurait trouvé moyen d'amollir la face de Danton. — La tête de Gensonné est peinte comme une figure de troisième plan : défaut çà et là commun aux portraits du maître; il étend quelquefois entre ses figures et le spectateur trois voiles d'atmosphère.

Avant de quitter Greuze, arrêtons-nous un instant devant le *portrait de Mlle Olivier, actrice du théâtre de la Nation.* — Ce n'est qu'une ébauche un peu molle, l'envers d'une tapisserie inachevée. Mais cette mollesse d'exécution s'accorde avec la physionomie du modèle, et, dans ce portrait, la physionomie est ce qui m'attire. — Que d'ennui et que de tristesse ! Elle incline sur sa main sa tête accablée. L'atonie du regard, l'affaissement de l'attitude, la meurtrissure des chairs, tout trahit en elle une satiété incurable. Ses sens s'éteignent, son cœur se vide ; elle achève négligemment de vivre, sans intérêt d'aucune sorte, résignée à elle-même et à son ennui... C'est l'automne de la courtisane, son dernier jour de beauté ! Je voudrais voir gravée au bas de ce portrait la mélancolique devise d'une princesse du quatorzième siècle : *Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus.*

L'art de Greuze s'adresse avant tout aux sens. C'est la fécondité plutôt que la maternité qui l'émeut et qui l'enthousiasme, dans ses ménages

prolifiques. La naïveté de ses jeunes filles est équivoque et lascive. La *Cruche cassée*, l'*Oiseau mort* et le *Miroir brisé* qu'elles font semblant de pleurer, autant de charades grivoises qui égarent l'imagination. Souvent encore, il termine des têtes de femmes par des têtes d'enfants; la gorge a dix-huit ans, tandis que le visage en a quinze à peine; il profane l'innocence en lui donnant les formes de la volupté. L'exécution même chez Greuze manque de chasteté; il a des coups de pinceau qui dépravent, des touches qui corrompent; il déflore à force de les pétrir les carnations de ses vierges.

. . . .

Quel contraste tranche souvent entre l'existence des peintres et leur œuvre! Qui ne se figurerait, d'après les tableaux de Watteau, un homme de luxe et de joie idéalisant, dans ses *Fêtes galantes*, les amours et les plaisirs de sa vie? Cherchez dans les documents obscurs, d'où MM. de Goncourt l'ont tiré, l'auteur de ces féeries voluptueuses, vous trouverez un hypocondre fiévreux et phthisique, qui vécut pauvre, isolé, auquel on ne connut jamais de maîtresse et dont le rêve d'avenir était un lit d'hôpital. — Ce pimpant et léger Pater, qui semble badiner avec son pinceau, est tourmenté jusqu'à la folie du souci de la pauvreté. Il travaille comme un manœuvre, ne connaît ni amusement, ni loisir; ébauche le soir les tableaux qu'il finit le jour, et meurt à la peine à quarante-trois ans! — De même les idylles domestiques où se complaît Greuze feraient supposer, à première vue, le plus heureux des époux. On se figure volontiers le peintre sous les traits d'un de ces maris qu'il a représentés quelquefois, entrant les bras étendus dans la chambre où l'attend une mère pure et fraîche, aimante et souriante, avec une grappe d'enfants pendue à son cou... Passez derrière la toile et entrez dans la vie de Greuze, vous descendez dans un enfer conjugal, où travaille à la journée un pauvre diable d'artiste, exploité et déshonoré par une mégère avide et lubrique. MM. de Goncourt dévoilent dans leur étude les misères de son intérieur. Jusqu'ici on ne voyait que la lune de miel du mariage de Greuze, et les portraits jeunes, coquets, riants, amoureux, qu'il a semés de sa femme dans tant de tableaux.

Greuze a raconté lui-même son martyrologe dans un mémoire qui serait lamentable, s'il n'était grotesque, et qu'on dirait écrit à la lueur de la chandelle de Georges Dandin.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

GREUZE
ET L'ÉCOLE FRANÇAISE

u dix-huitième siècle, Watteau, Chardin, Greuze, Boucher même et Fragonard, firent des sujets familiers, pastorales et paysanneries, boudoirs et conversations, scènes de famille et de ménage ; en petit toujours, la grandeur naturelle étant réservée de droit à Vénus et à Pompadour.

Les amateurs du « grand genre » ont beau contredire, cette « petite » école-là est peut-être la plus française — la seule française — de toute notre tradition. Au seizième siècle, nos artistes, — sauf les Clouet, Flamands d'origine, — ne furent-ils pas tous Florentins ? au dix-septième siècle, Romains ? L'illustre Poussin, quelle que soit sa valeur philosophique, n'est-il pas encore plus de Rome que des Andelys?

Aussi cette charmante école fringante des « petits » maîtres du dix-huitième siècle, inspira-t-elle bientôt une profonde horreur. La mythologie et l'héroïlogie reprirent vite le dessus, et Louis David, qui avait pourtant ses sans-culottes sous la main, retourna chercher dans les temps antiques des figures déshabillées. Mais les déshabillés de Watteau valent mieux que les siens. Les figures de chair de Greuze valent mieux que ses figures de marbre. Ce qui demeurera le chef-d'œuvre du peintre des *Horaces*, de *Brutus*, de *Léonidas*, c'est précisément un sujet de son temps qu'il peignit d'impression, d'après nature, de *Marat*, assassiné dans sa baignoire.

A la vérité, l'école française n'a jamais été très coloriste, mais elle a suppléé, presque toujours, par une qualité intellectuelle, au talent spécial de l'expression en peinture, qui est la couleur. La qualité de la composition est ce qui distingue nos artistes nationaux, et c'est là leur principe de vie. Greuze en a abusé. Le principe de l'école florentine c'était le dessin, la tournure des lignes, le style de la forme. Le principe de l'école vénitienne c'était la couleur et la lumière. Le principe de l'école romaine fut la composition générale, la mise en scène et l'ordonnance

du sujet. La France, en ce point, a toujours suivi la tradition romaine. Nos grands artistes sont de l'école de Raphaël avec non moins de logique et de raison, si ce n'est avec autant de poésie. Le Poussin et Lesueur, et plus récemment encore, Léopold Robert, appartiennent à ce système. Aussi la tendance de notre école fut-elle toujours historique, pendant que la peinture italienne, en général, aspire à la poésie, pendant que les écoles flamande et hollandaise expriment la vie domestique.

A toutes les époques il y a au fond d'un art indigène une certaine raison déterminante, une logique qui ne se dément pas. Au dix-huitième siècle, l'art de la Régence et de Louis XV était inspiré par la volupté. L'école de la Révolution affectait un stoïcisme austère. L'école impériale se drapa militairement avec une raideur calculée. On sentait que ces figures nues venaient d'être déshabillées pour le besoin du moment. Elles n'étaient pas à l'aise sans col et sans bottes fortes. Léonidas avait servi dans les cuirassiers. Énée dans les dragons. Romulus était de la jeune garde, et Bélisaire des vétérans. Les héros de l'antiquité portaient le sac sur le dos comme les troupiers de Napoléon.

. . . .

Greuze, avec sa haine du style à la mode, fut un peintre très excentrique en dehors de l'inspiration habituelle de son temps. C'est un anneau détaché de la chaîne des peintres de Louis XV, quoique sa forme et sa ciselure soient du même style et du même travail que l'Art Pompadour. Les sujets de Greuze sont différents des sujets de Boucher ; mais le fond de sa pratique est le même à peu près, moins l'esprit et la fantaisie. La peinture de Greuze est ordinairement lâchée et molle, blafarde et laiteuse, si l'on peut ainsi dire ; elle manque de ces *réveillons* capricieux avec lesquels Boucher agaçait les lumières et les figures. Boucher est le poète des petites maisons et des ruelles ; Greuze est le bourgeois de la ville, singeant quelquefois avec naïveté la coquetterie de la cour.

Ses tableaux de l'Exposition rétrospective sont dans des genres très différents. Le portrait de Wille est daté de 1763 ; Greuze avait trente-sept ans. Diderot ne lui avait pas encore donné ses encouragements au Salon de 1765. Ce portrait de Wille n'a donc pas toute l'originalité qu'on remarque plus tard dans les œuvres de Greuze. Il pourrait être aussi bien d'un peintre quelconque. La pâte en est cotonneuse, d'un jaune un peu monotone ; mais l'abondance de l'exécution et un certain air de tête, libre et familier, donnent beaucoup de charme à cette peinture.

Lord Hertford a envoyé deux Greuzes qui ont une grande réputation :

un buste de jeune fille, la tête inclinée sur sa main, et le *Miroir cassé*, acheté 18,000 francs à la vente du cardinal Fesch. La jeune fille passe pour une des fines têtes de Greuze; cependant nous préférons les deux jeunes filles de M. le marquis Maison, qui offrent des qualités de couleur plus rares et plus fraîches; mais celle-là n'en est pas moins admirable pour les amateurs de peinture douce et voluptueuse. La composition du *Miroir cassé* est connue par la gravure : une charmante femme, vêtue de satin blanc et assise devant sa toilette, regarde avec dépit son miroir qui vient de se briser en éclats sur le parquet. Elle a les bras nus et les mains jointes sur les genoux. Sa chevelure abondante est retroussée en rouleaux sur la tête. La robe chatoyante, les petites mains et les accessoires sont finement exécutés. Il y a toutefois des connaisseurs qui trouvent un peu cher ce tableau de genre. Pour 18,000 francs on aurait une galerie de tableaux italiens; pour 18,000 francs on aurait une collection complète de tous les autres maîtres français du dix-huitième siècle *.

THÉOPHILE THORÉ.

* Écrit en 1845. Aujourd'hui Greuze a été salué deux fois pour le prix de 100,000 fr., mais aussi les autres maîtres du dix-huitième siècle ont monté jusqu'à la folie.



GREUZE

AU MUSÉE IMPÉRIAL DU LOUVRE

GREUZE (Jean-Baptiste), *né à Tournus, près de Mâcon, le* 21 *août* 1725, *mort au Louvre le* 21 *mars* 1805.



n peintre lyonnais nommé **Gromdon**, père de Mme Grétry, frappé des dispositions du jeune Greuze pour le dessin, l'emmena à Lyon et lui donna gratuitement des leçons qui le mirent bientôt à même de peindre des portraits. Il accompagna son maître à Paris, travailla assidûment à l'Académie d'après le modèle et se forma seul. Son premier tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants*, parut tellement au-dessus de ce qu'on pouvait attendre de son talent, qu'on hésita à l'en croire l'auteur. De nouvelles œuvres plus remarquables dissipèrent des soupçons injustes, établirent sa réputation et lui valurent la protection du célèbre amateur de La Live de Jully. Greuze, présenté par Pigale, fut agréé à l'Académie, le 28 juin 1755, sur son tableau de *l'Aveugle trompé;* il partit pour l'Italie vers la fin de la même année avec l'abbé Louis Gougenot, conseiller au grand conseil, nommé le 10 janvier 1756 honoraire associé libre à l'Académie. De retour à Paris, Greuze n'exposa, en 1757, que des sujets italiens, et ce voyage, qui ne dura guère plus d'un an, loin de lui être utile, altéra son originalité, sans lui faire acquérir des qualités nouvelles. Il lui fallut quelque temps et des efforts pour secouer le joug de l'imitation, pour redevenir lui-même. Quoique agréé, Greuze, contre l'usage, ne se pressait pas d'exécuter le tableau exigé pour être reçu définitivement académicien. Après l'avoir averti à plusieurs reprises de se conformer aux statuts, l'Académie lui interdit son exposition, et l'on ne vit aucun ouvrage de lui au Salon de 1767. Enfin, il se décida à faire un tableau dans le genre historique, afin d'avoir droit à toutes les dignités du corps et d'obtenir promptement le grade de professeur. Il choisit pour sujet l'empereur Sévère reprochant à Caracalla, son fils, d'avoir voulu l'assassiner (no 259). L'artiste, en sortant complètement de ses habitudes, resta au-dessous de sa tâche et donna prise aux nombreux ennemis que ses succès et son caractère orgueilleux lui avaient suscités. Il fut reçu

académicien le 23 août 1769, mais comme peintre de genre seulement. Cette nomination, dont Diderot, l'ami du peintre, parle longuement, fit beaucoup de bruit; Greuze, irrité, ne voulut plus exposer et ne reparut au Salon que lorsque la Révolution eut ouvert à tous les artistes les portes du Louvre ; mais il était trop tard pour sa gloire et pour sa fortune ; sa main et sa vue, affaiblies par l'âge, ne secondaient plus son imagination, toujours vive et jeune; enfin, une révolution avait aussi éclaté dans les arts : les sujets héroïques, tirés des histoires grecque ou romaine, les dieux de l'Olympe, imités des statues antiques, avaient détrôné les scènes familières, les divinités de boudoirs. Greuze, après avoir gagné des sommes considérables, se trouva à soixante-quinze ans, ruiné par des faillites, sans ressources, implorant en vain des commandes, et mourut dans l'indigence. Greuze a emprunté tous les motifs de ses tableaux à la vie privée de la bourgeoisie et mis en pratique, dans ses peintures, les préceptes du drame que Diderot tenta d'introduire au théâtre. Le sentiment mélodramatique qui prédomine dans ses compositions a contribué autant, si ce n'est plus, que son talent réel à ses succès. Il a peint un grand nombre de fort beaux portraits, et des têtes de femmes d'une expression quelquefois un peu exagérée, mais pleines de vie, de grâce et de fraîcheur. Il eut pour élèves Mlle Le Doux, qui a fait d'excellents pastiches de son maître, sa fille Anna et sa filleule Caroline; cette dernière épousa M. de Valory et publia, en 1813, une comédie-vaudeville en un acte, intitulée : *Greuze, ou l'Accordée de village*, précédée d'une notice sur l'artiste et ses ouvrages. Greuze a exposé aux Salons de 1755, 1757, 1759, 1761, 1763, 1765, 1769, 1800, 1801 et de 1804. Il s'était associé, pour la reproduction de ses tableaux, à quatre habiles graveurs, Massard, Gaillard, Flippart et Levasseur; mais presque tous les autres graveurs de l'époque ont reproduit aussi ses compositions peintes ou dessinées.

259. « *Sévère reproche à Caracalla, son fils, d'avoir voulu l'assassiner dans le défilé d'Ecosse, et lui dit : Si tu désires ma mort, ordonne à Papinien de me la donner avec cette épée.* » (Livret du Salon de 1769.)

H. 1, 24. — L. 1, 60. — T. — Fig. de 0, 65.

Sévère se relève sur son lit, étend les bras vers son fils, qui se tient debout à gauche, et lui montre une épée placée sur une table à côté de lui. A droite, au chevet du lit, deux conseillers de l'empereur.

Musée Napoléon. — Ce tableau fut peint par Greuze pour sa réception à l'Académie, le 23 août 1769, et exposé au Salon de la même année.

260. *L'Accordée de village.*

H. 0, 90. — L. 1, 18. — T. — Fig. de 0, 50.

A droite, un vieux paysan assis accorde, en présence de sa famille, sa fille aînée à un jeune homme, et lui remet une bourse, dot de sa future. Derrière le fauteuil du père, une fille plus jeune, la tête appuyée sur sa main, regarde

d'un air d'envie la fiancée. Du même côté, au premier plan, le notaire, vu de dos et assis devant une table, vient de rédiger le contrat. A gauche, la mère tient la main de sa fille, sur l'épaule de laquelle se penche une de ses jeunes sœurs. Derrière la mère, trois autres enfants, et en avant, une petite fille donnant à manger à des poulets.

Filhol, t. 11, *pl.* 9.

Collection de Louis XVI. — Ce tableau, gravé par Flippart, fut exposé au Salon de 1761; il avait été fait pour M. Randon de Boisset, qui le céda au marquis de Marigny moyennant la somme de 9,000 livres. A la vente de sa collection, en 1782, il fut payé 16,650 livres par Joullain, pour le cabinet du roi.

261. *La Malédiction paternelle.*

H. 1, 30. — L. 1, 62. — T. — Fig. de 0, 80.

A gauche, un vieillard assis étend les mains avec violence vers son fils qui vient de s'engager; une jeune fille, à genoux devant lui, cherche à modérer sa colère. La mère tient son fils embrassé, tandis qu'une autre jeune fille et deux jeunes enfants implorent le père irrité. Sur le seuil de la porte, à droite, un racoleur contemple cette scène avec indifférence.

Gravé par Robert Gaillard.

Collection de Louis XVIII. — Ce tableau et le précédent ont été acquis en 1820 de M. de Ville-Serre pour la somme de 10,000 fr.

262. *Le Fils puni.*

H. 1, 30. — L. 1, 62. — T. — Fig. de 0, 80.

Un vieillard, entouré de sa famille, vient d'expirer; à gauche, une de ses filles, assise près de son lit, lève les yeux au ciel; une autre et trois enfants expriment leur douleur. A droite, la mère montre le lit de mort à son fils, qui, de retour à la maison paternelle, se repent trop tard de son inconduite.

Gravé par Robert Gaillard.

Collection de Louis XVIII. — Ce tableau et le précédent ont été acquis en 1820 de M. de Ville-Serre pour la somme de 10,000 fr. Le Fils puni, à la vente du marquis de Verri, en 1785, fut poussé à 21,000 fr., et se vendit en 1813, à la vente de Laneuville, 15,000 fr.

263. *La Cruche cassée.*

H. 1, 10. — L. 0, 85. — Forme ovale. — T. — Fig. jusqu'aux genoux de gr. nat.

Une jeune fille vue de face, avec un ruban violet et des fleurs blanches dans les cheveux, un fichu de gaze passant sur sa poitrine à moitié découverte, une rose effeuillée au corsage, est debout, vêtue de blanc, retenant des fleurs dans sa robe et portant au bras gauche une cruche fêlée. A droite, une fontaine ornée d'un lion accroupi qui lance de l'eau.

Gravé par Massard.

Ancienne collection. — Ce tableau fut vendu en 1785, à la vente du marquis de Verri, 3,001 fr.

264. *Portrait de Greuze.*

H. 0, 74. — L. 0, 60. — Forme ovale. — T. — Buste de gr. nat.

Il s'est représenté de trois quarts, la tête découverte, tournée à droite, les cheveux bouclés et poudrés; il porte une cravate blanche nouée négligemment, et par-dessus un gilet grisâtre, un habit bleu à col rabattu.

Gravé dans le Musée français.

Collection de Louis XVIII. — Ce tableau, vendu 300 fr. en 1769, à la vente de La Live de Jully, fut acquis en 1820 de M. Spontini pour la somme de 2,000 fr. Greuze exposa son portrait en 1761; mais comme il n'avait alors que trente-six ans, et que celui du Louvre représente un homme plus âgé, nous ne pensons pas que ce soit le même.

265. *Portrait d'Etienne Jeaurat, peintre, né en* 1699, *mort en* 1789.

H. 0, 81. — L. 0, 65. — T. — Fig. à mi-corps de gr. nat.

Il est vu de trois quarts, assis dans un fauteuil, tourné à gauche, la tête couverte d'une espèce de bonnet de drap noir bordé d'or, et porte un large vêtement de couleur violâtre par-dessus un gilet de satin noir.

Filhol, t. 11, *pl.* 23.

Collection de Charles X. — Ce tableau fut exposé au Salon de 1769. Acquis en 1824, pour la somme de 1,800 fr., de Mme veuve Fleury.

266. *Jeune fille; étude.*

H. 0, 41. — L. 0, 33. — T. — Tête de gr. nat.

Elle est vue de trois quarts, tournée à droite, le sein découvert, les cheveux tombant sur les épaules. Ses yeux sont levés vers le ciel avec un sentiment de crainte.

Ancienne collection.

267. *Jeune fille ; étude.*

H. 0, 41. — L. 0, 33. — T. — Tête de gr. nat.

Elle est représentée de trois quarts, la tête tournée à gauche, portant dans ses cheveux un ruban bleu, et autour du cou un fichu jaunâtre, noué et retombant sur sa chemise.

Ancienne collection.

GREUZE (*Ecole de*).

268. *Portrait d'un jeune homme.*

H. 0, 66. — L. 0, 53. — Forme ovale. — T. — Buste de gr. nat.

Il est représenté la tête tournée de trois quarts à droite, les cheveux poudrés et frisés ; il porte une cravate blanche, un jabot de dentelle, un habit de velours bleu et un gilet brodé d'or, à grandes fleurs. A droite, on aperçoit le bord d'un manteau fourré d'hermine.

Ancienne collection.

FRÉDÉRIC VILLOT.

LA PEINTURE DE GREUZE



UAND les siècles deviennent vieux, ils se font sensibles; leur corruption s'attendrit. Heure étrange dans le dix-huitième siècle! on croirait voir le cœur d'un libertin tomber en enfance. Humanité, bienfaisance, ces mots lui apparaissent tout à coup comme une révélation. Les malheureux intéressent, la misère touche, Monthyon fonde ses prix, la philanthropie naît, la charité devient le roman des imaginations, la famille semble renaître, le mariage est retrouvé. A l'idée légère du plaisir succède l'idée grave du bonheur. Les félicités bourgeoises ont une apothéose, le ménage est glorifié. On replace au foyer le dieu du devoir; la mode est d'être mère, la gloire d'être nourrice. Le sein sous la lèvre d'un marmot devient fier d'orgueil. De tous côtés la sécheresse du temps cherche la rosée, les esprits demandent une fraîcheur, les larmes veulent couler. Une douce et chaude émotion flotte dans l'air de ces années palpitantes et troublées où se lèvent l'aube et l'orage d'une révolution. Rousseau passionne et Florian enchante. Il y a de l'idylle dans la brise et de l'utopie dans le vent. Toute la société caresse l'image d'une vertu qu'elle pare comme une poupée. Les ducs dans leurs villages couronnent des vierges que les filles de Paris viennent applaudir. Des roses d'innocence fleurissent à Salency. La morale se met au petit lait. Les financiers dessinent des *Moulin-joli*. Trianon élève auprès de Versailles ce petit village d'opéra comique, un village bâti pour être le fond du théâtre de Sedaine. L'illusion est universelle, l'ivresse est nationale; l'histoire même paraît sourire à ce rêve enfantin en mettant au haut de ce temps un ménage royal qui rappelle les types d'une comédie de Goldoni : le roi est d'une bonhomie rustique; c'est le seigneur bienfaisant que les contes du temps font arriver à pied chez les fermiers. On le

voit retroussant ses manches pour sortir d'embarras un charretier embourbé. Et la reine a-t-elle par derrière elle « les traits d'humanité » de la dauphine ?

Greuze est en peinture la représentation de ce sentiment ; il est le peintre de cette illusion. Son inspiration est le suprême élancement de ce monde vers les tendresses rajeunissantes, vers les pensées, les tableaux, les spectacles qui rapportent les lueurs du matin à l'âme d'une société sur son déclin. Il parle à la sensibilité de son temps, il s'attaque à ses sensibleries ; il représente et personnifie sa charité dans la *Dame de charité*. Il caresse et satisfait ses instincts, il donne un corps à ses rêves en retraçant à toutes les pages de son œuvre les fêtes et le couronnement de la vertu, en donnant avec ses toiles des canevas aux historiettes morales de l'abbé Aubert. La *Paix du ménage*, le *Gâteau des rois*, la *Maman*, la *Grand'maman*, le *Paralytique servi par ses enfants*, la *Mère bien-aimée*, tels sont les sujets de ses tableaux, leur thème, leurs titres. Son poème roule dans le cercle de la famille ; il y naît, il s'y développe, il s'y réchauffe, il s'y parfume. Son œuvre se déroule dans le décor de villageois de la félicité laborieuse ; ses drames même, le *Testament déchiré*, la *Belle-Mère*, la *Malédiction paternelle*, le *Fils puni*, sont tirés de la vie domestique. Le doux attendrissement qui vient de l'enfance est répandu dans toutes ces toiles, les *Sevreuses*, la *Bonne éducation*, la *Privation sensible*, le *Retour de nourrice* : le cœur de son œuvre est un berceau.

Quelle sensation laissent pourtant aux yeux et à l'âme cette œuvre, cette peinture, les tableaux de Greuze, les estampes gravées d'après lui ? Quelle impression demeure après la vue d'une de ses toiles, après l'étude d'une de ses compositions ? Est-ce l'impression simple, une et saine qui reste d'un Chardin ? Se sent-on pénétré devant ses scènes de foyer par le calme, la sérénité bourgeoise, tout ce qu'il y a d'harmonie sévère et de mutuelle honnêteté dans le *Benedicite* ou la *Toilette de matin ?* Greuze apporte-t-il à l'esprit une image nette de la famille, une franche représentation du ménage et de ses joies ? Fait-il toucher, comme Chardin, l'ordre de la maison, le bonheur de la médiocrité ? Montre-t-il dans la vérité de son attitude, dans la réalité de sa mise austère, « évangélique, » selon le mot d'une femme du temps, la Mère qui élève le Tiers-État ? Quitte-t-on, enfin, une peinture de Greuze l'esprit rempli et content, élevé par une sincère et droite idée morale, par ce que laisserait d'émotion douce et de lumière pure à la pensée la rêve aimable du bonheur et du devoir ? Greuze ne produit rien de pareil. Son œuvre n'a point cette harmonie qui pénètre, cette simplicité qui touche, cette pureté qui élève.

L'impression qu'il donne est complexe, trouble, mélangée. C'est que cette peinture de Greuze a plus d'un défaut, elle a un vice : elle recèle une secrète corruption, elle est essentiellement sensuelle, sensuelle par le fond et par la forme, par la composition, le dessin, la touche même. La vertu qui revient sans cesse sous son pinceau semble toujours sortir des *Contes* de Marmontel. Les tableaux de famille, dès qu'il y touche, perdent leur austérité, leur gravité, leur recueillement. Sa main a je ne sais quoi de coquet et de léger qui ôte à la maternité son caractère de sainteté, ses signes de dignité. Qu'il penche sur la bercelonnette d'un enfant endormi les deux figures du bonheur conjugal, il ne saura donner aux parents que le sourire du plaisir, à la femme que le geste et la caresse de la *fille du monde*. Partout le tempérament du temps, le tempérament de l'homme traverse les idées du peintre, mettant à toute cette morale en action une pointe de libertinage, ne laissant, par moments, entrevoir dans le moraliste qu'un Baudouin officiellement vertueux. Involontairement, devant ses tableaux, le souvenir revient de ces *pantins du boulevard* qui portent en épigraphe, en face d'une image ordinaire :

Ce tableau fait pour Greuze annonce ses autels.

A travers les toiles les plus pures il semble qu'on aperçoive ses cheveux blancs, ces cheveux blancs qu'admirait et vénérait Mme Lebrun, promenés, traînés, souillés dans les *taudions* de Nicolet, des Associés, des Beaujolais, des Délassements-Comiques ; ses femmes laissent deviner ses modèles et reconnaître des demoiselles Gosset...

Arrangements de groupes, accessoires, poses, attitudes, costumes, tout chez Greuze concourt à cette irritation sensuelle. Les poses sont faibles, abandonnées, les gorges s'avancent, provoquantes et serrées, des corps ramassés. La robe et tout l'habillement ajoutent encore à cette voluptueuse mollesse des tissus ondoyants, des couleurs amoureuses. Entre la femme représentée par Greuze et le Désir, il n'y a plus la barrière, le fourreau rigide, le fichu sobre, la toilette droite, solide, presque monastique des bourgeoises de Chardin ; tout flotte, tout vole, tout est nuage, caprice et liberté autour de ses membres ; le linge joue avec ce qu'il ensevelissait de ses grâces, et ce linge, jeté par Greuze sur la peau de la femme, la chatouillant à la saignée des bras, à la naissance des seins, n'est plus le rude linge de ménage, frais sorti, un peu bis, du cuveau et de la lessive de ferme. Il est le linge du déshabillé galant, souple au tuyautage et au chiffonnage, le linge des bonnets envolés, le linge des barbes qui battent contre l'oreille rougie, le linge des fichus de gaze, au travers desquels passe le rose de la chair et qu'agite le cœur de la femme,

demi-voiles qu'un souffle dérange avec un rien. Ce ne sont que corsets et brassières aux lacets lâches, aux nœuds floches, toilettes déliées, sans résistance, ne tenant à rien, et que la première attaque, semble-t-il, va faire couler à terre. Car c'est là le raffinement de Greuze : il change en provocation la simplicité et le négligé de la jeune fille. Il donne une coquetterie friponne, des plis irritants, au voile habitué à toucher la vierge et tout empreint encore de sa chasteté. Et la couleur consacrée à la jeunesse, à la candeur de la femme, la modestie rayonnante de son costume, le *blanc*, devient dans les scènes du peintre un aiguillon, une délicate excitation de débauche, un appât, un réveillon qui rapporte sans cesse au regard un coin du *Lever des ouvrières en modes.*

De ce blanc, des transparences du linon, de cette batiste en désordre, quelle femme, quelle figure fait sortir le peintre de la *Cruche cassée*, de l'*Oiseau mort*, du *Miroir brisé?* Une beauté qui a toujours l'œil désarmé, la bouche éclairée d'une lumière humide, le regard coulant, perdu, vif pourtant et aux aguets sous les paupières baissées. C'est l'innocence de Paris et du dix-huitième siècle, une innocence facile et tout près de sa chute ; ce sont les quinze ans de Manon, la petite blanchisseuse, si commodément naïve, de la chambrette de Desforges.

Greuze ne prête point à la jeune fille dont il répète si souvent les traits, d'autre pureté que le sourire, la jeunesse, la faiblesse et les larmes. La pudeur virginale, telle qu'il l'exprime, ramène la pensée à ce livre qu'il nous rappelait déjà tout à l'heure, l'ingénuité qu'il personnifie est l'ingénuité de Cécile Volanges, l'ingénuité sans force et sans remords, cédant à la surprise, aux sens, au plaisir, avec le charme et l'adresse d'une hypocrisie angélique et d'une fausseté naturelle.

Et ce type de l'ingénuité de Greuze, qui fit son succès et sa gloire, étudiez-le à fond : il vous semblera que le peintre l'a apporté à un siècle vieux, aux appétits usés du dix-huitième siècle, ainsi qu'on amène à un vieillard l'enfance d'une femme pour le réveiller.

EDMOND & JULES DE GONCOURT.



MÉMOIRE DE GREUZE

CONTRE SA FEMME

COMMUNIQUÉ PAR M. JULES BOILLY*



n comprendra, en lisant l'inimaginable pièce à laquelle nous donnons ce titre, que nous ne l'aurions point publiée si les deux filles, seules héritières du nom de Greuze, n'étaient mortes depuis quelques années déjà. Mis à couvert par cette double mort du côté de la convenance de famille, il nous restait un autre scrupule. Notre recueil ne cherche ni n'aime le scandale, et nous préférerons toujours les témoignages qui élèvent le caractère des artistes à ceux qui les abaissent. Mais le document que M. Jules Boilly voulait bien nous autoriser à copier, et qui est dans ses mains depuis plus d'une dizaine d'années, était à la fois si important et si inattendu, si désespéré et si grotesque, qu'il nous a été impossible de résister à la tentation, et nous croyons fermement que pour nos lecteurs les plus délicats la comédie de la forme sauvera les inconvenances du récit. O père de l'*Accordée de village!* ô peintre de toutes les scènes douces et tendres que déroule la vie de famille! dans quels songes extérieurs trouvais-tu tes modèles? Je ne connais que certaines lettres de Prud'hon et la biographie du pauvre Hyacinthe Langlois qui soient aussi grosses de douleurs et de hontes domestiques que ce mémoire. Quant au ridicule, le mémoire de Greuze contre la vertu de sa femme n'est égalé que par celui de J.-B.-P. Lebrun, imprimé en l'an II, en faveur de la vertu de la sienne.

* Dans les curieuses archives de l'Art français, éditées par Dumoulin et publiées sous la direction du marquis de Chennevières, nous trouvons ce mémoire sur la vie intime de Greuze, que nous publions avec les commentaires.

Le nôtre n'est point écrit de la main de Greuze, mais évidemment sous sa dictée; c'est pour cette raison que, tout en conservant les singularités de langage qui appartiennent à Greuze, nous n'avons pas cru devoir conserver les singularités de l'orthographe, pour laquelle Greuze n'aurait pas d'ailleurs été plus respectueux. Il s'arrête dans l'original sur un point et virgule, qui donnerait à penser qu'il a été interrompu dans ses dernières phrases. — Pour qui ce mémoire a-t-il été écrit? Nous le croyons rédigé à l'adresse de quelque procureur, dans le but d'atteindre quelque séparation juridique : on remarquera en effet quel rôle important y jouent les intérêts pécuniaires. — Sa date, enfin; elle nous est indiquée par l'allusion qu'il fait d'une part à un émigré, sorti de France, sans doute, comme le plus grand nombre, en 1790 ou 91, et d'autre part aux églises qui ne sont pas encore fermées et qui le furent en 92. Ce serait donc en 1791 ou vers le commencement de 1792 que cette étrange pièce aurait été composée; à ce moment, en effet, Greuze demeurait bien à la dernière adresse qu'il indique, porte Saint-Denis, ainsi que le témoignent les *Tablettes de renommée ou de vrai mérite* de 1791. Le grand peintre avait alors soixante-trois ans. On sait qu'il mourut le 21 mars 1805, dans un logement qui lui avait été accordé sous la galerie du Louvre. Nous avons dit, pages 202-3 du 1er volume des *Archives*, qu'en 1775 Greuze occupait déjà sous cette galerie, avec les autres peintres du roi, un logement qui lui avait été accordé par brevet du 6 mars 1769.

« Citoyen, je vais vous révéler, malgré moi, des choses sur lesquelles j'avais jeté un voile funèbre; vous verrez que l'on a entassé outrages sur outrages; mon honneur, ma vie, ma fortune et celle de mes enfants, engloutis par une femme dénaturée.

« Peu de jours après être arrivé de Rome *, je ne sais par quelle fata-

* La courte note que l'on trouve sur Greuze, dans l'*Abecedario* de P.-J. Mariette, éclaircit mieux que quoi que ce soit les premières lignes de notre récit, et lui sert à merveille d'introduction. « Jean-Baptiste Greuze, né à Tournus, en 1728, travaille à Paris et s'y distingue par un excellent goût de couleur. Il a choisi pour son genre celui des bambochades et tâche d'y mettre de l'intérest, ce qui fait que ses tableaux sont fort goûtés. Les connoisseurs trouvent leur compte dans la façon dont ils sont peints. La multitude est touchée du choix du sujet qui se rapproche de nos mœurs et qui lui sert d'entretien. Il a fait le voyage d'Italie en 1756, voyage qui, en vérité, lui étoit assez inutile, et où la vanité dut avoir la principale part » Autre citation qui complète celle-là; elle est extraite du *Nécrologe* de 1768, p. 105 : « ... Avant son retour en France, et dans le temps même qu'il était encore en Italie,

lité, je passai dans la rue Saint-Jacques (à Paris), j'aperçus M[lle] Babuty dans son comptoir *; elle était la fille d'un libraire; je fus frappé d'admiration, car elle avait une très belle figure **; je demandai à acheter des

M. l'abbé Gougenot fut élu membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, en qualité d'honoraire associé libre. L'Académie voulut principalement par là lui marquer en quelque sorte sa reconnaissance de ce qu'il s'était chargé de conduire avec lui en Italie M. Greuze, dont les talents si connus aujourd'hui, ne faisaient alors que d'éclore, et venaient de lui mériter le titre d'agréé. » — L'Académie avait admis Greuze comme agréé, le 28 juin 1755. L'abbé Louis Gougenot, conseiller au grand conseil, abbé de Chezal-Benoît et prieur de Maintenay, fut reçu associé libre de l'Académie, le 10 janvier 1756; il est donc à penser que l'abbé et Greuze étaient partis dans les tout derniers mois de 1755 (le premier bruit autour de Greuze ne remontant pas au delà de l'exposition de cette année-là, qui fut sa première, et qui, sans doute, comme à l'ordinaire, s'ouvrit le jour de la Saint-Louis). — Et l'on peut présumer que le voyage ne dura guère qu'un an, puisque l'exposition de Greuze, au Salon de 1757, ne se compose que de sujets italiens. Dupuis a gravé un portait de l'abbé Gougenot d'après Greuze.

* Elle s'appelait Anne-Gabrielle Babuty. L. Cars lui a dédié sous ce nom une gravure de J.-J. Flipart, représentant une jeune fille qui pelotonne de la laine, d'après un des nombreux tableaux de Greuze qui appartenaient à M. de La Live de Jully, introducteur des ambassadeurs. — « Je l'ai bien aimée, moi aussi, quand j'étais jeune et qu'elle s'appelait mademoiselle Babuty. Elle occupait une petite boutique de libraire sur le quai des Augustins; poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille comme la rose, j'entrais avec cet air vif, ardent et fou que j'avais autrefois, et je lui disais : « Mademoiselle, les *Contes de La Fontaine*, un Pétrone, s'il vous plaît. — Monsieur, les voilà ! Ne vous faut-il point d'autres livres ? — Pardonnez-moi, mademoiselle, mais... — Dites toujours. — La *Religieuse en chemise*. — Fi donc ! monsieur, est-ce qu'on lit de ces vilenies-là ? — Ah ! ah ! ce sont des vilenies, mademoiselle ! moi, je n'en savais rien... » Et puis un autre jour, quand je repassais, elle souriait et moi aussi. » M. Ch. Blanc, qui cite ces folles lignes de Diderot, dans son étude sur J.-B. Greuze, *Revue de Paris*, volume de janvier 1852, ne connaissait point encore notre Mémoire, quand après avoir répété l'autre mot de Diderot : « Ce peintre est certainement amoureux de sa femme, » il ajoute : « Femme précieuse, qui a donné la célébrité au peintre et le bonheur au mari... Les tableaux de Greuze devaient purifier la jeune fille des lectures de Diderot. » — Il paraîtrait, hélas ! qu'après les sept premières années de mariage, les lectures de Diderot avaient effacé de nouveau l'impression purifiante des tableaux de Greuze.

** Il s'en souvient encore au plus fort de ses regrets, au plus amer de sa haine, et à défaut de son aveu, tous ses tableaux s'en souviendraient pour lui.

livres pour avoir le temps de l'examiner; sa physionomie était sans caractère et même moutonnière; je lui fis des compliments tant qu'elle en voulut; elle me connaissait; ma réputation était déjà commencée,

Oui, « elle avait une très belle figure » *la Babuty*, comme l'appelle la note écrite au crayon sous l'eau forte de *la Philosophie endormie;* elle avait une très belle taille aussi, et une très belle main, et il fallut sept ans au pauvre Greuze pour s'apercevoir qu'elle était ce que Diderot appelle « la femme la plus violente. » — Que de portraits Greuze n'avait-il pas peints et dessinés de sa femme, sans parler de tous les tableaux où le masque charmant de la belle Anne-Gabrielle se colle si bien à tous les visages que Diderot appelle *portraits de madame Greuze*, la tête d'étude pour la *Mère bien-aimée :* « Vous voyez bien cette belle poissarde, avec son gros embonpoint, qui a la tête renversée en arrière, dont la couleur blême, le linge de tête étalé en désordre, l'expression mêlée de peine et de plaisir montrent un paroxysme plus doux à éprouver qu'honnête à peindre... » Leurs années de bonne intelligence en mariage se comptent par les portraits de la femme que le mari expose au Salon : en 1761, « portrait de madame Greuze en vestale ; » en 1763, « portrait de madame Greuze (ovale) ; » en 1765, encore un portrait de madame Greuze; » et peut-être en 1767, si Greuze eût exposé, madame Greuze eût-elle reparu encore, mais pour la dernière fois. Voulez-vous savoir ce que cet impudent Diderot en dit à Grimm de tous ces portraits? 1761 : « *le portrait de madame Greuze en vestale.* Cela, une vestale! Greuze, mon cher, vous vous moquez de nous ; avec ses mains croisées sur sa poitrine, ce visage long, cet âge, ces grands yeux tristement tournés vers le ciel, cette draperie ramenée à grands plis sur la tête; c'est une mère de douleur, mais d'un petit caractère et un peu grimaçante. Ce morceau ferait honneur à Coypel, mais il ne vous en fait pas. » Salon de 1765 : « Il y avait au Salon dernier (celui de 1763) un *portrait de madame Greuze, enceinte*; l'intérêt de son état arrêtait ; la belle couleur et la vérité des détails vous faisaient ensuite tomber les bras. Celui-ci n'est pas aussi beau : cependant l'ensemble en est gracieux ; il est bien posé; l'attitude en est de volupté : ses deux mains montrent des finesses de ton qui enchantent... Le chien que la belle main caresse est un épagneul à longs poils noirs, le museau et les pattes tachetés de feu; il a les yeux pleins de vie... La blonde qui coiffe la tête est faite à demander l'ouvrier...; les passages du front sont trop jaunes : on sait bien qu'il reste aux femmes qui ont eu des enfants de ces taches-là.. ; ses lèvres sont plates. Cet air pincé de la bouche lui donne un petit air sucré. Cela est tout à fait maniéré. Si ce maniéré est dans la personne, tant pis pour la personne, le peintre et le tableau... Le cou soutient la tête à merveille, il est beau de dessin et de couleur, et va, comme il doit, s'attacher aux épaules; mais, pour cette gorge, je ne saurais la regarder ; et si, même à cinquante ans, je ne hais pas les gorges. Le peintre a penché sa figure en devant, et par cette attitude il semble dire au spectateur

j'étais reçu de l'Académie *. Elle avait déjà près de trente et quelques années, par conséquent menacée de faire la Sainte-Catherine toute sa

Voyez la gorge de ma femme. Je la vois, M. Greuze. Eh bien ! votre femme a la gorge molle et jaune. Si elle ressemble, tant pis encore pour vous, pour elle et pour le tableau. Un jour, M. de la Martellière rencontra sur l'escalier un grand garçon qui montait à l'appartement de madame... Madame Greuze a la tête aussi fort belle; et rien n'empêchera M. Greuze de dire aussi quelque jour entre ses dents : « Oui, oui, mais je l'attends à la gorge. Cela n'arrivera pas ; car sa femme est sage. La couleur jaune et la mollesse de cette gorge sont de madame; mais le défaut de transparence et le mat sont de monsieur. » (Œuvres de Denis Diderot, édit. de Brière. Paris, 1821 ; t. VIII, p. 256-258.) — Parlons à notre tour du quatrième portrait de madame Greuze auquel nous avons fait allusion, et qui figure dans l'œuvre gravée de Greuze, d'abord à l'état d'eau forte anonyme, très brillante, très libre et très délicate à la fois, et que l'on retrouve ailleurs à l'état de gravure terminée, plus lourde, plus arrondie, moins attrayante, avec cette lettre : « La Philosophie endormie; dédiée à madame Greuze par son serviteur et ami Aliamet. — Aliamet direxit. » — Le dessin de Greuze devait être charmant, et fut sans doute exécuté dans les premiers temps du mariage, car le modèle à coup sûr ne porte pas encore ses trente ans. Comme arrangement cela rappelle beaucoup le portrait de 1765. La *Babuty* est assise dans un fauteuil, le dos soutenu par un oreiller, elle est coiffée d'une cornette de nuit et sommeille, comme ferait une convalescente. Sur ses genoux est son carlin qui veille, et auprès d'elle est une table chargée de livres de philosophie ; la lecture de ce fonds de magasin de son père a endormi la jeune femme, car sa main droite repose sur l'un de ces grands livres ouverts. Elle ne montre point sa gorge cette fois ; sa taille, son cou, la pose de sa tête, rien de plus élégant, rien de plus provoquant. Cette eau forte explique à merveille toutes les folies de Diderot, et celles plus grandes de Greuze, et pourtant il y a dans cette bouche trop fine, dans ce nez un peu pointu et relevé quelque chose qui explique aussi la suite déplorable des sept tranquilles premières années. Les belles joues, les formes arrondies des figures de Greuze, ses nez un peu courts, la grâce insouciante de ses coiffures, tout est là ; c'est la vision de son propre idéal, qui arrêta Greuze dans ce malheureux jour de la rue Saint-Jacques. Quant à lui-même, un portrait de profil, gravé en médaillon, d'après l'un de ses dessins, « par son ami J.-J. Flipart, en 1763, » nous montre Greuze, peintre du roi, vers le temps de son mariage, plus sec et moins avenant de figure qu'il ne nous apparaît plus tard dans l'autre portrait que nous connaissons tous de lui.

* Greuze se trompe de mot; il n'était pas *reçu*, mais *agréé* à l'Académie quand il se maria. Il dit lui-même, plus loin, que sa femme eut part, comme complice de M. d'Azincourt, aux ennuis qui lui furent suscités par l'Académie, lors de sa réception, laquelle eut lieu le 23 août 1769. Nous avons dit qu'il

vie ; elle employa toutes les cajoleries possibles pour m'engager de l'aller revoir, et que je n'avais que faire de prétextes, que l'on me verrait toujours avec plaisir. Je continuai à faire des visites pendant, à peu près, l'espace d'un mois. Une après-midi, je la trouvai plus animée qu'à son ordinaire; elle tenait une de mes mains et me regardant d'un air très passionné, elle me dit : « Monsieur Greuze, m'épouseriez-vous si « j'y consentais ? » Je vous avouerai que je fus confondu de pareille question; je lui dis : « Mademoiselle, n'est-on pas trop heureux de « passer sa vie avec une femme aussi aimable que vous? » Je crois que cette manière de répondre était tout à fait insignifiante ; cela n'empêcha pas que sur-le-champ elle prit son parti, et dès le lendemain matin elle s'en fut avec sa mère sur le quai des Orfévres ; elle fit faire, chez M. Strass, des boucles d'oreilles de diamants faux, et dès le lendemain elle n'eut rien de plus pressé que de les mettre à ses oreilles. Comme elle demeurait dans une boutique, toutes les voisines ne manquèrent pas de lui en faire compliment, et de lui demander qui est-ce qui lui avait donné ; et à demi-voix, les yeux baissés, elle disait : « C'est M. Greuze qui m'en a « fait présent. » — « Vous êtes donc mariée ? » — « Ha, non ! » (comme on dit oui, en secret, à tout le monde). Mes amis ne tardèrent pas à m'en faire compliment ; je les assurai qu'il n'y avait rien de plus faux et que je n'étais pas dans un état de fortune à me marier. Outré d'une pareille effronterie, je n'y retournai plus. Je demeurais alors dans le faubourg Saint-Germain, rue du Petit-Lion, dans un hôtel garni que l'on appelait hôtel des Vignes. Il s'était passé trois jours, sans que j'eusse entendu parler de rien ; je l'avais même déjà oubliée, lorsqu'un beau matin elle vint frapper à ma porte, accompagnée d'une petite cuisinière qu'elle avait ; je ne répondis point ; elle savait que j'y étais, elle redouble des pieds, des mains, comme une vraie furie. Alors, voyant qu'elle pouvait se perdre de réputation, j'ouvris ma porte ; elle se préeipite dans mon appartement tout en larmes ; alors elle me dit : « J'ai tort, mon- « sieur Greuze, mais c'est l'amour qui m'a égarée ; c'est l'attachement « que j'ai pour vous qui m'a fait servir d'un pareil stratagème ; ma vie « est dans vos mains. » — Alors elle se précipite à mes genoux, elle me dit qu'elle ne se relèvera pas que je ne lui aie promis de l'épouser ; elle tenait mes deux mains qu'elle baignait de ses larmes ; j'en eus pitié, et je lui promis tout ce qu'elle voulut. Cependant, nous ne fûmes mariés que deux ans après *, dans la paroisse de Saint-Médard, qui n'était pas

était agréé à l'Académie depuis le 28 juin 1755, le même jour que son ami Jean-Jacques Flipart.

* La date précise, il la faudrait demander aux registres de la paroisse

la sienne, de crainte des plaisanteries que l'on aurait pu lui faire, attendu qu'elle avait dit qu'elle était mariée. J'entrai en ménage avec trente-six livres, le lendemain de mes noces.

« Les sept premières années de notre mariage ne furent point accompagnées d'événement extraordinaire; nous avions eu trois enfants, il nous en restait deux *, à qui il fallait veiller, les instruire de leur religion, et conduire à la messe au moins une fois le dimanche; mais comme elle n'a aucune espèce de religion, et que pendant vingt-sept ans que nous avons été ensemble, elle n'a pas été une seule fois à la messe, cette tâche était trop forte pour elle, elle les mit au couvent, où elles ont resté, l'une onze ans et l'autre douze. Là elles furent abandonnées ou visitées rarement; ma fille aînée me disait un jour que je l'allai voir : « Il y a un an et sept jours que maman ne nous a pas vues. » Elle en était pénétrée de douleur.

« J'avais donné à graver mon *Paralytique* à M. Philipart **; il devait le mettre au jour dans le courant de l'année. Mme Greuze crut apercevoir une lueur de fortune, me dit : « Monsieur, il me faut un domestique. » Je lui répondis : « Vous savez que nous n'avons pas de rentes, et que « par conséquent ce n'est pas une chose que nous puissions faire, dans « ce moment ici surtout, mais si vous voulez attendre après Pâques, je « ferai en sorte de vous satisfaire. » Pour toute réponse, elle m'appliqua un soufflet à tour de bras; je vous avouerai que je fus tout transporté de colère et que je le lui rendis.

« Revenons à mon commerce d'estampes qui compose le corps de mes

Saint-Médard. Les livrets d'expositions de l'ancienne Académie nous la donneront peut-être à quelques mois près. Greuze, revenu d'Italie, en 1757, donne en 1759 « le portrait de M. Babuti, libraire. » Il est déjà de la famille, mais n'est pas encore marié. Au salon de 1761, ce ne sont que portraits de famille : nouveau « portrait de M. Babuti, portrait de M. Greuze, peint par lui-même, portrait de madame Greuze en vestale. » — Évidemment, dans ce portrait de vestale, il y a de la lune de miel et de la plus nouvelle. Mettons que le mariage de Greuze se célébra en 1760.

* Les deux filles de Greuze lui ont longtemps survécu, conservant la religion du nom de leur père, et s'exerçant assez habilement dans l'art qui en avait fait la gloire.

** Le tableau du *Paralytique, servi par ses enfants*, avait, suivant Joullain *(Réflexions sur la peinture et la gravure*, 1786*)*, été peint comme pendant de notre *Accordée de village* du Louvre; mais ce fut l'impératrice de Russie qui l'acquit. — Tous les deux furent gravés, de même en pendant, par Flipart; la date de gravure du *Paralytique* est de 1767.

ouvrages, que j'ai fait graver par quatre graveurs différents : M. Massard, M. Gaillard, M. Levasseur et M. Philippart, qui ont été mes associés *.

« Mme Greuze avait écarté ses enfants, qui pouvaient devenir ses juges ; il fallait jeter du froid entre mes associés et moi, elle le fit fort habilement ; de ce moment, je n'eus aucune part au commerce, tout se faisait sans ma participation ; j'étais d'ailleurs très peu propre aux affaires ; l'amour que j'ai toujours eu pour mon art, m'a fait oublier mes intérêts et la fortune de mes enfants. Quelques fois je me suis avisé de calculer et de dire : « Vos comptes ne me paraissent pas clairs. » Elle me répondait : « Monsieur, vous n'y entendez rien, et croyez que je « régis vos affaires mieux que vous ne feriez vous-même. » Je rentrais dans mon atelier, mes pinceaux à la main, j'oubliais toute la nature ; une pensée nouvelle, le plaisir de la tracer m'empêchait de voir l'abîme qui était sous mes pas. Toujours avec sa même habileté, elle calcula que je pourrais bien un jour lui demander des comptes, et comme elle avait déjà distrait des sommes considérables de mon commerce et que je pourrais lui en demander compte, elle me dit : « J'ai bien du malheur, j'ai « mis sans votre aveu, je m'en repens, trente ou trente-six mille livres « sur un vaisseau, croyant faire votre fortune ; les Anglais viennent de « le prendre à la sortie du port. » Mais je lui dis : « Comment avez-vous « pu faire pareille chose sans le faire assurer et comment s'appelait le « capitaine ? » Jamais elle ne put m'en dire le nom. Comme le temps de notre séparation s'approchait, qu'il fallait rendre ses comptes et mettre

* « Les estampes, — dit Mariette dans une note, — qui ont été gravées d'après Greuze, ont fait la fortune des graveurs et la sienne. » Les quatre graveurs nommés ici ont exécuté les planches les plus considérables de l'œuvre de Greuze : Massard, la *Mère bien-aimée*, la *Dame bienfaisante*, la *Mélancolie*, la *Vertu chancelante* et la *Cruche cassée*; Gaillard, la *Malédiction paternelle*, le *Fils puni*, *Diane et Calysto* et la *Voluptueuse ;* Levasseur, la *Veuve et son curé,* le *Testament déchiré,* la *Belle-Mère*, la *Jeune Studieuse,* le *Petit Polisson,* la *Laitière et Thaïs,* ou la *Belle pénitente ;* Flipart, le *Paralytique* et *l'Accordée*, le *Gâteau des rois,* la *Dévideuse*, la *Pleureuse* ou la *Perte du serin ;* mais, sans sortir du catalogue de Paignon-Dijonval, combien d'autres graveurs ont traduit pour le public ces douces compositions, ces délicieuses figures, qui avaient charmé à la fois le goût bourgeois et le goût des amateurs, suivant l'observation de Mariette : Aliamet, Le Bas, Beauvarlet, Beljambe, Binet, M.-L.-A. Boisot, Bonnet, de Brea, L. Cars et Jardinier, Charpentier, Danzel, Delaunay le jeune, Dennel, Devisse, Dupuis, Guttemberg, Henriquez et Molès, Hubert, Janinet, Ingouf, Laurent, Mme Lingée, De la Live, Macret, Malœuvre, Marais, Marin, Martenasie, Moitte, Moreau le jeune, Porporati, Le Tellier, Voyez, Wattelet.

de l'ordre dans nos affaires, elle prit son parti en grand maître et déchira tous les registres; enfin je ne pus jamais savoir les sommes qu'elle avait reçues. Les comptes furent toujours très exacts avec mes associés et tout fut réglé comme il convenait. « Mais, madame, pourquoi avez-« vous déchiré les registres ? » — « Parce que cela m'a plu, et que je n'ai « point de comptes à vous rendre. » Le commerce avait rapporté trois cent mille livres, et il en a manqué cent vingt mille dans la maison, non compris les estampes que je lui avais données à son profit pour la récompense des peines qu'elle se donnait pour le commerce ; elle ne devait faire tirer que cent cinquante épreuves pour elle et notre associé ; au contraire, c'est qu'elle en faisait tirer cinq cents, qu'elle vendait, à son profit, trois à quatre louis pièce. Il y a eu neuf planches de gravées pendant que nous avons vécu ensemble, dont elle a fait son profit. »

FIN DE L'ARTICLE DU COMMERCE

ÉVÉNEMENTS DOMESTIQUES

A COMMENCER SEPT ANS APRÈS MON MARIAGE

« Ce fut M. Dazincourt * qui premier fut cause des désordres de ma maison. Il y vint d'abord comme amateur; bientôt Mme Greuze s'en empara, et elle l'aima avec fureur, et m'en fit un jour la cruelle confidence, mais que c'était un attachement tendre et pur. Il eut grande part au désagrément ** que j'éprouvai à l'Académie, parce qu'il était lié avec

* M. Blondel d'Azincourt était un des plus habiles amateurs du siècle dernier, qui en compta un si grand nombre. Le 31 octobre 1767, il avait été reçu de l'Académie royale de peinture comme *associé libre*, il fut reçu plus tard comme *amateur*, le 28 septembre 1782.

** Le *désagrément* dont parle ici Greuze priva pendant vingt ans l'Académie de l'exposition des tableaux de notre peintre. Depuis qu'en 1755 il avait été *agréé* de l'Académie, sur la présentation de son tableau de l'*Aveugle trompé* (gravé par Le Bas), Greuze avait toujours refusé de se faire *recevoir académicien*, sur la présentation d'un autre tableau. L'Académie, qui avait déjà trop patienté, lui interdit son exposition, et en effet on ne voit rien de lui au Salon de 1767. C'est dans Diderot qu'il faut lire l'histoire du *désagrément:*

« Je vous ai promis, mon ami, de vous parler du morceau de réception de Greuze, et de vous en parler sans partialité ; je vais vous tenir parole.

tous les artistes ; j'ai violemment soupçonné Mme Greuze d'avoir préparé ce désagrément avec lui. Ce n'est donc plus ma femme, c'est avec une ennemie avec qui je suis obligé de vivre, que je vais trouver à chaque pas.

« Sur la fin du règne de M. Dazincourt, Mme Greuze prit du goût

« Il faut que vous sachiez d'abord que les tableaux de cet artiste, faisant dans le monde et au Salon la sensation la plus forte, l'Académie souffrait avec peine qu'un homme aussi habile et aussi justement admiré n'eût que le titre d'agréé. Elle désira qu'il fût incessament décoré de celui d'académicien : ce désir et la lettre que le secrétaire de l'Académie, Cochin, fut chargé de lui écrire en conséquence sont un bel éloge de Greuze ; j'ai vu la lettre qui est un modèle d'honnêté et d'estime ; j'ai vu la réponse de Greuze qui est un modèle de vanité et d'impertinence : il fallait appuyer cela d'un chef-d'œuvre, et c'est ce que Greuze n'a pas fait...

« Cet artiste, qui ne manque pas d'amour-propre, et en qui il est très bien fondé, s'était proposé de faire un tableau historique et d'acquérir le droit à tous les honneurs de son corps. Il avait choisi pour sujet l'empereur Septime Sévère, reprochant à Caracalla, son fils, d'avoir attenté à sa vie dans les défilés d'Écosse. Son moment est celui où Septime, ayant fait appeler son fils, lui dit : « Si tu désires ma mort, ordonne à Papinien de me la donner. » Nous avons vu, mon ami, dans son atelier, ce sujet ébauché, et vous conviendrez que cette ébauche promettait un beau tableau...

« Le jour vint où ce tableau, achevé avec le plus grand soin, prôné par l'artiste même comme un morceau à lutter contre ce que le Poussin avait fait de mieux, vu par le directeur et quelques commissaires, fut présenté à l'Académie. Vous vous doutez bien qu'il ne fut pas examiné avec les yeux de la bienveillance ; Greuze avait montré depuis si longtemps un mépris si franc et si net pour ses confrères et leurs ouvrages !

« Voici comment la chose se passe dans ces circonstances. L'Académie s'assemble, le tableau est exposé sur un chevalet au milieu de la salle ; les académiciens l'examinent ; cependant l'agréé, seul dans une autre pièce, se promène ou reste assis, en attendant son jugement ! Greuze, ou je me trompe fort, n'était pas fort inquiet de son arrêt.

« Au bout d'une heure les deux battants s'ouvrirent, Greuze entra ; le directeur lui dit : « Monsieur, l'Académie vous reçoit ; approchez et prêtez serment. » Greuze, enchanté, satisfait à toutes les cérémonies de la réception. Lorsqu'elle est finie, le directeur lui dit : « Monsieur, l'Académie vous a reçu, mais c'est comme peintre de genre ; elle a eu égard à vos anciennes productions, qui sont excellentes, et elle a fermé les yeux sur celle-ci, qui n'est digne ni d'elle ni de vous.

« Dans cet instant, Greuze, déchu de son espérance, perdit la tête, s'amusa comme un enfant à soutenir l'excellence de son tableau, et l'on vit le moment

pour un élève que j'avais chez moi; je rentrai un jour sur les neuf heures, je trouvai Mme Greuze fort embarrassée de sa figure, mon élève debout devant la cheminée ne sachant que devenir; je crus qu'il convenait de renvoyer ce jeune homme et je le fis; alors le désespoir fut dans la maison. Mme Greuze, toujours un poignard à la main pour se tuer, n'en faisait cependant rien, et je fus inexorable. Bientôt Mme Greuze changea de goût; certain fruitier-oranger qui m'avait servi lorsque je restais rue des Vieux-Augustins, chez un vitrier, en chambre garnie, m'avait fourni des falourdes; il vint me voir et me dit que son fils avait des dispositions pour la peinture, que je l'obligerais infiniment si je

où Lagrénée tirait son crayon de sa poche, afin de lui marquer sur sa toile même les incorrections de ses figures.

« Qu'aurait fait un autre, me direz-vous? Un autre, moi par exemple, aurait tiré son couteau de sa poche et aurait mis le tableau en pièces : ensuite il aurait passé la bordure autour de son cou, en l'emportant avec lui, il aurait dit à l'Académie qu'il ne voulait être ni peintre de genre ni peintre d'histoire : il serait rentré chez lui pour y encadrer les têtes merveilleuses de Papinien et du sénateur, qu'il aurait épargnées au milieu de la destruction du reste, et aurait laissé l'Académie confondue et déshonorée. Oui, mon ami, déshonorée : car le tableau de Greuze, avant que d'être présenté, passait pour un chef-d'œuvre, et les débris qu'il en aurait conservés auraient perpétué ce préjugé à jamais : ces débris superbes auraient fait présumer la beauté du reste, et le premier amateur les aurait acquis au poids de l'or.

« Greuze, au contraire, demeura convaincu du mérite de son ouvrage et de l'injustice de l'Académie, s'en revint chez lui essuyer les reproches emportés de la femme la plus violente, laissa exposer son tableau au Salon, et donna le temps à ses défenseurs de revenir de leur erreur, et de reconnaître qu'il avait maladroitement offert à ses confrères irrités l'occasion la plus éclatante de lui rembourser en un instant, et sans blesser les lois de l'équité, tout le mépris qu'il leur avait marqué.

« Voilà le précis de l'aventure de Greuze, qui a fait ici beaucoup de bruit. Si vous ne voulez pas vous en tenir à ce que je vous dirai de son tableau dans ma prochaine lettre, vous pourrez l'aller voir dans les salles de l'Académie, d'où ses rivaux triomphants ne le laisseraient pas sortir pour tout l'or du monde. A la place de Greuze, je voudrais avoir ma revanche. »

Le Septime Sévère se voit aujourd'hui au Louvre, et y fut apporté de Meudon en 1848. Quant à sa revanche, Creuze ne la voulut pas avoir, et à partir du Salon de 1769, où ne figura plus, chose significative pour notre mémoire, aucun portrait de madame Greuze, son mari se retira de l'Académie, et ses ouvrages ne reparurent aux expositions publiques qu'après que la révolution eut renversé l'Académie royale et ouvert à tous les artistes les libres portes du Salon du Louvre.

voulais lui donner des conseils. Il avait seize à dix-sept ans et Mme Greuze près de cinquante; ce jeune homme lui plut, elle le prit sous sa protection; elle lui confia nombre de choses d'une assez grande valeur, jusqu'à la concurrence de quinze mille livres. Ce jeune homme était devenu libertin; je crois que Mme Greuze eut lieu de s'en plaindre, puisqu'elle le fit arrêter comme lui ayant volé la somme ci-dessus; il fut conduit chez M. Muron, exempt de police; le père fut averti pour réclamer son fils; ce galant homme, désolé de voir son fils soupçonné de vol, ne put s'empêcher de dire : « Madame, mon fils est un enfant, « et vous êtes une femme raisonnable; pourquoi lui avez-vous confié « une si grande somme? Mais comme je suis un honnête homme et que « je ne veux pas que vous perdiez tout, je vous donne sur ma maison, « sise rue des Vieux-Augustins, deux mille livres, que vous prendrez « après ma mort. » L'acte en fut passé chez M. Prévot, notaire, rue Croix-des-Petits-Champs, dont elle a reçu l'argent à la mort de cet honnête homme, dont une partie fut employée à acheter un carrosse. Les incommodités de Mme Greuze ne firent qu'augmenter; elle fut obligée d'avoir recours à M. de Veluose, qui avait un excellent sirop antivénérien qui ne réussit pas, et elle fut obligée d'avoir recours à M. Louis, chirurgien secrétaire de l'Académie de chirurgie, qui termina la cure. Si Mme de Veluose n'est pas morte, elle peut certifier ce que je dis; car elle ne voulut pas la payer.

« Peu de temps après, elle fit connaissance de M. de Saint-Maurice, conseiller au Parlement, à présent émigré. Sa figure en dessous, son air sournois et rampant, m'en avaient si fortement imposé qu'il fallait que je le visse pour le croire; il avait si cruellement corrompu son cœur que les atrocités ne lui coûtaient rien. Rentrant chez moi, je la trouvai derrière le paravent dans le salon de compagnie, dans une situation qui n'était point équivoque; je me retirai, et le lendemain, je lui en fis des reproches; elle me dit : « Cela est vrai, mais je m'en f... » Ce n'était plus rien pour moi, je connaissais trop bien sa conduite, un crime de plus ou de moins n'était rien; je ne vivais déjà plus avec elle depuis plusieurs années. C'est par ses conseils qu'elle absorba toute ma fortune, c'est lui qui doit avoir toutes les sommes que Mme Greuze a soustraites de ma maison, dans des contrats faits sur sa tête à lui-même et dont il lui payait la rente, et lui avait donné des obligations des sommes qu'il avait à elle; d'autres parties doivent être placées sur la tête de son fils, à rentes viagères, dont Mme Greuze avait donné le tiers pour jouir de la totalité pendant sa vie, et après sa mort retourner sur la tête de son fils.

Elle a pris toutes ces précautions pour que je ne puisse jamais savoir les sommes qu'elle m'avait volées. »

AUTRE ANECDOTE

« Un de mes amis venant me voir, trouva encore derrière le fatal paravent la même personne. Comme nous étions près de nous séparer, elle fut le consulter, et comme elle se se servait très improprement du nom d'honnête femme : « Ha, madame, vous avez oublié le paravent ! »

« Nous quittâmes la rue Thibotodé et nous vînmes dans la rue Notre-Dame-des-Victoires *. L'âme plus perdue que jamais, ayant déjà sa propriété particulière, abandonnant sa maison à ses domestiques, négligeant même sa cuisine, au point que ses casseroles étaient probablement pleines de vert-de-gris ; je le présume, car on me fit chauffer un bouillon que je pris la veille de Noël et qui me mit aux portes de la mort ; car je fus quatorze heures dans les convulsions sans secours ; vainement l'on envoya chercher les chirurgiens et médecins ; personne ne voulut venir, que vers les sept heures du matin, M. Le Doux **, qui vint par hasard pour me voir, et qui m'ordonna de la thériaque ; il y a à peu près douze ans ; il m'en est resté une douleur, dans la poitrine, qui existe encore.

« Nous couchions toujours dans la même chambre ; lorsque je me réveille en sursaut, j'aperçus Mme Greuze, à la lumière d'une lampe de nuit, qui allait m'écraser la tête avec son pot de chambre ; et alors je lui fis, comme vous devez bien penser, de vifs reproches ; elle me dit : « Si « tu raisonnes, je crie à la garde, par la croisée, et je dirai que tu « m'assassines. »

* Je tiens de M. le marquis de Bruslard que quand Greuze demeurait rue Notre-Dame-des-Victoires, il avait en face de son logement Mme Paignon d'Auneville, belle-sœur du célèbre collectionneur Paignon d'Ijonval. Cette brave dame faisait des minauderies à l'artiste célèbre ; mais Greuze qui aimait la société des femmes, ont dit les biographes, n'aimait point celles apparemment qui, comme Mme Paignon d'Aunevile, avaient un pied de rouge, force mouches et un fond de teint couleur citron. Aussi, à peine Greuze l'avait-il vue à sa fenêtre, qu'il laissait sa palette et ne pouvait peindre de la journée.

** Faut-il voir dans ce M. Le Doux le père ou parent de mademoiselle Le Doux, la meilleure élève de Greuze, et qui a fait de sa manière des pastiches excellents ?

« Je quittai la rue Notre-Dame-des-Victoires, et je vins demeurer rue Basse (porte Saint-Denis), où je demeure à présent. Elle prit son appartement et moi le mien. Nous fûmes dès ce moment-là tout à fait séparés.

« Plusieurs personnes me dirent que Mme Greuze recevait de fort vilain monde chez elle, et comme j'avais deux demoiselles, il était important que je ne souffrisse pas cette conduite-là. Je pris mon parti; je restai chez moi ce jour-là, et je vis entrer chez ma femme, vers les sept heures du soir, un jeune homme d'environ trente ans, qui jadis avait été coiffeur, qui pour le moment avait un petit emploi que l'on lui avait fait donner; j'entrai chez elle sur-le-champ, et je lui demandai ce qu'il voulait, que je n'avais pas l'honneur de le connaître; il me dit tout bonnement : « Je viens voir madame Greuze, » et je lui répondis : « Ma femme ne reçoit que les hommes que je lui ai présentés, et je ne « vous connais pas; » il me dit : « Cela m'est égal, et je viendrai chez « vous toutes les fois que Madame le requérera. » Je me suis aperçu que c'était un piége que l'on me tendait pour faire une esclandre; je me retirai sans rien dire, me promettant bien de m'adresser aux magistrats; j'en dressai ma plainte chez M. Chenu, commissaire de police, rue Mazarine.

« Notre séparation alors fut résolue. Nous convînmes de faire notre partage en deux parties égales, quoique nous fussions trois contre un; je lui donnai tous les ustensiles nécessaires, dont j'ai acte du tout, passé par-devant notaire, et treize cent cinquante livres de rente pour sa pension, dont un contrat, chez M. de Saint-Maurice, de mille livres de rente, et les deux autres de trois cent cinquante livres, dont elle jouit depuis près de sept ans. »

J.-B. GREUZE.



UN ROMAN DE GREUZE*



Les romans des peintres sont rares; — j'entends les romans de l'imagination, — qu'ils ont écrits du bout de leur pinceau; car, pour les autres, il en est assez qui aient griffonné leurs propres rêves en même temps qu'ils dessinaient ceux des autres.

Ch. Coypel faisait imprimer *Nabotine* et peignait les Don Quichotte. Gavarni a composé *Madame Acker* et a illustré les Contes de Schmidt. Mais le roman que j'ai sous la main devait être exécuté en peinture par son créateur, Greuze, et déjà il en avait arrangé quelques dessins.

« Dans ses papiers, disait Mme de Valori racontant la vie de Greuze, se trouve une espèce de roman moral, dont il voulait faire une suite de tableaux, et qu'il nommait *Bazile et Thibaut, ou les deux Éducations.* Plusieurs des dessins de ce roman sont dans la collection que possède Mlle Greuze, qui a eu pour unique héritage le nom de son père et beaucoup de ses ouvrages. »

C'est M. Jules Boilly qui voulut bien m'autoriser, il y a déjà quelques années, à prendre copie de ce curieux canevas, en tête duquel il avait écrit lui-même la note suivante :

* Il y a un autre roman de Greuze sur le même sujet : celui qu'il lisait chez la duchesse de Bourbon. Sans doute il avait écrit celui-là avec son sentiment à la Diderot. Se rappelait-il ces paroles de Diderot : « Greuze s'est fait peintre-prédicateur de bonnes mœurs; Baudoin, peintre-prédicateur des mauvaises. Greuze, peintre de famille et d'honnêtes gens: Baudoin, peintre de petites maisons et de libertins, mais heureusement il n'a ni dessin, ni génie, ni couleur, et nous avons du génie, du dessin, de la couleur, et nous serons les plus forts? » Greuze voulait-il moraliser par la plume comme par le pinceau?

Théophile Thoré n'a pas trouvé ce roman chez Mlle Greuze. L'avait-elle conservé? L'avait-il donné à sa filleule Mme de Valori?

Ces pages, que le peintre avait dictées pour la série de tableaux qu'il devait faire sur ce sujet, donnent d'ailleurs l'idée du roman.

« M. Destouches, peintre, tenait de Mlle Greuze le manuscrit dont il m'a permis de prendre copie. Ce manuscrit n'est pas de la main de Greuze, mais M. Destouches possède encore quelques feuillets autographes que la fille de Greuze lui avait aussi donnés, et qui témoignent de l'exactitude avec laquelle ils ont été transcrits. »

M. de Montaiglon a vu, lui aussi, chez M. Laperlier, un petit carré de papier sur lequel Greuze avait écrit de sa propre main la description du 6e tableau : « Le jeune Thibaut commence à montrer son mauvais naturel... » Si donc l'ensemble du roman a été *dicté* par le peintre (on lui pardonnera les négligences du style), ce n'a pas été l'improvisation d'un jour.

Greuze, comme Hogarth, comme tous les peintres de mœurs, devait être entraîné à combiner des séries de sujets moraux, tout à fait dans le goût, d'ailleurs, de son époque et de son ami Diderot. Nul doute que si Greuze eût exécuté les vingt-six compositions dont il avait si minutieusement prévu les détails, l'imagerie populaire ne s'en fût emparée et ne les eût répandues à foison dans le monde, — au grand avantage de l'art des rues et des campagnes.

P. DE CHENNEVIÈRES.

BAZILE ET THIBAUT

OU LES DEUX ÉDUCATIONS

1er Tableau. — *Naissance du jeune Bazile.*

Bazile est auprès de sa femme, qui depuis peu d'heures est accouchée ; elle tient son petit enfant dans ses bras, elle a la tête appuyée contre son mari et un peu renversée : elle le regarde d'une manière tendre et tient une de ses mains ; l'autre est passée par-dessus l'épaule, et, dans cette attitude, il semble la consoler des douleurs qu'elle vient d'éprouver. La mère de la jeune femme, assise au pied du lit, appuyée les deux mains l'une sur l'autre, regarde avec plaisir l'union qui règne entre ses enfants et le premier sentiment de la paternité ; debout, devant la cheminée, est une garde à qui une jeune servante parle à l'oreille en riant.

2e Tableau. — *Naissance du jeune Thibaut.*

Le jeune Thibaut part pour aller en nourrice ; c'est le moment où il

quitte l'appartement de sa mère. La nourrice en est chargée et va le mettre sur le cheval qui est à la porte : la mère, qui est dans son lit, tient un bouillon que sa garde vient de lui donner ; son mari est à côté d'elle, lui tient la main et paraît fort peu occupé du départ de son fils. Sa grand'mère tient les mains du nourricier et semble l'engager d'une manière très pathétique à prendre soin de son petit-fils.

3e Tableau. — *Bazile à l'âge de quatre ans.*

Le jeune Bazile, entre son père et sa mère debout, leur prend la main et semble vouloir les réunir parce qu'ils s'étaient brouillés. La mère paraît faire une faible résistance en regardant tendrement son mari, qui passe son bras à son cou pour l'embrasser. Une domestique à la porte, prête à sortir de l'appartement, les regarde en riant.

4e Tableau. — *Thibaut de retour de nourrice.*

Le jeune Thibaut revient de nourrice avec tous ses bagages ; sa nourrice le présente à sa mère, qui s'empresse à le recevoir ; alors le petit enfant se rejette avec effroi dans les bras de la mère qu'il connaît, et, par cette action, fait des reproches à sa mère de son indifférence.

5e Tableau. — *Bazile à l'âge de six ans.*

Le jeune Bazile aperçoit un pauvre avec un petit garçon qui demande l'aumône ; la scène se passe dans une grande cour au bas d'un escalier, d'où il a l'air de descendre avec précaution. Comme il n'a rien à donner que son déjeuner, qui est un morceau de pain et deux pommes, il en fait volontiers le sacrifice et le donne en se cachant le mieux qu'il peut ; il regarde avec un air inquiet à une fenêtre qui est au-dessus de sa tête, pour savoir s'il n'est pas aperçu. Le père et la mère sont au haut du perron, qui, le voyant sans en être vus, s'embrassent et semblent s'applaudir de voir dans leur enfant un aussi bon cœur et un aussi bon naturel.

6e Tableau. — *Le jeune Thibaut commence à montrer son mauvais naturel.*

Il est dans la chambre de sa mère et tient un oiseau par les pattes et le plume tout en vie. Sa grand'mère, qui est présente à cette action barbare, s'y oppose fortement ; elle est repoussée par la mère de l'enfant, qui fait

un grand éclat de rire. Une jeune domestique, debout derrière la grand'mère, pleure, voyant que le petit oiseau sera la proie d'un chat qui va le dévorer et qui est devant le petit garçon; le père, assis dans l'embrasure d'une fenêtre et écrivant sur une petite table, semble ne faire aucune attention à ce qui se passe.

7e Tableau. — *Bazile à l'âge de onze ans.*

Le jeune Bazile remporte le premier prix de la classe, qui consiste en deux volumes in-4°, qu'il rapporte sur sa tête, et une couronnne passée dans son bras; il est suivi de quatre ou cinq de ses amis. Sa mère, qui le voit venir, court au-devant de lui pour l'embrasser; son père est sur la porte avec plusieurs personnes qui semblent le féliciter d'avoir un fils si heureusement né.

8e Tableau. — *Suite du mauvais naturel de Thibaut.*

Le jeune Thibaut fait l'école buissonnière avec quatre ou cinq petits garçons à peu près de son âge. Il est chassé, ainsi que ses camarades, de la vigne d'un pauvre homme qu'ils dévastaient, et sont poursuivis par un gros chien. Deux paysans vont pour leur barrer le passage et leur causent le plus grand effroi : ils se sauvent à la faveur d'un ruisseau.

9e Tableau. — *Bazile à l'âge de treize ans.*

Le jeune Bazile est surpris, dans le milieu de la nuit, par son père et par sa mère, à travailler au lieu de prendre du repos. Ils lui ôtent sa lumière en lui faisant les plus tendres reproches : le père lui indique son lit d'une main et tient une petite lampe de l'autre; le jeune homme, encore assis devant sa table, se tourne vers sa mère et semble la prier de vouloir bien lui permettre de continuer son travail.

10e Tableau. — *Faiblesse dangereuse de la mère de Thibaut.*

La mère du jeune Thibaut le fait déjeuner dans son lit après dix heures du matin, ce qui est indiqué par un rayon de soleil qui marque sa hauteur et qui donne dans la chambre. Sa mère est assise auprès de son lit, tenant un pot de confitures avec lesquelles elle le fait déjeuner. La grand'mère, aussi auprès du lit, d'une colère furieuse, fait des reproches à sa fille de la faiblesse qu'elle a pour son petit-fils, et semble

lui prédire toutes sortes de malheurs. Le petit garçon a la tête baissée avec un sourire moqueur.

11e Tableau. — *Exemple sensible pour le jeune Bazile, alors âgé de quinze ans.*

Le jeune Bazile est conduit par son père chez un chirurgien, où il voit plusieurs malades défigurés par différents ulcères qui leur dévorent le visage, restes funestes de leurs débauches. Il est saisi d'horreur et veut se retirer, mais son père le retient par le bras et lui dit : « Il est bon que je vous instruise, puisque nous allons nous quitter ; sachez que dans la vie il y a des précipices affreux qui sont couverts de fleurs. »

12e Tableau. — *Conduite de Thibaut à l'âge de quinze ans.*

Le jeune Thibaut insulte une jeune domestique de son âge ; le père et la mère arrivent à ses cris. La scène se passe dans une espèce de grange, à la campagne. Un paysan et une vieille paysanne accourent et regardent avec douleur l'indifférence et l'adulation du père et de la mère du jeune homme. La jeune fille est debout, tout échevelée, la gorge découverte, et baignée de larmes ; vainement elle se plaint de l'insulte qu'elle vient de recevoir ; le père, d'un air goguenard, en lui passant la main sous le menton, semble lui dire : « Mon enfant, vous n'en mourrez pas ! »

13e Tableau. — *Départ de Bazile.*

Le jeune Bazile quitte la maison paternelle et reçoit la bénédiction de son père. La scène se passe dans un salon par bas. Le père est assis dans un fauteuil, près de la fenêtre ; son fils arrive en habit de voyage, prêt à partir : il tombe aux pieds de son père, un genou en terre ; le père lui met la main gauche sur l'épaule et de l'autre lui donne sa bénédiction en lui disant : « Va, prospère ! Ton père te bénit. » La mère, debout, levant les mains vers le ciel, semble dire : « Grand Dieu, protégez sa jeunesse ! » Sa sœur cadette, appuyée sur une cheminée, la tête dans sa main, pleure le moment qui va la séparer de son frère. La porte entr'ouverte laisse voir le cheval qui doit le transporter à sa destination.

14e Tableau. — *Thibaut et Bazile vont demeurer ensemble chez un procureur, dans un lieu près du rivage de la mer.*

Le jeune Thibaut quitte la maison paternelle. La scène se passe au bord d'une rivière, sur laquelle est un coche prêt à partir; différents voyageurs s'empressent à entrer dedans; deux récollets, un capucin, deux ou trois femmes et quelques autres personnages sont spectateurs de la scène que je vais retracer. Le jeune Thibaut tient sa mère par la main et est prêt à l'embrasser, lorsqu'une femme du peuple arrive avec sa fille, qui lui fait des reproches, en pleurant, de ce qu'il l'a abusée. Il est debout et a l'air de la plaisanter. Le père la repousse par le bras, d'une manière aussi dure que sévère; mais la grand'mère, sensible au malheur de cette jeune personne, lui remet en cachette une bourse pour la dédommager de sa disgrâce.

15e Tableau. — *Belle action du jeune Bazile à dix-huit ans.*

Les Anglais font une descente sur la côte, et viennent pour piller la ville : le jeune Bazile se mêle parmi les volontaires, se bat avec tant de bravoure et de prudence, qu'il est regardé comme l'auteur de la destruction des Anglais. Il rentre dans la ville, tout couvert de blessures, et y est complimenté par le maire et par les principaux citoyens.

16e Tableau. — *Suite de l'inconduite de Thibaut.*

Le jeune Thibaut profite du trouble qui se passe dans la ville et de la terreur qui y est répandue pour enlever la fille du procureur chez lequel il demeure. Cette fille emporte tout ce qu'elle a pu voler en argent et en bijoux. Enfin ils sont arrêtés à deux lieues de la ville; le père, accablé de la plus vive douleur, baissant la tête et n'osant regarder personne, ramène sa fille par la main. Thibaut, lié, garrotté et attaché sur des chevaux de la maréchaussée, rentre en cet état dans la ville et est suivi par une populace dont les gestes et les cris montrent l'indignation.

17e Tableau. — *Bazile parvenu à l'âge de dix-neuf ans.*

Le jeune Bazile est chargé de complimenter un prince qui passe par la ville où il demeure : il s'en acquitte si bien qu'il est admiré de tout le monde, et particulièrement par le prince, qui lui demande ce qu'il fait et quel est son état. Satisfait de ses réponses, il lui demande s'il veut le

suivre en qualité de son premier secrétaire. Le jeune Bazile accepte la proposition.

18e Tableau. — *Tardifs reproches des parents de Thibaut sur son inconduite.*

Le jeune Thibaut reste un an en prison et y est visité par son père et sa mère, qui lui font des reproches sur sa mauvaise conduite et sur les malheurs qu'elle a attirés sur sa famille. Il est assis sur une mauvaise escabelle de bois, la tête appuyée contre le mur, sur une de ses mains, dans la contenance d'un homme insensible; sur la gauche, on voit, sous une espèce de petite voûte, un mauvais grabat, une cruche d'eau et une mauvaise table. Sa chambre est éclairée par une petite fenêtre carrée garnie de barreaux de fer.

19e Tableau. — *Retour de Bazile.*

Le jeune Bazile, avant d'arriver chez ses parents, passe chez Manon Bastier, fille d'un riche laboureur, qui demeure à deux lieues de chez son père. Dès sa plus tendre enfance, il a aimé cette jeune personne, chez laquelle il est resté deux jours. Comme il est prêt à la quitter, il obtient du père et de la mère leur consentement. La mère alors met la main de sa fille dans celle du jeune homme, comme la plus véritable assurance de sa promesse, et le regarde, dès ce moment, d'un air d'amitié. La jeune fille baisse la tête, les yeux, et rougit en faisant la volonté de sa mère. Le père est à côté du jeune homme, a la main appuyée sur son épaule, et, dans cette attitude, regarde en souriant cette scène innocente, qui se passe en présence de plusieurs domestiques et de quelques voisins. On voit, dans le fond de la cour, des animaux et divers instruments d'agriculture.

20e Tableau. — *Thibaut, protégé par Bazile, retourne dans sa patrie.*

Le jeune Thibaut sort de prison par la protection de Bazile, et retourne dans sa patrie, où il trouve sa mère, qui est à toute extrémité du chagrin que lui a causé la perte de plus de la moitié de son bien pour sauver la vie de son fils. Elle est dans son lit, assise sur son séant; son mari la soutient : elle a la tête penchée sur sa poitrine, comme quelqu'un qui touche à son dernier moment. Elle parle à ce fils d'une voix


THAIS, OU LA BELLE PENITENTE.
Dédié à Madame la Marquise de Rougé
Tiré du Cabinet de Monsieur
Par son très humble et très Obéissant
Serviteur J.C. Levasseur
B. Greuze Pinx
J. C. Levasseur

mourante et semble encore lui reprocher sa mauvaise conduite. Il est debout au pied du lit, la tête baissée, les deux bras croisés, et a l'air ennuyé du sermon de sa mère : ce qu'il exprime en regardant de côté, d'un air farouche. Sa grand'mère, qui soutient aussi sa fille, est à la ruelle du lit et paraît être déchirée de la plus vive douleur.

21e Tableau. — *Arrivée de Bazile chez son père.*

Le jeune Bazile arrive à la maison de son père et est reçu par sa famille, qui l'accable de caresses. Le jeune Thibaut vient le remercier de lui avoir obtenu sa grâce; il est à la porte, et, d'un air timide qui annonce plus de jalousie que de repentir, il se cache à moitié derrière son père, parce que la vertu offusque toujours les coupables.

22e Tableau. — *Thibaut persiste toujours dans son inconduite.*

Le jeune Thibaut, après avoir exigé de son père, et de la manière la plus malhonnête, ce qui lui revient du bien de sa mère, se livre à toute la fureur de ses passions, et va perdre le peu d'argent qui lui restait dans un billard, dont il est chassé par des fripons, qui l'assomment à coups de billes. La scène se passe au milieu de la nuit : les voisins y accourent avec des flambeaux, ce qui éclaire cette scène de la manière la plus terrible.

23e Tableau. — *Bienfait du prince envers Bazile.*

Bazile retourne chez le prince au service duquel il est. Il est chargé d'une commission très importante pour les pays étrangers; il s'en acquitte avec la plus grande distinction. Le prince, pour le récompenser, lui fait obtenir à son tour la place de lieutenant-criminel des plus considérables villes de la province. Bazile ayant obtenu cette charge, prend congé de son bienfaiteur, qui paraît très affecté du départ de son protégé. La scène se passe en présence de la princesse et de quelques personnes de sa suite.

24e Tableau. — *Crime horrible de Thibaut.*

Thibaut se livre avec des femmes de mauvaise vie, chez lesquelles il assassine un jeune homme pour le voler. Il est arrêté, traîné en prison avec ses complices et jeté dans les cachots. Après avoir subi plusieurs

interrogatoires, Thibaut paraît assis sur la sellette devant Bazile, pour lors lieutenant-criminel de l'endroit. Bazile est pénétré de la plus vive douleur, ne peut résister à la vue d'un de ses anciens camarades, sur lequel il est obligé de prononcer la peine de mort : il détourne les yeux. Deux autres juges sont à ses côtés ; le greffier est assis devant une petite table sur laquelle il écrit, et, à la porte, sont le guichetier, deux soldats et un gros chien. La salle est décorée avec quelques instruments qui servent à la question.

25e Tableau. — *Mariage de Bazile.*

Bazile épouse Manon Bastier. Tendres adieux de Manon à sa mère ; la scène se passe en présence de plusieurs filles du village, de ses amies. Les unes pleurent, les autres rient, et chacun à sa manière exprime la peine ou le plaisir. La mère, debout près du cheval sur lequel sa fille est montée, vêtue en habits d'amazone, lui tient la main et détourne la tête pour cacher les larmes qui la suffoquent ; son père semble lui souhaiter toute sorte de bonheur. La fille, dans ce moment, saisit la main de son père pour la baiser. Bazile, à cheval près de son épouse, attend avec impatience la fin de tous ces compliments.

26e Tableau. — *Fin tragique de Thibaut, âgé alors de trente ans.*

Thibaut est visité dans son cachot par son père et sa grand'mère. Le geôlier reste à la porte : il tient le gros chien par sa chaîne et un trousseau ; de l'autre main, il a un flambeau qui éclaire toute la scène. La grand'mère a le pied sur la dernière marche de l'escalier par lequel on descend dans ce cachot ; elle est courbée par l'âge et par les malheurs. Le père, déjà près de son fils, lui adresse ce discours : « Lève la tête et regarde-moi ; vois ton père pour la dernière fois. Le glaive de justice ne frappe point les pères coupables du désordre de leurs enfants. Je t'ai précipité dans l'abîme affreux où je te vois, en ne réprimant pas, dès ton enfance, tes funestes penchants. Tu vas servir d'exemple aux pères inconsidérés, et moi, pour apprendre à la postérité quel fut mon désespoir, c'est à tes yeux que je viens me donner la mort. » Il se frappe et tombe dans les bras de sa mère, qui tombe quelques minutes après. Le geôlier tourne la tête avec effroi, et semble appeler du secours.

GREUZE

DANS LA RÉVOLUTION



EINTRE de Franklin, de Danton, de Talleyrand, de Bonaparte, ami de Diderot, franc-maçon avec Voltaire dans la fameuse loge des Neuf-Sœurs, Greuze devrait avoir une figure dans la Révolution. Elle existe peut-être ; nous allons la chercher. Pourquoi Greuze, qui a vu de près les aigles de l'Encyclopédie, ne descend-il pas plus souvent dans cette fosse aux lions qu'on appelle la Révolution française? Greuze était cependant préparé à peindre cette nouvelle histoire, lui qui avait déjà peint l'histoire ancienne et montré Rome aux yeux de Paris. Il s'était fait la main avec Lucrèce, avec Caracalla, avec Caton, qui se perce de son épée. Il n'avait pas, comme David, fouillé dans l'histoire romaine pour faire des *Romains* et du *nu;* il avait cherché un homme et une idée. Il tira de Caracalla une morale. Quoiqu'il peignît son tableau sous le règne libertin de Louis XV, il ne l'eût pas fait autrement au temps stoïque de Saint-Just. Un Saint-Just même était capable de commander ce tableau à Greuze, à moins qu'il n'eût voulu un sujet de Sparte.

Caracalla résume en lui le type des plus mauvais empereurs romains ; — il résume cet imbécile de Caligula, qui se fait bâtir des temples, envoie sa statue à Jérusalem et l'y fait adorer comme un dieu ; — ce fou de Néron, l'assassin de son précepteur Sénèque, du poète Lucain qui n'aime pas ses vers, du général Corbulon dont il déteste les talents et les vertus, l'assassin de sa tante Domitia, de sa femme Octavie, de sa mère Agrippine; — ce traître Galba, qui, après avoir acheté l'empire aux prétoriens, est massacré par cette milice subalterne et vénale; — Othon, ce lâche qui se tue pour échapper à Vitellius, cet ivrogne qui est massacré chez le portier de son palais, dans la loge des chiens, après

avoir dit que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon ; — Vespasien, le bourreau d'un million de Juifs qui parlent de leur religion et de leur patrie, et d'une phalange de philosophes qui parlent de morale et de liberté. Enfin après Domitien, qui se fait appeler *divin* comme Caligula s'est fait adorer *dieu*, c'est Caracalla qui devient empereur, après avoir voulu, entre autres crimes, entre autres folies, entre autres horreurs, assassiner son père Septime Sévère : le sujet que choisit Greuze pour tirer une pathétique et pensive morale de l'histoire de tous ces Césars.

Greuze et Prudhon sont nos deux grands peintres moralistes. Prudhon procède plus souvent par l'*allégorie*, Greuze plus souvent par le *genre*. Plusieurs fois Greuze employa l'histoire. Ce Septime Sévère, qui reproche à son fils Caracalla d'avoir voulu l'assassiner, ne sembla à l'Académie qu'un tableau de morale. C'est pour cette belle cause que l'Académie de peinture, présidée par le seigneur Boucher, refusa galamment le titre d'*histoire* au tableau de Greuze, et ne lui décerna que le titre de *genre*. Selon Boucher et toute l'école académique et mythologique, le tableau d'histoire ne doit pas comporter de morale ; il suffit qu'il y ait de la pompe : le faste, c'est le grand tableau ; le sentiment, c'est le petit tableau. Voilà les statuts de tous les Instituts.

Greuze, le jour de son *Septime Sévère*, a été plus historien que Boucher ne fut jamais mythologique. Greuze a été aussi mythologique que Boucher, avec sa *Nymphe de Diane*, sa *Jeune Fille à l'autel de l'Amour*, son *Ariane à Naxos* et sa *Madame Greuze en vestale*.

Pourquoi ne voit-on pas Greuze au Salon de 1789 ? Que fait l'ancien ami de Diderot en dehors du mouvement de Mirabeau ? On ne le voit pas même apporter un portrait du bourgeois Bailly. Cependant l'élan est donné : c'est Mosnier qui peint Bailly, et Deseine qui le sculpte. Cependant Mme Lebrun a cinq portraits, le dauphin et la duchesse d'Orléans, la femme de celui qui sera Philippe-Égalité ; on voit à l'Exposition le buste de Necker, par Boizot ; les bustes de Rousseau, de Diderot, de Jefferson, par Houdon. Mais le pinceau de Greuze est absent. On retrouve seulement d'anciennes œuvres de Greuze dans la salle des gravures : Levasseur a gravé le *Testament déchiré*, et Cathelin le portrait de *Louis le chirurgien*. Greuze se laissait graver. Mais où est sa palette ? Que fait donc Greuze ?

Depuis longtemps, Greuze faisait Salon chez lui ; il n'était plus, pour ainsi dire, de l'Académie ; son nom semblait être placé sur la liste seulement pour mémoire. Très piqué de n'avoir pu être reçu peintre d'histoire, et d'avoir été relégué dans la classe des peintres de genre, il

s'était retiré dans sa tente, comme Achille. Il boudait depuis vingt ans ; il boudait même Mme Greuze, qui n'était plus Briséis. Le peintre exposait chez lui, dans son atelier ; son atelier était aussi couru que le Salon lui-même, et Diderot en était le grand critique. Tel Diderot se posait avec son Encyclopédie, tel Greuze luttait seul contre l'Académie entière. Il disait hautement qu'on ne voit que des enluminures au Salon : c'est dans son atelier qu'on trouve des tableaux. Greuze riait des peintres *historiques,* qui affectent les *pensées sublimes*, le *dessin grand*, le *style noble*, les *accessoires magnifiques.* Ce n'est point ce talent faux que veut avoir Greuze : le premier mérite d'un artiste est l'expression des passions ; Greuze possède ce mérite au suprême degré. D'ailleurs, Greuze ne se mêlait en rien des ouvrages de ses confrères ; il ne voulait pas y mêler les siens. Il se ferma volontairement la moitié de la fortune en se fermant la porte académique du Louvre. Pendant ce temps, l'astre de David avait grandi à l'horizon : la mode était devenue romaine ; il arriva que la France devint révolutionnaire. C'était l'heure pour Greuze d'être citoyen, lui qui ne voulait plus être académicien. Greuze ne déserta pas l'art, mais à ses côtés il laissa David seul servir l'opinion. C'est le nom de David qui emplit le Salon de 1789, comme Mirabeau emplit toute l'Assemblée nationale.

Le réveil de l'art, dans la pensée de Greuze, ne devait-il pas accompagner le réveil de la nation ? Greuze était de taille comme un autre à souffler dans le clairon civique, ce qui ne l'eût pas empêché de porter coquettement son épée au côté. Son pinceau était encore assez riche et brillant pour lutter avec ses rivaux de l'Académie ; son imagination pouvait tenir tête aux sujets improvisés par ses confrères. S'il n'eût balancé le tribun David, il fût du moins resté le penseur Greuze. A défaut d'histoire grecque ou romaine, dédaigneux d'acteurs exclusivement empereurs, rois ou guerriers, il pouvait aller hardiment dans la foule nouvelle, familière et régénérée. Jadis ne recherchait-il pas cette sorte de peuple aux petits spectacles, aux boulevards, dans les guinguettes, dans les campagnes ? On ne lui demanderait pas d'autres personnages et d'autres scènes. Il laisserait le recteur Vien, premier peintre de Sa Majesté, avec son Amour fuyant l'esclavage ; il laisserait le recteur Lagrenée l'aîné avec son Alexandre consultant l'oracle d'Apollon ; il laisserait Lagrenée jeune avec Télémaque dans l'île de Calypso ; il laisserait Suvée avec Raphaël et Tobie ; il laisserait Vincent avec Zeuxis choisissant pour modèles les éternelles filles de Crotone ; il laisserait le conseiller Vernet faire le Naufrage de Virginie ; il laisserait Regnault chez l'Amour et Vénus. Il sourirait même de David, qui s'amuse encore

à peindre les amours de Pâris et d'Hélène. Mais à côté de l'efféminé Pâris, David expose le farouche Brutus, premier consul, qui, de retour en sa maison, après avoir condamné ses deux fils unis aux Tarquins, les fait tuer pour l'honneur de la liberté romaine. Et ce tableau républicain, voyez l'étrangeté, est pour le roi! Comme si Louis XVI n'avait pas assez de Mirabeau contre sa cour, il achète à David Brutus pour sa galerie.

On n'avait rien commandé à Greuze, à Greuze, le peintre du dauphin et du duc de Chartres, le peintre et l'hôte du comte d'Angevillers, surintendant des beaux-arts. Au Salon de 1763, Greuze avait exposé le portrait de M. d'Angevillers; ensuite Greuze, académicien, avait reçu son logement aux galeries du Louvre.

La magnificence du nouveau Louvre de 1868 n'est pas faite pour rappeler la hideur du vieux Louvre du temps de Louis XVI et de la Révolution. Les deux corps de bâtiment où sont les musées des Souverains et de Chalcographie, du côté de la grande colonnade de Perrault, et en retour parallèlement à la rue de Rivoli, étaient habités, ainsi que les autres parties du Louvre, par les artistes, à qui on avait fait maçonner intérieurement, quand l'État lui-même ne les faisait pas construire, une suite de cahutes; ces cahutes tiraient toutes leur jour de la grande cour, et mettaient dans l'obscurité le reste de ces vastes galeries, dont les murs, ainsi que les immenses charpentes de la toiture, étaient à nu. On pénétrait dans cette partie du Louvre par deux escaliers : l'un à gauche, sous le guichet en entrant par la rue du Coq; l'autre, en hélice, obscur, étroit, détruit également, qui répondait alors à droite en entrant sous le guichet du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois. Dans ces « galleries du Louvre, » près de l'hôtel d'Angevillers, se trouvait l'atelier de Greuze.

En 1790, il n'y eut point de Salon de peinture; mais Lebrun, le marchand de tableaux, l'entrepreneur d'expositions artistiques et nationales, le mari de Mme Vigée-Lebrun, entraîna dans sa salle de la rue de Cléry l'exhibition non officielle, qui semblait attaquer audacieusement l'exposition académique. On ne voit pas Greuze s'opposer à l'exercice de ce petit Salon révolutionnaire, dont les suites allaient bientôt le forcer à chercher un domicile hors des galeries du Louvre.

Au Salon de 1791, Greuze ne figure pas encore dans les peintres de l'Exposition nationale, « où tous les peintres français et étrangers, membres ou non de l'Académie de peinture et de sculpture, sont également admis à déposer leurs ouvrages. » Nous sommes déjà en l'an III de la Liberté; la Constitution décrétée veut « qu'il n'y ait plus pour

aucune partie de la nation, ni pour aucun individu, aucun privilége ni exception aux droits communs de tous les Français; il n'y a plus ni jurandes ni corporations de professions, arts et métiers. » Le Louvre est consacré à la réunion des arts et des sciences; le Louvre entre en république avant la nation. Greuze l'académicien, qui se mêle si peu à la Révolution, ne sera plus l'habitant officiel du Louvre; il va demeurer près de la porte Saint-Denis, rue Basse, où nous le trouvons en demande de séparation d'avec Mme Greuze.

Un décret de l'Assemblée nationale, du 26 mai 1791, vint d'ailleurs troubler Greuze et les autres académiciens dans leurs retraites du Louvre. L'éternel promoteur Barère fait décider que le palais du Louvre sera « le monument des arts et l'asile des sciences. » En outre, le Louvre et les Tuileries réunis seront un palais national destiné à l'habitation du roi. C'est sur ces entrefaites que Greuze quitte les galeries et se réfugie à la porte Saint-Denis. Bientôt même on dit la porte Denis : il n'y a plus de saints, il n'y aura plus d'académiciens.

Dans la composition du jury du Salon de 1791, Greuze n'avait pas été appelé. Cependant Greuze était en relation avec M. de Talleyrand, qu'on appelait alors à la Constituante M. Talleyrand-Périgord, et qui fut choisi pour présider la commission de l'Exposition nationale. C'est même à cette époque que Greuze peignit le portrait de M. de Talleyrand, le prêtre révolutionnaire, qui appelait le dix-huitième siècle un très grand siècle, et qui exaltait la période de Montesquieu à Mirabeau. Talleyrand disait une fois à Barère : « Rien de comparable dans aucun temps, ni chez aucun peuple, à l'admirable mouvement qui s'opéra de 1789, année de l'*Esprit des lois*, jusqu'en 1792... 1791, dit-il en se reprenant. » Talleyrand faisait le plus grand éloge de Montesquieu, de Buffon, de Dalembert et de Diderot. Il payait au génie de Voltaire le même tribut que lui paya Malesherbes en pleine Académie française.

Le *Talleyrand* de Greuze fut fait en grandeur naturelle et jusqu'à la cheville. Le modèle portait des cheveux longs, un gilet blanc à la Robespierre, une culotte courte et des bottes à revers jaunes. Il est assis, le coude appuyé sur le dossier du fauteuil, un fauteuil Voltaire. La main droite est étendue sur le piédestal d'une statue, sans doute quelque buste de Montesquieu. A gauche, une console avec des livres, sans doute toute la littérature et la philosophie du dix-huitième siècle. La physionomie de Talleyrand, dans cette œuvre de Greuze, a été trouvée par ceux qui l'ont vue extraordinairement fine. Greuze était un maître portraitiste; il eût fait le pastel comme Latour. Comme Latour, il avait appris à penser.

Greuze a peint aussi Danton, un Danton jeune. Le *Danton* de Greuze n'est pas le foudroyant Danton qui met jusqu'à l'audace en insurrection. C'est bien un tribun, mais c'est encore un avocat. Habit boutonné, cravate blanche, la chevelure roulée avec soin, dans la tradition des Lamoignon et des d'Aguesseau. C'est sans doute déjà le Danton du club des Cordeliers, mais un clubiste encore pacifique qui demande que le duc d'Orléans soit nommé commandant des gardes-françaises. Ce n'est pas le Danton cordelier outré par M. de Châteaubriand et tel que ne l'a pas vu Greuze. « Les scènes des Cordeliers, dit Châteaubriand, étaient dominées et souvent présidées par Danton, Hun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés; on parviendrait à peine à former cet homme dans la révolution anglaise en pétrissant ensemble Bradshaw, président de la commission qui jugea Charles Ier; Ireton, le fameux gendre de Cromwel; Axtel, grand exterminateur en Irlande; Scott, qui voulait qu'on gravât sur sa tombe : « Ci-gît Thomas Scott, qui condamna le feu roi à mort. » Greuze a peint Danton chez lui; c'est le Danton de la famille et non du club; non le lion, l'homme, et même l'homme du monde. Le bon Greuze n'aurait su ni voulu peindre le Danton bouillonnant qui s'écrie devant le tribunal révolutionnaire : « Les hommes de ma trempe sont impayables, c'est sur leur front qu'est imprimé, en caractères ineffaçables, le génie de la liberté. »

Quand Danton fut ministre, après le 10 août 1792, on ne voit pas de trace que Greuze se présente au ministère, quand ce ne serait que pour contempler son modèle devenu un des maîtres de la République. Greuze n'a pas vu sans effroi Danton tonner dans la rue et un arbre de la liberté se dresser devant sa porte.

S'il l'avait voulu, Greuze eût été du salon de Mme Rolland, cette Manon Phlippon d'autrefois qui avait visité l'atelier de Greuze aux galeries du Louvre. En 1777, comme Greuze venait d'achever un tableau célèbre, la *Malédiction paternelle*, une jeune fille se présenta dans le *salon* de Greuze; c'était une jolie et spirituelle Parisienne de vingt-un ans, « qui réunissait à une charmante figure une âme céleste, » qui à neuf ans avait emporté Plutarque à la messe, à onze ans lisait le Tasse et le Télémaque, qui étudia ensuite à travers Pascal, Descartes, Diodore de Sicile, Bossuet, Montesquieu, Don Quichotte, les Pères du désert, le *Système de la nature*, de d'Holbach, *Candide* et les poésies de Voltaire, qui se repaissait à dix-sept ans de la *Nouvelle Héloïse,* et qui à dix-neuf ans venait de composer un *Traité sur l'amour*, où elle philosophait ainsi avec son cœur et sa beauté : « L'amour est une source de malheurs; c'est donc au principe que j'ai adopté, à la froide indiffé-

rence, qu'il faut se vouer pour jamais. Hélas! en souhaitant de ne pas le sentir, je n'ose l'espérer, et je borne mes prétentions à ne pas lui céder. » Cette érudite et séduisante héroïne n'était autre que Mlle Manon Phlippon, demeurant quai des Lunettes, et par conséquent voisine des galeries du Louvre et voisine de Greuze. Un beau matin, elle franchit le Pont-Neuf pour aller voir la fameuse *Malédiction paternelle* et pour causer avec Greuze, qu'elle connaissait par la lecture de Diderot. Celle qui devait être Mme Rolland a laissé une lettre charmante, adressée à Sophie Canet, sur sa visite au *salon* de Greuze. Quinze ans plus tard, en 1792, il est étonnant qu'on ne voie pas Greuze passer plus souvent dans le salon de Mme Rolland. Il y avait là de beaux portraits pour le pinceau de Greuze, les Girondins et l'Égérie des Girondins. Le peintre Greuze eût sans doute tout obtenu du ministre Rolland, mais Greuze ne voulait pas se mêler à la révolution face à face. Il ne pouvait plus peindre Mme Greuze en vestale, mais il ne voulut pas peindre Théroigne de Méricourt en déesse de la Liberté.

Comment s'imagine-t-on la figure de Greuze dans l'art de 1793? L'Académie a vécu. David a renversé cette autre Bastille et il lui a envoyé ce défi avec cette signature : « Je fus autrefois de l'Académie. David, membre de la Convention. » David alors a fait son plan de république artiste, comme Saint-Just son plan de république sociale. Il ne veut pas de douze professeurs par an qui apprennent douze mêmes fois l'art à l'élève. Il rejette « l'esprit de l'animal qu'on nomme académicien. » L'Académie de peinture et de sculpture est remplacée par la Commune des Arts. Le lendemain de ce grand jour, 8 août 1793, Greuze se trouve n'être plus rien, pas même académicien.

Greuze devait être content, il n'y avait plus d'Académie; mais je me demande ce qu'aurait pu faire Greuze dans la nouvelle Société populaire et républicaine des Arts. Vous vous souvenez que Saint-Just, dans ses Institutions républicaines, ne veut pas qu'un jeune citoyen endossât le costume des arts avant que de savoir nager et de franchir un fleuve. Voici comment le président de la Société des Arts, agissant sous l'inspiration de David, entend la profession d'un citoyen artiste : — As-tu signé quelque pétition ou fait quelques écrits anticiviques? — As-tu été membre d'aucun club proscrit par l'opinion publique?— As-tu accepté la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale? Greuze continuait à se promener dans Paris en habit d'autrefois et l'épée au côté.

David ne regardait pas du côté de Greuze. En proposant le jury du Salon de 1793, ou plutôt du « concours des prix de sculpture, peinture, architecture, de l'an II, » David le tout-puissant propose une étrange

mêlée de jurés; des peintres et des sculpteurs, naturellement, mais avec une compagnie de savants, d'acteurs, d'hommes de lettres, un bataillon de commissaires de l'armée révolutionnaire, un banc de substituts et de médecins, une macédoine de cultivateurs et de jardiniers, et même un tabouret de cordonniers. Peut-être le cordonnier Huzard eût-il dit à Greuze : « *Ne sutor ultra crepidam!*

Greuze d'ailleurs, à cette époque, colloquait avec un autre tribunal et était plongé dans l'insurrection la plus intestine avec sa femme. Le procès en séparation durait depuis 1791.

Enfin le divorce fut prononcé le 4 août 1793 : Jean-Baptiste Greuze demeurant rue Basse, porte Saint-Denis; Anne-Gabrielle Babuty, rue de l'Échelle. Greuze avait soixante-huit ans; l'ancienne belle Gabrielle, soixante et un ans.

Mme Greuze avait donc émigré depuis plusieurs années du domicile conjugal. Pour un peu, Greuze eût émigré de Paris, après avoir émigré du Louvre. Cependant il finit par rentrer au Louvre, à mesure que les émigrés rentraient en France. Après le 9 thermidor, un grand nombre de fuyards, Talleyrand en tête, revinrent à Paris. Dès le mois de fructidor an III, on revoit Talleyrand. En nivôse an IV, on échange Madame, fille de Louis XVI, contre les membres de la Convention livrés à l'Autriche par Dumouriez; le général Hoche avait presque pacifié la Vendée, et Napoléon ouvrait sa prodigieuse campagne d'Italie. Greuze et Napoléon s'étaient perdus de vue; car Greuze est l'auteur d'un portrait de *Bonaparte* dans sa jeunesse. Après la mort de Caroline Greuze, en 1842, à la vente de sa collection de tableaux et de dessins, on a trouvé un *Bonaparte* de la main de Greuze. « L'habit et le gilet sont à l'état d'esquisse; mais la tête est terminée, et du plus grand caractère, » selon l'opinion de M. Théophile Thoré, qui a vu ce Bonaparte dans la chambre même de Mlle Greuze *.

De 1791 à 1794, Greuze ne s'occupa guère que de son ménage et de ses déménagements. En allant du Louvre à la porte Saint-Denis, il passa à côté de la Convention sans la voir. Quand vint le Directoire, qui exécuta l'organisation de l'Institut créé par la Convention nationale, Greuze fut insulté par l'oubli de ses contemporains, en n'étant pas

* Cette peinture de *Bonaparte* par Greuze, absolument intacte, n'avait pas été vernie. Sa hauteur est de 56 centimètres, sa largeur de 46 centimètres.

Le *Talleyrand* est d'une hauteur de 70 centimètres et d'une largeur de 40 centimètres.

Le *Danton* est un cadre d'une hauteur de 60 centimètres sur 35 centimètres de largeur. Il fait partie d'une unique collection de Portraits historiques de la Révolution.

appelé dans un des fauteuils académiques de la classe des Beaux-Arts. La section de peinture fut composée de David, Van-Spaëndonck, Vien, Vincent, Regnault, Taunay. Greuze n'avait été l'homme d'aucune section, ni d'aucune antichambre.

Greuze brille par son absence dans la liste des Artistes et des Écrivains auxquels le Directoire alloue des pensions. Dans ce catalogue d'indigences, je vois les noms les plus riches, et je ne vois pas Greuze *.

Je ne retrouve guère le nom de Greuze, sous le Directoire, que dans une vente de cabinet d'amateur : la vente Basan. C'est en 1798 ; on vend là l'œuvre gravé de Greuze, — 120 pièces contenues dans deux volumes in-folio, — 220 francs. La plupart de ces pièces étaient avant la lettre, et plusieurs avec les eaux-fortes. C'est le fils Basan qui se rend l'acquéreur; il ne veut pas se dessaisir de ce précieux et charmant héritage : l'œuvre gravé de Greuze jusqu'à la Révolution.

La Révolution finie, du moins le Consulat commencé, je ne sais pourquoi on voit nous revenir Greuze. C'est au Salon de 1800, à l'exposition du Musée Central des Arts, ouvert le 15 fructidor an IX, que le vieux Greuze reparaît avec cinq nouveaux tableaux : Le Repentir de sainte Marie Égyptienne dans le désert ; — un Cultivateur remettant la charrue à son fils, en présence de sa famille ; — un Enfant ; — un portrait d'Homme ; — un portrait de Vieillard. Le domicile de Greuze, dans le livret, n'est pas indiqué. Greuze avait sans doute quitté tout à fait la rue Basse-Saint-Denis, là où il s'était séparé de sa femme, et probablement il s'est réintégré aux galeries du Louvre, où il achèvera sa vie qui n'est plus qu'une amertume, et sa vieillesse qui n'est plus qu'une douleur.

Oui, sa gloire n'est plus qu'une ironie, et sa fortune une misère. Greuze, le 21 pluviôse an XI (10 février 1801), écrit au ministre de l'intérieur cette fameuse et mélancolique épître : « J'ai soixante-quinze « ans, pas un seul ouvrage de commande; de ma vie je n'ai eu un « moment aussi pénible à passer. Vous aurez égard à mes peines le plus

* Lisez le *Moniteur* du 8 septembre 1791. Houdon et Pajou sont secourus de 3,000 livres. Un autre sculpteur, Julien, et le peintre Peyron, pour une même somme de 3,000 livres. Idem pour De Wailly, l'architecte. Ibidem pour Fontanes, l'homme de lettres. — Clodion n'a que 2,000 livres, ainsi que Hubert, le graveur en taille-douce, et la citoyenne Guyard, peintre, cette Mme Guyard, ci-devant académicienne, qui fit les portraits de Robespierre et de Talleyrand au Salon de 1791. — Qui vois-je encore à 2,000 livres? Laromiguière le philosophe, Monsigny le musicien, Picard l'auteur dramatique. Et à 1,500 francs, des peintres et des graveurs : Castex, Henriquel, Lambert, Marchais, Meissier, Montjoie, Viel, Restout. Et pas un assignat pour Greuze.

« tôt possible, car il y a urgence... » C'est à peu près la même lettre que le vieux Titien adressait au roi Philippe II.

Les rivaux, les amis, même les élèves de Greuze, avaient plus de bonheur que lui. A ce Salon de l'an IX, je vois triomphants Gros, Vien fils, Lagrenée fils, Dumont, Prudhon, Mlle Meyer. Ils ont tous des succès ; ce n'est pas étonnant : Gros peint le général Bonaparte à Arcole ; Lejeune peint la bataille de Marengo ; Taunay peint Bonaparte en Italie et le Passage des Alpes ; Dumont, le dernier ami de Greuze avec Berthélemy, fait la miniature de Daru, secrétaire général de la guerre ; Callet fait une allégorie du 18 Brumaire ; Prudhon, une allégorie de la Paix : Bonaparte au milieu de la Victoire et de la Paix, suivi des Muses, des Arts, des Sciences, et même des Jeux et des Ris. — Greuze, lui, se tient à l'écart de toutes ces Batailles, de toutes ces Victoires, de toutes ces Paix, de toutes ces Apothéoses. Il semble ne pas se souvenir qu'il a fait, avant Gros, le portrait du général Bonaparte. Le consul Bonaparte semble ne pas s'en souvenir non plus.

Comment se fait-il que Napoléon, en créant l'ordre de la Légion d'honneur, le 19 mai 1802, n'ait pas décoré son ancien peintre Greuze, — alors que Vien, par exemple, qui n'avait pas fait le portrait de Bonaparte, fut tout à coup nommé *commandant?* (Alors on ne disait pas *commandeur*.)

Au Salon de l'an X, — ce même Salon qui vit surgir Ingres avec un portrait de femme, — point de Greuzes. Cependant c'est l'heure où Gérard, Girodet, Isabey, tant d'autres, fouillent inépuisablement dans les conquêtes de Bonaparte et dans les Hommages au Premier Consul, aux Tuileries et à la Malmaison. Greuze attend toujours le bon plaisir du ministre de l'intérieur, et n'a toujours pas de commande particulière. Il est bientôt octogénaire, et il voudrait encore travailler. Sa bourse est ruinée, mais il sait que sa main ne l'est pas.

Enfin, à l'exposition de l'an XII, au Salon Napoléon, le vieux et infatigable Jean-Baptiste Greuze apporte noblement cinq tableaux : Un nouveau repentir de sainte Marie l'Égyptienne ; — Ariane dans l'île de Naxos ; — deux têtes de Jeunes filles ; — la Timidité, la Gaîté ; — un portrait de Femme ; — enfin un dernier portrait, qui est le sien, le portrait de Greuze. C'est le chant du cygne. Greuze finit sa vie par son portrait.

Il ne salue ni Napoléon Bonaparte qui devient empereur, ni le Directoire qu'il n'a guère aimé, ni la Révolution qu'il n'a pas servie.

Tout en rentrant dans la mythologie par Ariane, il remonte à son

heureux art d'autrefois par les deux têtes charmantes de la Timidité et de la Gaîté. Sans se rappeler peut-être qu'il s'est peint dans toute sa gloire au Salon de 1763, il prend une nouvelle toile, quarante ans après, et il y dessine sa figure vieillie, souffrante et fière. Il se regarde un instant lui-même, et il expire.

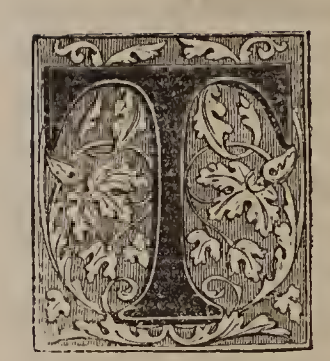
Selon son acte de décès, ce fut le vendredi 21 mars 1805, à dix heures et demie du matin, qu'il partit pour le monde de l'Immortalité.

Le 21 mars, c'était alors le 1er germinal, mais c'était toujours le premier jour du printemps.

CHARLES COLIGNY.



LE MUSÉE GREUZE



OURNUS semble le musée vivant de Greuze. Dans ses rues animées, où l'ombre et le soleil s'accentuent comme dans les villes d'Italie, où les femmes et les filles vivent devant la fenêtre ou sur le pas des portes, on retrouve ces charmantes figures, tout à la fois ingénues et malicieuses, imprégnées de candeur et de volupté, qui apparaissent dans l'œuvre harmonieuse du peintre de la *Belle Pleureuse*. Elles sont toutes là, ces accordées de village qui ont lu la Bible, mais qui ont déjà entr'ouvert le roman de l'amour ; toutes ces Agnès qui vont à la fontaine et qui reviendront étonnées d'avoir cassé leur cruche sans y avoir presque songé ; toutes ces Filles à l'oiseau, qui ne savent pas bien que l'oiseau qui s'est envolé, c'est leur rêve qui court les nues ; toutes ces curieuses qui cherchent par delà les rives de la Saône et font naufrage dans la traversée. On s'imagine aisément que ces figures de Greuze sont des têtes idéales ; elles sont toutes vraies, parce que toutes sont empreintes de ce sentiment de la nature que le peintre avait saisi dans sa jeunesse, la jeunesse qui fait la préface du poète, qui broie par avance les couleurs du peintre.

Tournus est une cité bourguignonne qui a déjà le gai caractère des villes du Midi. Le voyageur, l'artiste, l'archéologue, l'historien, y passent avec fruit toute une journée. Ils y trouvent aujourd'hui la statue de Greuze et le musée de Greuze, une bibliothèque, la célèbre église de Saint-Philibert, d'autres monuments dignes d'études.

Quand le sang des martyrs eut porté sa moisson sur le tombeau de Valérien, on bâtit une église ; plus tard se constitua, sur le terrain où s'élevait autrefois l'autel sanglant des druides, une abbaye, un centre nouveau d'autorité ecclésiastique. Le grand courant des invasions traversa pendant plusieurs siècles le domaine des moines de Tournus. Les

Sarrasins et les Hongrois y apportèrent les uns le pillage, les autres l'incendie.

Les moines dépossédés rentrèrent pourtant dans l'abbaye longtemps déserte. A partir de ce moment (949), la guerre civile remplaça l'invasion étrangère. Les abbés ne valaient pas mieux pour les bourgeois de Bourgogne que les Avares et les Maggyars. « Ils surpassoient les bornes de ce qui leur estoit loysible, » dit un ancien chroniqueur; « aussi, en 1396, les pennonceaux furent mis sur les portes de la ville de Tournus, en signe que Charles sixième, lors roy de France, prenoit les habitants d'icelle en sa protection et sauvegarde, afin que l'abbé de Tournus cessast de les fouler et de les opprimer. »

Les pennonceaux de Charles VI ne furent pas une sauvegarde pour les descendants des Eduins : Armagnacs, Bourguignons, catholiques, huguenots, y plantèrent tour à tour leur bannière sanglante. Enfin, quand le roi de Navarre devint roi de France par la grâce de son épée et du baptême, il y eut une dernière lutte. Les abbés de Tournus soutinrent jusqu'à extinction de forces la cause antinationale de la Ligue. Les bourgeois tenaient pour Henri, c'est-à-dire pour la cause de la France. Aussi, une fois vainqueurs, eurent-ils, quoique un peu tard, la revanche de leur longue angoisse. En 1625, au plus beau moment du règne de Richelieu, la domination tyrannique des abbés de Tournus fut supprimée. A cette heure, le palais des abbés suzerains voit remuer autour des métiers le peuple d'une manufacture ; l'église dédiée à Valérien, le premier martyr de Tournus, devint une écurie, pendant que la tombe en pierre de saint Valérien devenait une auge à vaches.

Tournus garde pourtant un monument glorieux de son passé. Saint-Philibert, autrefois l'église abbatiale, a échappé à la honte de ces transformations.

Fondée au neuvième siècle, réparée et embellie au dixième, agrandie au treizième, au quatorzième et au quinzième, enlaidie en 1720 d'un portail corinthien, témoignage du goût archiclassique du cardinal de Fleury, elle a été, de 1845 à 1850, restituée à son style primitif par les soins intelligents de M. Questel, un savant architecte ami des ruines ; en même temps, les cryptes de Saint-Valérien, dès longtemps profanées, ont rouvert au culte leurs voûtes renouvelées.

L'écrivain qui a porté dans tous les sujets la couleur du peintre et la précision du sculpteur, M. Mérimée, a peint à la plume Saint-Philibert; mais ce qui attire le voyageur à Tournus, ce n'est pas toujours Saint-Philibert; c'est encore moins l'Hôtel-de-Ville, de l'école de Soufflot; ce n'est pas la colonne milliaire qui lui fait face. Les raffineries, les

filatures, les tanneries, n'ont d'intérêt que pour les statisticiens du commerce. Mais une maison fort simple provoque incessamment la curiosité des touristes : c'est la maison de Greuze.

On s'arrête et on s'en va rêvant.

On regarde autour de soi les murailles peintes, blanches, roses et grises, les toits dont les tuiles rouges s'empourprent au soleil, les rosiers et les ceps qui semblent inviter le passant à demander l'hospitalité dans les maisons riantes de la joyeuse Bourgogne. On arrive sur les bords de la Saône, et on contemple ce vaste paysage où s'est égarée la jeune imagination de Greuze.

La maison où il est né n'est pas grande : un rez-de-chaussée et deux étages avec trois fenêtres de façade. Trois familles habitent là les unes chez les autres. Aucun souvenir de Greuze. Sans doute le père avait la maison tout entière pour lui et les siens ; sans doute la chambre de Greuze était au second étage, mais les murs ont été tant de fois blanchis, que les croquis du gamin de génie ont disparu tout à fait.

Et pourtant les souvenirs de Greuze sont très vivants par la tradition. Le peintre a encore là bien des cousins et des cousines. Les deux mille tailleurs de pierre de ce chantier babylonien vous diront tous quelque trait ignoré de sa vie. On se rappelle qu'en 1798 il revint à Tournus avec sa fille, vieux déjà, mais vert encore. Bon pied, bon œil, peignant de sa meilleure palette ; air de grand seigneur, mais affable ; pauvre, mais cachant sa misère par des générosités d'artiste. Il semblait se reposer dans son pays de toutes les tempêtes conjugales.

Le musée Greuze a été ouvert le jour de l'inauguration de sa statue. Il ne renferme encore que peu de tableaux et de dessins, un grand nombre de gravures de Greuze, quelques-unes avec sa signature. Il occupe la grande salle de l'Hôtel-de-Ville avec la bibliothèque ; les livres ne nuisent pas aux tableaux, au contraire, ce sont de bons voisins qui semblent se donner l'un à l'autre plus de lumière.

Dans le vestibule on salue en passant un très beau buste en marbre de Greuze, par Simian, un sculpteur tournusien qui annonçait un artiste d'un rare talent, mais qui est allé à Londres créer une fabrique de faïences peintes. Bernard de Palissy l'a emporté sur Michel-Ange, parce qu'il a promis la fortune.

En entrant dans le Musée, le regard tombe avec admiration et avec regret sur le *Discobole*, de Jean-Baptiste Deschamps ; peu de jeunes sculpteurs, parmi les meilleurs, seraient dignes de signer une œuvre où dominent la forme et le sentiment. Le Musée s'enrichira bientôt de toutes les ébauches de ce jeune mort qui survivra.

Il y a trois portraits peints de Greuze; le plus jeune le représente vers la quarantaine, à cette belle époque du Salon de 1765 où il exposait ses plus belles choses.

La figure est un peu molle; c'est une peinture agréable dans le ton du portrait de Wille, aujourd'hui au Musée, mais qui n'accuse pas le même relief, comme si les années n'en eussent pas encore marqué le caractère.

Les deux autres portraits de Greuze le représentent à ses derniers jours; l'un d'eux est une répétition du portrait du Louvre avec quelques changements; l'autre est une copie moderne faite avec tout l'esprit du maître.

Greuze aimait Rubens; comme lui, il cherchait à peindre du premier coup pour garder la virginité des tons. Est-ce pour cela que nous trouvons ces trois Grâces de Rubens peintes sur cuivre soulevant un panier de fleurs? Une vieille inscription de ce charmant petit tableau l'attribue à Rubens pour les figures et à Breughel pour les accessoires et pour les fleurs. C'est une très jolie chose, qui a un bon air de musée, mais les Tournusiens préféreront toujours les figures sentimentales de leur peintre à ces Grâces un peu brutales et un peu charnues.

Qui donc a dit que Greuze n'avait peint qu'un tableau d'histoire? Voici l'esquisse d'une Lucrèce qui indique la pensée d'un maître dans l'effet de la scène. Remarquons en passant que Greuze cherche toujours à philosopher et à moraliser; il est curieux d'étudier ici Greuze dans un genre où il n'est pas connu, où il est méconnu. Sa Lucrèce est une belle figure, bien jetée; la suivante est pour ainsi dire la marque de Greuze, tant elle a la figure de ses créations habituelles.

Ces enfants qui jouent avec des chiens sont attribués à Prudhon; ont-ils tout l'éclat et toute la morbidesse du maître? Question difficile à résoudre, quoique la toile et les craquelures indiquent déjà l'atelier et la palette de Prudhon. Et qui donc les aurait faits, si ce n'était Prudhon lui-même, peintre variable, non dans sa manière, mais dans sa beauté?

Cette petite fille prise à l'âge où les filles sont encore presque des garçons, passe pour être une des filles de Greuze. A-t-elle été peinte par lui, ou n'est-ce qu'une copie faite plus tard par Anna Greuze elle-même? C'est le ton général du maître, mais la touche semble un peu molle. Il est vrai que Greuze est comme Prudhon, il se ressemble toujours et ne se ressemble jamais.

Voici un dessin magistral du maître : il est signé et il a bien fait de le signer; c'est le *Lion d'Androclès*. Le lion n'est pas visible, mais la femme est là avec tout son effroi et toute sa douleur; le mouvement est très beau, la figure a encore trop du charme de Greuze pour exprimer

la douleur romaine ; la draperie est largement indiquée. Greuze pouvait faire de grandes machines comme Restout et quelques autres maîtres du dix-huitième siècle, avec qui il a des affinités.

Par exemple, dans son tableau de *Saint Fiacre*, à l'église Sainte-Madeleine, on l'attribuerait volontiers à Restout ; c'est le même effet, la même expression, la même couleur.

Quoique Greuze fût avant tout un peintre original, il a aussi quelques airs de famille avec Santerre, cet autre voluptueux de la Régence, qui, comme Greuze, vivait loin de l'Académie et dédaignait la peinture officielle. La *Cruche cassée* n'est-elle pas un peu cousine de la *Suzanne au bain ?* C'est le même sentiment, c'est le même charme, c'est presque la même palette.

On passerait toute une journée devant ces gravures de Greuze, les cruches cassées, les oiseaux morts ou envolés, les bonnes et mauvaises mères, les malédictions, les bénédictions, qui sont, comme je l'ai dit ailleurs, les cent tableaux de sa Comédie humaine. Qui donc faisait les légendes ? Voici l'*Heureux ménage*, le plus beau bouquet d'enfants qu'on ait jamais peint autour d'une mère au sein nu ; c'est une merveille ; le légendiste s'écrie :

L'Américain le plus sauvage,
Après un combat plein d'horreurs,
Attendri, verserait des pleurs
En considérant cette image ;
Mais dans nos pays policés,
Les sentiments de la nature,
Dès longtemps du cœur éclipsés,
N'existent guères qu'en peinture.

Est-ce Diderot qui a fait ces huit vers sur le *Père de famille?*

Le silence, l'attention
Que portent mère, fils et fille
A la naïve instruction
De ce bon père de famille,
Devraient bien apprendre aux docteurs
Que les leçons de l'innocence
Ont plus de pouvoir sur les cœurs
Que toute leur vaine éloquence.

Dans l'*Accordée de village*, le marié, prenant la bourse, dit à son beau-père :

Je sais que la meilleure dot
Sont les vertus de sa famille.

Dans le *Gâteau des Rois*, on met en parallèle la gaîté des bonnes gens et l'ennui des grands seigneurs ; les bonnes gens croient à leur royauté d'un jour, les grands seigneurs n'y croient jamais.

Dans la *Sœur de charité* :

De ce tableau touchant comme j'aime l'auteur !
Tous ses ouvrages sont l'école des vertus,
L'esprit de la nature,
L'image de son âme et celle de son cœur.

Dans la *Belle-Mère*, la légende est en prose : « Oui, elle lui donne du pain, mais elle lui brise les dents avec le pain qu'elle lui donne. » Et comme symbole, sous la gravure, le graveur représente une poule avec cette devise : « Elle les couve quoique ce ne soient pas ses enfants. »

Admirable tableau, celui-là ; la grand'mère est un chef-d'œuvre ; toutes les figures expriment fortement l'action.

L'*Heureuse mère*, quel autre chef-d'œuvre ! Montrez-moi un flamand qui ait plus de charme et plus d'effet !

Voici quelques gravures de Charpentier qui sont des *fac-simile* des dessins mêmes de Greuze, comme les *Préjugés de l'enfance* et le *Fermier brûlé*. Excellente indication de la manière du peintre. Tous les types italiens, depuis la grande dame jusqu'à la savoyarde, prouvent que Greuze a beaucoup travaillé, quoique amoureux, pendant son séjour en Italie, une année à peine.

Il y a une douzaine de dessins, têtes d'expression, académies, achetés à la vente Falconnet. On y remarque de belles choses. Il y a aussi quelques copies des dessins de Greuze.

En un mot, c'est déjà à bon titre le musée Greuze. Peu à peu ce musée s'enrichira comme tous les musées, par des acquisitions et surtout par des donations. Nous souhaitons pour la ville de Tournus de devenir aussi riche en Greuze que Saint-Quentin en La Tour.

L'Empereur a donné un joli tableau au musée Greuze : c'est un Homère très remarqué au Salon de 1866.

Depuis le commencement du monde, les poètes et les peintres ont presque tous fini dans la misère, même la plus grande. Ce spectacle d'Homère et de Greuze, presque mendiants tous les deux sous leurs cheveux blancs ; — de Simian qui quitte l'art pour l'industrie ; — de Deschamps qui meurt la veille de sa renommée, — n'encouragera pas les jeunes dessinateurs de Tournus à tenter la gloire périlleuse du grand art. Pour s'engager dans cette armée toujours décimée, combien de soldats pour faire un capitaine, combien de capitaines pour faire un maréchal de

France, et combien de fois le maréchal de France meurt de chagrin pour avoir perdu ses dernières batailles! Mais les exemples n'y font rien, chacun suit sa destinée, et l'artiste le plus malheureux accepte avec vaillance comme un sacrifice dû à l'art les heures de chagrin et de pauvreté. Sigalon, qui vécut longtemps avec quinze sous par jour, qui était obligé de peindre, agenouillé, son chef-d'œuvre, parce que son atelier était trop bas pour sa toile, disait en copiant à Rome le *Jugement dernier :* « O Michel-Ange! j'ai souffert toutes les misères pour savoir te comprendre! aujourd'hui je t'admire; je n'ai pas payé trop cher d'être un des tiens! »

AR— H—YE.



LA STATUE DE GREUZE



N 1800, cinq ans avant sa mort, le peintre Greuze écrivait au ministre des beaux-arts la lettre suivante : « Le tableau que je fais pour le gouvernement est à moitié fini. La situation dans laquelle je me trouve me force à vous prier de donner des ordres pour que je touche encore un à-compte pour que je puisse le terminer. J'ai eu l'honneur de vous faire part de tous mes malheurs; j'ai tout perdu, *or* le talent et le courage. J'ai soixante-quinze ans, pas un seul ouvrage de commande. De ma vie je n'ai eu un moment aussi pénible à passer. Vous avez le cœur bon, je me flatte que vous aurez égard à mes peines le *plutôt* possible, car il y a urgence. Salut et respect. » — Greuze n'avait jamais été gâté.

Déjà, trente-cinq ans auparavant, en 1765, Diderot, dans une note de son *Salon,* dressait une note ironique des grâces dont l'artiste avait été l'objet jusque-là. « Lorsque le talent de ce peintre fut connu, écrivait le philosophe, on lui permit de faire un voyage à Rome à ses dépens, et lorsqu'il eut mangé le peu d'argent qu'il avait amassé pour le voyage, on lui permit de revenir à Paris avant d'en avoir pu tirer le fruit qu'il en espérait. Depuis son retour, on lui a permis de faire les plus beaux tableaux et de les vendre le moins mal qu'il pouvait. Lors du succès de son tableau du *Paralytique* au dernier Salon, on lui permit de le faire porter à Versailles pour être montré au roi et à la famille royale, et de dépenser une vingtaine d'écus pour ce voyage. Depuis, n'ayant pu trouver d'acheteur pour ce tableau, qui lui a coûté deux cents louis en études, on vient de lui permettre de le vendre à l'Académie impériale des arts à Pétersbourg, afin de porter la réputation du peintre aux dernières limites de l'Europe ; — la suite des grâces accordées à M. Greuze pour le Salon prochain. » Un siècle plus tard on payait, à la vente Pourtalès, une demi-figure, *l'Innocence,* plus de cent mille francs.

Avec la masse d'or qui a servi à faire passer de mains en mains les œuvres du vieillard mort dans la misère en 1805, on aurait pu aujour-

d'hui former le piédestal de la statue que lui élevait, il y a quelques jours, sa ville natale, Tournus en Bourgogne. Une statue à Greuze, à ce Greuze que l'Académie royale de peinture reléguait dédaigneusement parmi les peintres de genre : en ce temps de statuomanie, en ce temps où l'on a rendu un tel hommage, et qui devait être si exceptionnel, au grammairien Lhomond, une statue à Greuze, n'est-ce point tout simplement une satisfaction donnée à la vanité de clocher? Eh bien, non! Tournus pour Greuze, comme tout à l'heure Valenciennes pour Watteau, vient d'acquitter une dette nationale. Après cinquante ans d'oubli, de dédain, nos maîtres français du dix-huitième siècle ont repris, et ils garderont désormais leur place aux premiers rangs dans l'histoire de notre art. C'est que leurs œuvres sont formées du plus pur rayon de l'esprit français, c'est que nos petits maîtres (on dit aussi les « petits maîtres du Nord ») sont plus et mieux que des peintres, des voyants ; ils ont les dons si précieux de leur race : l'intelligence, la clarté, la variété, l'enjouement. En outre, ils ont su être sincères, sinon toujours vrais, et sans pédantisme faire une prodigieuse dépense de talent.

Avant eux, quels sont les maîtres vraiment français? Au seizième siècle, la tradition flamande essaie de se franciser avec les Clouet; avec les frères Le Nain apparaît nettement la première lueur d'un art national qui ne devait rien à la triple tradition de l'antiquité, du moyen âge ou de la renaissance. Sauf ces exceptions restées si obscures, l'Ecole se fait tout italienne, florentine. Au dix-septième siècle, Le Sueur seul est Français, et dans une expression restreinte de son art, dans sa *Vie de saint Bruno;* tout le reste de son œuvre est romain, romain comme l'œuvre entier de Poussin, dont le génie s'épuise à effacer en lui toute trace de sa nationalité. Si l'empreinte française résiste aux efforts du philosophe des Andelys, c'est à son insu et comme malgré lui. Les grandes renommées du dix-septième siècle après Poussin : Le Brun, Mignard, Jouvenet, se perdent dans l'imitation emphatique, dans la convention lourde et pompeuse où aboutit le mouvement si original et si grand de la renaissance en Italie.

De ces mains habiles et solennellement ennuyeuses, l'art tombe tout à coup aux mains de Watteau, Boucher, Fragonard, Chardin, Prudhon, Greuze, etc. Ils se succèdent l'un à l'autre, se partagent le siècle, et, en dépit des Lagrenée, qui conservent la tradition immobilisée, glacée, ce sont eux, ces petits maîtres, qui fondent l'école française et font la gloire de leur époque.

Ils ont eu un double mérite; comme artistes, ils sont revenus à l'étude directe des beautés naturelles saisies dans la pleine lumière du soleil

au point de vue de la conception, ils ont renoncé à la mythomanie du grand siècle; ils ont relégué au magasin d'accessoires toute la friperie mythologique, tous les mannequins héroïques qui faisaient prendre d'habiles ouvriers en marqueterie pittoresque pour des peintres. Tant de fantaisie, d'éclat, d'imprévu, tant de songes ailés, sous la brosse de Watteau ; tant de grâce chez Boucher, chez Fragonard ; tant de finesse et d'esprit chez les Saint-Aubin, chez les vignettistes ; tant de volupté chez Clodion ; tant de vérité, de pénétration chez La Tour; tant de science enfin et tant d'honnêteté, de force, presque de grandeur sous une apparente simplicité dans le talent de Chardin ne purent sauver l'École française. Elle abusa de la liberté conquise jusqu'à la licence, et la main brutale du plus froid des maîtres éteignit le soleil dans les ateliers, éteignit toute vie, tout rayon, toute vérité, toute passion en peinture, et par extension dans tous les arts. Tout ce qui exige du goût, jusqu'au mobilier, jusqu'à la mode, devint pétrifiant d'ennui sous l'influence de David. Et cependant la seule page digne d'un maître, dans l'œuvre de David, son *Marat assassiné,* ignoble héros d'une belle peinture, aurait dû suffire à convertir l'artiste à la seule théorie vraie en fait d'art, à la passion. — Sans prétendre retracer avec quelque détail les diverses périodes, les crises que l'art français a subies depuis David jusqu'à nos jours, nous pouvons dire que le romantisme fut une réaction, une tentative d'affranchissement légitime, courageusement poursuivie dans ses conséquences et développée par quelques peintres, dans le trouble, il est vrai, et dans la confusion. Ce qui s'est pleinement dégagé des efforts de nos artistes en ce siècle, c'est une incontestable habileté d'exécution ; l'instrument est donc tout prêt ; les entraves sont brisées ; ce qui manque à nos peintres pour profiter de leur talent acquis, c'est une foi, une volonté, une passion. Et c'est là ce qu'avaient les artistes du dix-huitième siècle. Ils croyaient au plaisir ; ils voulaient le traduire et, sous toutes les faces, le représenter; ils avaient une passion, celle de la grâce élégante, de tout ce qui est aimable, charmant, de tout ce qui sied, fait ressortir et encadre les séductions de la forme. Un peuple artiste peut sans doute avoir une passion plus noble; celle-ci suffit cependant à créer tout un art.

Dans ce concert de volupté, Greuze pourtant donne une note nouvelle. Il dit par les moyens de l'art, comme Diderot au théâtre, les drames de la vie domestique, et par là il donne un démenti formel à ses juges de l'Académie, il devient à sa façon un peintre d'histoire, tout au moins un peintre que l'histoire est forcée d'interroger. M. Arsène Houssaye, dans le discours très élégant, abondant en faits, en aperçus ingénieux et

délicats qu'il prononçait l'autre jour à Tournus, a bien marqué la nuance que nous indiquons.

« L'Académie avait raison, disait l'orateur, Greuze n'était pas un peintre d'histoire. Il n'avait pas soulevé le suaire de la divine antiquité; il n'avait pas ouvert sa fenêtre sur les ruines éloquentes du Parthénon et sur les peintures de Pompéia; il ne comprenait ni les dieux ni les héros; il n'avait ni le grand style, ni le fier coloris, ni les épiques accessoires; mais il savait trouver merveilleusement l'expression des passions intimes. Le drame de Diderot et la comédie de Sedaine, voilà son domaine; c'est là qu'il est, tout à son aise, un peintre charmant. Combien de peintres d'histoire, combien de peintres de fresques qui s'imaginent volontiers qu'un peintre de genre ne va pas à leur taille, seraient fiers pourtant, non pas seulement d'avoir leur statue en marbre, comme Greuze, mais les applaudissements de tant de populations enthousiastes! C'est qu'en France l'admiration passe par le cœur. Ce n'est pas assez de prendre l'esprit par de grandes tentatives; ce n'est pas assez d'aspirer au style de l'histoire, si on n'a pas le génie qui répand la vie et la couleur. »

Et M. Arsène Houssaye ajoutait aussitôt : « On est historien sur un chevalet comme devant une grande toile. Ingres est-il moins grand quand il peint *la Source*, — cette grande *Cruche cassée*, — que quand il peignait *l'Apothéose d'Homère?* Quel historien contemporain oserait faire ombre au romancier Balzac? Greuze aussi a été un romancier. Et lui aussi a signé sa Comédie humaine. Quelle variété de figures et de passions, depuis la fillette de *la Cruche cassée* jusqu'à la duchesse qu'il a peinte en Madeleine! On s'est trop habitué à étudier Greuze dans ses têtes d'expression, qui sont charmantes, mais qui ne sont pas tout son œuvre. Combien de scènes curieuses prises sur le vif dans toutes ses paysanneries tour à tour souriantes, sentimentales et dramatiques! On pourrait décrire jusqu'à cent tableaux de cette comédie humaine qui est aujourd'hui une des pages vivantes de notre histoire. Les ennemis de Greuze ont dit qu'il était romanesque; mais Diderot, la vérité faite homme, ne s'écriait-il pas : « Voilà le peintre de mœurs, » comme il s'écriait devant Boucher : « Voilà le peintre des mauvaises mœurs! »

Disons-le cependant, Greuze n'a point pu se dégager tout à fait de l'entraînement du siècle vers le plaisir et la volupté. Rappelez-vous toutes ses fillettes, celle de *la Cruche cassée,* de *l'Oiseau mort, la Jeune fille au chien*, *la Pelotonneuse,* qui était chez M. le duc de Morny. Vous n'avez point oublié cette pelotonneuse, une enfant de quatorze à quinze ans, une petite bourgeoise ; elle est assise sur une chaise de paille

grossière comme une chaise d'église. Un léger bonnet orné d'un ruban bleu est posé en arrière dans ses cheveux blonds flottants. Elle tient sur ses genoux une petite corbeille d'osier où s'entassent une à une les pelotes de coton qu'elle achève ; et elle en achève une en effet, en roulant les brins de fil machinalement, tirant d'une secousse celui que retient entre ses pattes un jeune chat qui, placé près d'elle sur une modeste table à ouvrage, la regarde et semble pénétrer les voltigeantes pensées qui errent sous ce jeune front. Ce cœur d'enfant battrait-il, aurait-il déjà la force de soulever l'indienne blanche et bleue de la robe, le linon du fichu ?

Cette incertitude troublante dans les jeunes filles de Greuze a été parfaitement et rudement définie par MM. de Goncourt dans leurs *Études sur l'Art du XVIII*e *siècle.*

« L'impression que donne son œuvre, ont-ils dit, est complexe, trouble, mélangée. C'est que cette peinture de Greuze a plus qu'un défaut, elle a un vice : elle recèle une secrète corruption, elle est essentiellement sensuelle, sensuelle par le fond et par la forme, par la composition, le dessin, la touche même. La vertu qui revient sans cesse sous ses pinceaux semble toujours sortir des *Contes* de Marmontel. Les tableaux de famille, dès qu'il y touche, perdent leur austérité, leur gravité, leur recueillement... Arrangements de groupes, accessoires, poses, attitudes, costumes, tout chez Greuze concourt à cette irritation sensuelle... Ce ne sont que corsets et brassières aux lacets lâches, aux nœuds floches, toilettes déliées sans résistance, ne tenant à rien, et que la première attaque, semble-t-il, va faire couler à terre. Car c'est là le raffinement de Greuze : il change en provocation la simplicité et le négligé de la jeune fille. Il donne une coquetterie friponne des plus irritantes au voile habitué à toucher la vierge, et tout empreint encore de sa chasteté. » Telle est en effet la corruption de Greuze : il donne à une tête d'enfant le corps et les négligences d'une courtisane. Mais ce point délicat une fois marqué, quel artiste résistera à l'attrait de ces têtes de jeunes filles, de cette pelotonneuse dont l'œil humide, la narine ouverte, palpitante, les lèvres rouges, dont la chair blanche et chaude en même temps constituent une beauté de blonde incomparable ?

Qu'il y a loin de là pourtant aux fillettes de Chardin ! M. de Morny avait, je m'en souviens, rapproché de *la Pelotonneuse* une paysanne de Chardin, de grandeur naturelle comme celle de Greuze, assise de même sur une humble chaise. Elles sont l'une et l'autre coiffées d'un bonnet de linge retenu par un bout de ruban bleu, vêtues d'une robe bleue avec un tablier rayé à bavette. Il n'est pas jusqu'à une paire de ciseaux,

accrochée de même, qui ne vienne de prime abord compléter la similitude entre les deux compositions.

Mais, premier détail modifié, la paysanne a les épaules couvertes d'un fichu noir, et non d'une gaze transparente. Le bonnet, qui est posé comme un rayon sur les cheveux soyeux de la jeune fille de Greuze, avance ici ; il couvre la tête, cache la chevelure. L'enfant est, chez Chardin, une enfant sérieuse, songeuse aussi, mais ne songeant guère aux amourettes ; réfléchie, quasi-préoccupée par les difficultés d'une vie où l'on ne connaît que le travail, le travail pénible, et une gêne voisine de la misère. Cette petite fille est ou doit être l'aînée responsable d'un ménage où il n'y a plus de mère et d'où le père s'absente chaque matin pour le dur labeur de la journée. Honnêteté profonde, vie austère, voilà ce qu'on lit sur les traits de ce jeune visage, au front bombé, un peu triste. A l'épanouissement sensuel de l'autre, on ne peut même opposer chez celle-ci la pudeur d'attitude ; elle ignore sa pudeur ; elle vit dans sa droiture de pensée sans en avoir conscience.

Chardin, qui n'a point fait de morale ni de vertu sentimentale à la Greuze dans ses tableaux, est l'honnête homme par excellence de cette fin de siècle.

Les *Salons* de Diderot sont l'expression pétulante des admirations que le talent de Greuze inspirait à ses contemporains. On s'attendrissait devant les sujets d'intérieur, où il mettait en scène avec une sensibilité un peu factice et bien voisine de la sensiblerie les déchirements et les joies de la famille : *l'Accordée de village, la Malédiction paternelle, le Fils puni, le Gâteau des Rois, la Lecture de la Bible, le Retour de nourrice, le Paralytique soigné par ses enfants.* Aujourd'hui (notre cœur s'est-il endurci ?), les préférences des amateurs s'adressent dans son œuvre à ses figures isolées : Boudeuses, Tricoteuses, Dévideuses, Blanchisseuses, Curieuses, Écosseuses de pois, Fleuristes, Laitières, Annettes, Nanettes et autres grisettes. Ses portraits, dont la séduction nous paraît plus désintéressée, sont dignes également des plus fières galeries. Qui, parmi tous ceux que l'art intéresse, a pu oublier, par exemple, celui de Mme de Champcenetz, exposé il y a sept ou huit ans au boulevard des Italiens. Il compte comme un chef-d'œuvre au nombre des portraits signés de son nom par la souplesse et la franchise de la facture, par l'excellence de la composition, ajoutons aussi par la beauté du modèle.

En cette occasion, cette souplesse d'une nature un peu indécise l'a merveilleusement servi. Son regard a pénétré, sa main a fixé pour tou-

jours cette figure d'une exquise distinction, si jeune et déjà si fatiguée *, ces yeux pleins d'ardeur et d'ironie, cette bouche aux lèvres pâlies et les richesses d'une poitrine admirable sous la gaze du peignoir entr'ouvert. Beauté surprenante et d'un caractère tout moderne : nul fard ne voile la transparence des chairs, et la chevelure, non poudrée, dans sa naturelle opulence, relevée au-dessus du front légèrement bombé, redescend en longues boucles autour du cou, dont elle fait ressortir les tons mats, chauds et puissants. Je rappelle avec intention ici les œuvres qui ne sont point dans les galeries publiques. Nos tableaux du Musée sont si connus : *l'Accordée de village, la Malédiction, le Fils puni, la Cruche cassée* surtout, devant laquelle se pressent toujours sur plusieurs rangs les chevalets des copistes et toujours imparfaitement copiée.

D'ailleurs, ces tableaux n'ont-ils pas été décrits, et avec quelle passion ! par Diderot, qu'il faut entendre parlant de *la Malédiction* et du *Fils puni :* « Imaginez une chambre où le jour n'entre guère que par la porte. Tournez les yeux autour de cette chambre triste, et vous n'y verrez qu'indigence... Malgré le secours dont le fils aîné de la maison peut être à son vieux père, à sa mère et à ses frères, il ne s'en ira point sans avoir mis à contribution ces malheureux. Il vient avec un vieux soldat ; il a fait sa demande; son père en est indigné, et il n'épargne pas les mots durs à cet enfant dénaturé, qui lui rend injures pour reproches. On le voit au centre du tableau : il a l'air violent, insolent et fougueux ; il a le bras droit levé du côté de son père, il se dresse sur ses pieds, il menace de la main, il a le chapeau sur la tête. Le bon vieillard fait des efforts pour se lever, mais une de ses filles, à genoux, le retient par les basques de son habit. Le jeune libertin est entouré de l'aînée de ses sœurs, de sa mère et d'un de ses petits frères. Sa mère le tient embrassé par le corps, le brutal cherche à s'en débarrasser et la repousse du pied. La sœur aînée s'est aussi interposée entre son père et son frère ; la mère et la sœur semblent chercher à les cacher l'un à l'autre. Cependant le petit frère pleure, porte une main à ses yeux, et, pendu au bras droit de son grand frère, il s'efforce de l'entraîner hors de la maison. Derrière le fauteuil du vieillard, le plus jeune a l'air stupéfait. A l'autre extrémité de la scène, vers la porte, le vieux soldat qui a enrôlé et accompagné le fils ingrat chez ses parents, s'en va le dos tourné à ce qui se passe, son sabre sous le bras et la tête baissée. Un chien, placé sur le devant, au milieu de ce tumulte, l'augmente encore par ses aboiements... »

La scène est très belle, écrit Diderot, mais elle n'approche pas encore

* Elle rappelle, à ce point de vue, la femme de Carlo Maratte, du Louvre.

de celle qui suit : le mauvais fils a fait la campagne; il revient, et dans quel moment !... Son père vient d'expirer... il est étendu sur son lit. On voit à ses pieds, sur une escabelle de paille, le cierge bénit qui brûle et le bénitier. La fille aînée, assise dans un vieux confessionnal de cuir, a le corps renversé dans l'attitude du désespoir, une main à la tête, l'autre élevée et tenant encore le crucifix qu'elle a fait baiser à son père. Un des petits enfants, effrayé, s'est caché le visage dans son sein; l'autre, les bras en l'air et les doigts écartés, semble concevoir les premières idées de la mort. La pauvre mère est debout, vers la porte, le dos contre le mur, désolée, et ses genoux se dérobent sous elle. Voilà le spectacle qui attend le fils ingrat. Il s'avance, c'est sa mère qui le reçoit. Elle se tait, mais ses bras, tendus vers le cadavre, lui disent : « Regarde! » Le malheureux est consterné, la tête lui tombe en avant, et il se frappe le front avec le poing... Quelle leçon pour les pères et pour les enfants !... « Cela est beau, très beau, sublime, s'écrie Diderot, tout, tout!... »

Nous sommes plus tièdes. Nous en avons bien rabattu de ces élans d'enthousiasme, et peut-être trop. Cependant ils ont fait leur trouée jusqu'à nous. Et si nous voyons mieux qu'on ne les voyait alors les parties factices, dramatiques, théâtrales, veux-je dire, et de convention qui font alliage dans ce talent généreux; si nous ne nous laissons plus prendre à ses innocences douteuses; si nous l'admirons plus froidement, nous l'admirons néanmoins pour ses grandes qualités d'artiste qui nous touchent toujours, et historiquement aussi parce qu'il fut le premier peintre de la vie moyenne. On ne s'étonne que d'une chose, c'est que Greuze ait sa statue d'hier seulement. Il appartenait, ce semble, aux générations des environs de 1840 de rendre ce légitime hommage au Rubens de la petite bourgeoisie.

ERNEST CHESNEAU.



ÉTUDE SUR GREUZE



AMAIS Greuze ne peint, je crois, pour le plaisir de peindre; il ne se laisse pas tenter par un mur splendidement éclairé du soleil, par le chien qui passe, par le premier objet qui porte de la couleur, il ne va que là où le sentiment l'appelle. Le sentiment, voilà le domaine de Greuze. Il est le peintre, en bonne part, de ce mot *sensible* qu'on entend répéter tout le long du dix-huitième siècle. Aussi, dans les tableaux de Greuze, qui ne visent pas au drame, il règne je ne sais quelle tendresse, quel charme de douceur et de bonté qui s'exprime par la grâce. C'est un moraliste, mais qui est passionné pour les belles épaules, un prédicateur qui veut voir et nous montrer la poitrine des jeunes filles. Si cette chair si jolie est faible, le spectacle n'en est pas dangereux, car la faute n'apparaît que lorsque le remords la répare. Un peu de tristesse dans ces beaux yeux bleus, et l'on y voit, non la volupté, mais la conscience.

A quoi pense la jeune fille qui *pleure son oiseau mort?* Elle est placée de face, la tête inclinée sur sa main gauche, l'oiseau mort est devant elle, bien mort, hélas ! il a les ailes pendantes et les pattes en l'air. Qu'elle est pensive, la jeune fille ! son œil bleu est voilé de rêverie et les larmes y tremblent. Pour un oiseau perdu, la douleur est bien profonde ! La mort fait soupirer ainsi, sans doute, mais l'amour aussi, à seize ans. Qu'a donc la belle enfant au regret ? la tête est d'une vierge et la tristesse d'une femme. Diderot a consacré plusieurs pages, trop indiscrètes, à chercher et à trahir le secret de ce mélancolique étonnement. Pourquoi plusieurs pages ? Il n'a fallu à Greuze qu'une légère touche de pinceau pour mettre tout cela dans ce regard rêveur, et n'est-ce pas aller contre la délicatesse de l'intention du peintre, que d'en ôter précisément ce qu'elle a de vague et par cela même de charmant ?

On peuplerait un couvent de ces jeunes filles de Greuze, qui songent, virginalement étonnées. La joie du peintre était de glisser dans une

chaste image le soupçon délicat d'une faiblesse, afin d'y introduire le reproche sous la forme du regret. Le secret de son génie consistait à arranger toujours les choses de manière que ni la volupté ni la morale n'y perdissent rien. Pauvres jeunes filles! le *miroir brisé*, la *cruche cassée*, l'*oiseau mort*, elles ont à pleurer toujours quelque chose. Avec quel intéressant regret celle-ci porte au bras sa cruche fêlée, en relevant de l'autre main son tablier plein de fleurs! Elle va rentrer ainsi au logis, dolente, les yeux non pas baissés, mais ouverts au contraire par la plus touchante naïveté. Cette petite cruche était donc d'un bien grand prix? Non, ce n'est que du grès. Alors c'est que la mère est bien sévère? Non plus, les familles de Greuze sont douces et souriantes, depuis l'enfant jusqu'à l'aïeule. D'où vient donc ce chagrin?...

Je ne savais pas même
Son nom jusqu'à ce jour.
Hélas! lorsque l'on aime,
On a donc de l'amour?

Il faut relever dans la plupart des tableaux de Greuze un défaut saillant, mais qui, par sa nature même, trahit chez le peintre un sentiment exquis. Il est rare que la tête soit parfaitement en harmonie avec le corps, dans ces jeunes filles au chaste repentir. Le corps est d'une femme; la gorge est arrivée à une parfaite rondeur, et il n'est pas permis d'en douter, car toujours la poitrine repousse l'écharpe négligente et cherche les caresses de la lumière. La femme est donc créée : le corps le dit avec grâce, mais la tête est d'une enfant, tête de douze ans sur des épaules de dix-huit. C'est un défaut, dites-vous; mais comprenez du moins le sentiment qui fit commettre à Greuze ce délicat et subtil anachronisme. Il voulait indiquer une faute, une faiblesse, il fallait bien peindre une femme; mais il voulait aussi indiquer la pudeur qui survit à la chute, et il peignait sinon la pureté même, du moins l'âge de la pureté, l'adolescence. N'enlevons pas au peintre cette inconséquence heureuse, ce serait lui ôter une partie de sa grâce.

Encore une observation à propos de ces jeunes filles, touchants problèmes de la virginité rêveuse. Malgré cette admirable délicatesse de son imagination, malgré ce désir, qui fut toute sa philosophie, de montrer toujours le regret dans la faute et la leçon à côté du tort, Greuze, en dépit de lui-même, ne put échapper entièrement à l'influence régnante de son siècle. Il proteste sans doute par l'honnêteté, par les alarmes de ses modèles, contre la licence, contre le sensualisme ardent de son époque, contre toute cette peinture où traînent toujours la jarretière de

Mme du Barry et le mouchoir de Louis XV. Il épouse enfin de tout son cœur la révolution qui entraîne la littérature vers la morale, vers la sainteté du foyer domestique, et il lui dédie son talent. Mais cependant l'atmosphère environnante le porte, à son insu, vers la volupté. L'air qu'il respire lui conseille l'amour. Il le peindra malgré lui, sauf à le moraliser par la chasteté du pinceau et à se racheter par une inconséquence de génie. Ainsi, à travers ces étonnements de jeunes filles, la volupté se devine aisément ; ces oiseaux morts que l'on pleure, ces miroirs brisés où l'on se regarde avec tristesse, ces cruches cassées que l'on rapporte en rêvant, qu'est-ce autre chose que des images complaisantes et perfides de l'amour voilé ? Greuze les a signées, oui, et cette signature est le côté pudique de l'œuvre ; mais le dix-huitième siècle les a signées aussi, et cette signature c'est le morceau qui manque à la cruche.

« ... Et la grâce plus belle encore que la beauté, » voilà sans doute l'idéal de Greuze. Il aimait passionnément les femmes, j'entends leur compagnie, et il paraît que les femmes le lui rendaient bien. C'était, du reste, de part et d'autre une reconnaissance bien naturelle. « Greuze, dit M. Lecarpentier, qui l'a connu, était de taille moyenne; il avait la tête forte, le front très grand, les yeux vifs et bien fendus, une figure spirituelle. Son abord annonçait la franchise et l'homme de génie; il était même difficile de ne pas dire : Voilà Greuze, sans presque l'avoir vu. » Friand de la louange, surtout de celle des femmes, il la prodiguait lui-même tout le premier avec une chaleur affectueuse et une finesse d'artiste qui semblait toujours adresser à l'art ce qui était destiné au modèle. Greuze parlait bien, avec enthousiasme, notamment de la peinture et de lui-même. Plein de son mérite, par sa vérité naïve et un peu trop indiscrète, il se faisait des ennemis de ses envieux les plus réservés.

« Il est un peu vain, notre peintre ! s'écrie Diderot; mais sa vanité est celle d'un enfant, c'est l'ivresse du talent. Otez-lui cette naïveté qui lui fait dire de son propre ouvrage : *Voyez-moi cela! C'est cela qui est beau !* vous lui ôterez la verve, vous éteindrez le feu, et le génie s'éclipsera. Je crains bien, lorsqu'il deviendra modeste, qu'il n'ait raison de l'être. Nos qualités, certaines du moins, tiennent de près à nos défauts; la plupart des honnêtes femmes ont de l'humeur, les grands artistes ont un petit coup de hache à la tête... Lorsque le salon fut tapissé, on en fit les honneurs à M. de Marigny. Poisson-Mécène s'y rendit avec le cortége des artistes favoris qu'il admet à sa table. Il alla, il regarda, il approuva, il dédaigna. La *Pleureuse* de Greuze l'arrêta et le surprit.

Cela est beau, dit-il à l'artiste, qui lui répondit : « Monsieur, je le sais, on me loue de reste ; mais je manque d'ouvrage. — C'est que vous avez une nuée d'ennemis, interrompit Joseph Vernet, et parmi ces ennemis, un quidam qui a l'air de vous aimer à la folie et qui vous perdra. — Et qui est ce quidam ? demanda Greuze. — C'est vous, répondit Vernet. »

Lorsque le peintre de marine lui adressa ce mot piquant, Greuze avait été, sur la proposition de Pigalle, agréé à l'Académie, ce qui lui avait donné le droit d'exposer ses ouvrages au Salon. Certaines critiques, lancées au milieu de l'admiration générale, lui furent tellement sensibles, qu'il résolut de faire un voyage à Rome pour y changer son style. Erreur ingénue ! Eh ! qu'allait-il chercher à Rome ? que pouvaient lui enseigner les héros et les dieux, à lui, qui était le peintre sentimental et naïf des bonnes gens, de l'honnête bourgeois dans sa famille, de la vieille mère à son rouet, des enfants en querelle avec leur poupée ? Qu'avait-il à copier les *Vierges* de Raphaël, destinées à l'amour divin, lui qui savait par cœur les fraîches filles faites pour la terre, et dont l'amour des hommes doit chiffonner le bonnet ? Se figure-t-on le peintre Greuse visitant la chapelle Sixtine ! Assurément, il dut penser alors à cette grisette qu'il avait laissée à Paris dans une mansarde, et qu'il appelait la *Vertu chancelante*, pauvre jolie personne que l'on a voulu séduire par une montre où est déjà marquée l'heure de sa faiblesse. Elle n'est encore que Babet ; un jour elle sera Frétillon... Greuze se hâta de quitter Rome, et il s'en revint à Paris peindre la *Bonne mère* et le *Gâteau des Rois*, dans son atelier situé rue Pavée, la première porte à droite en entrant par la rue Saint-André-des-Arts.

Si vous entrez dans cet atelier de Greuze, vous y pourrez suivre pas à pas l'histoire touchante de la fille du peuple, depuis le jour où elle est allée imprudemment à la fontaine et en est revenue les yeux pleins de larmes et le tablier plein de fleurs, jusqu'au jour où nous la retrouverons mère de famille, portant une grappe de beaux enfants frais et roses. Elle achèvera dans les tendres austérités du devoir le rêve qu'elle avait fait à seize ans. Qui ne la connaît sous son nom de l'*Accordée du village ?* Qui ne l'a vue passer, se rendant à la signature du contrat, appuyée sur une amie d'enfance et conduite par son fiancé, qui n'ose encore lui serrer le bras ? Sa tête charmante, encadrée dans un joli bonnet, sa taille, serrée dans un corsage blanc, la rose qui est posée sur son sein épanouit lui donneraient pour fiancés tous les spectateurs, s'ils n'étaient occupés par une scène où chaque personnage joue si bien son rôle. Et, d'ailleurs, l'*Accordée* a tant de modestie dans son regard baissé, dans son attitude, que l'on oserait à peine lui adresser le compli-



STATUE DE GREUZE, PAR M. BENEDICT ROUGELET

ment qu'elle mérite, car elle est à la fois modeste et triomphante, ravie d'être jeune, embarrassée d'être belle, émue d'être aimée.

Otez à Prudhon le style, le sentiment de l'antique, et vous retrouverez Greuze. Entre ces deux maîtres, il existe un lien délicat qui est la grâce. C'est par là que nous intéressent les *fiancés* de Greuze, ses *fileuses* au rouet, ses *écosseuses de pois*, tous ces doux ménages où règnent la paix domestique et la santé, toutes ces *mères de famille* montrant leurs petits Gracques, leurs trésors. La grâce est une manière de poésie qui rend les bourgeois possibles comme héros, quand la passion s'y ajoute. Or, la grâce et la passion, c'étaient le bleu et le vermillon de Greuze; il en avait toujours sur sa palette. Flamand sous le rapport du style, Greuze est éminemment Français par la pensée. Sa touche badine, légère et *beurrée*, dépose en courant des espèces de hachures enlacées et bien fondues: mais si elle convient à exprimer la joue colorée des enfants, le teint animé d'une jeune fille, quelquefois elle semble marteler les objets et en multiplier les plans outre mesure. La touche de Greuze ressemble un peu à la touche par méplats de Metzu, et souvent elle en exagère les qualités excellentes. Il est vrai de dire cependant que ce défaut, moins sensible dans ses ouvrages plus terminés, disparaît tout à fait dans les plus beaux. Et c'est le cas de répéter ce qu'a dit à ce sujet M. Paillot de Montabert. « Une foule de peintres qui ont été et qui sont encore fort monotones, fort insipides par la prétention de leur blaireau, sont loin cependant du fini de Greuze, qui certainement n'avait pas comme eux un pinceau lisse, uni, et un travail parfondu. » Mais, par la composition, par le côté dramatique et senti, Greuze tient à l'école française, assez pour lui faire un grand honneur, et assez peu pour être le plus original de nos maîtres. Si ses tableaux manquent parfois de l'unité optique, on y trouve, pour ainsi dire, une sorte d'unité morale qui est l'esprit de famille, et ce qui les éclaire n'est pas seulement la lumière du jour, c'est un doux rayon de philosophie.

CHARLES BLANC.



POÉSIE

L'IDÉAL DE GREUZE

O Greuze! la Critique, ardente au paradoxe,
Condamne la Pensée en tes tableaux charmants;
Mais avec Diderot, ton critique orthodoxe,
Tu réponds aux railleurs : L'Art aime les romans.

Depuis les hauts sommets de Zeuxis et d'Apelle,
Jusques au chevalet des artistes flamands,
L'Art a toujours pensé, parce que l'Art rappelle
Dieu sculptant et peignant mondes et firmaments.

O peintre romancier, j'aime ton odyssée.
Quand tu cueilles les fleurs de la virginité,
Avec tant d'innocence et tant de volupté!

J'aime mieux l'idéal de ta Cruche cassée,
Qu'un chaudron de Chardin, chef-d'œuvre sans pensée :
C'est dans l'âme qu'il faut chercher la Vérité.

ARSÈNE HOUSSAYE.



GREUZE

A ARSÈNE HOUSSAYE

... Ut pictura poesis.

On a vu quelquefois de précoces natures
Qu'une gloire soudaine illumine au berceau :
Le monde, pour ceux-là juste en ses conjectures,
A dit : « Ils seront rois, rois de par le pinceau !
Mais le Génie a seul provoqué ces présages
Parmi ceux qu'inspira ce beau présent du ciel,
Rares esprits que Dieu sème à travers les âges,
On cite surtout Raphaël.

Sans avoir en naissant reçu ce don sublime
Qui distingue ici-bas les vaillants et les forts,
Greuze, il n'est sur ce point qu'une voix unanime,
Creuze, encor tout enfant, dessinait sans efforts,
Il savait esquisser avant de savoir lire,
Son talent s'éveillait en crayonnant ainsi,
Et, comme le Corrége, il put un jour se dire :
Moi, je suis peintre aussi !

Desireux de savoir, d'apprendre et de connaître,
Cheminant dans sa voie et les yeux sur le but,
Greuze allait se formant seul et presque sans maître,
Et déjà la *Lecture* annonçait son début :
Il sut montrer après, par son *Paralytique*,
Un nouvel horizon à l'art contemporain,
Et devant lui bientôt du Temple académique
S'ouvrirent les portes d'airain.

Talent original et dédaignant l'ornière,
Greuze au monde artistique ainsi se révélait :
Plus d'un peintre tenté d'imiter sa manière
A dû, de désespoir, briser son chevalet.
C'est que son art à lui n'était point l'art frivole
Qu'un labeur incessant peut rendre familier,
Et que grandi soudain il était chef d'école
A l'âge où l'on est écolier.

Ses Types, il les prend au sein de la famille,
Dans cette bourgeoisie où Dieu mit son berceau;
Scènes d'intérieur, c'est là surtout qu'il brille;
La nature l'inspire et guide son pinceau.
Car il n'a de Watteau ni la coquette emphase,
Ni ce maniérisme où se complut Boucher;
Chez Greuze la percale a remplacé la gaze,
Il vous charme et sait vous toucher.

A de nouveaux succès son talent le convie,
Dans le sentier de l'Art il marche triomphant :
Comme il sait vous donner la fraîcheur et la vie
Profil de jeune femme, et vous, tête d'enfant!
Quelle pudeur naïve il prête à l'*Accordée!*
Quelle attitude simple et quel charme inconnu!
A *la Fille au panier*, doucement accoudée,
Quel tendre regard ingénu!...

Il a le sentiment, la chaleur et la grâce;
On devine son âme en ses créations;
Rien n'égale à coup sûr ou du moins ne dépasse
La suave beauté de ses carnations.
Châtié dans son art, il prêcha la morale
En moraliste aimable et qui sait captiver,
Son coloris est fin, sa touche originale
Et ses tableaux nous font rêver!

C'est par ces dons divers que l'artiste a su plaire,
Et c'est en restant vrai, naturel et charmant,
Que Greuze est devenu le peintre populaire
Pour qui semble aujourd'hui s'accroître l'engouement.
Dans notre ciel de l'Art, si parsemé d'étoiles,
Voilà pourquoi la sienne aux yeux scintille encor,
Pourquoi les amateurs se disputent ses toiles
Et les enlèvent à prix d'or.

En ce temps où la France, en mère magnanime,
Évoque ses grands morts, les compte et les bénit,
Et chaque jour, cédant au doux soin qui l'anime,
Coule une gloire en bronze ou la sculpte en granit :

En ce temps de public et sympathique hommage
Aux artistes aimés comme aux preux triomphants,
Chaque ville en son sein veut posséder l'image
De l'un de ses nobles enfants.

Honneur à la cité qui garde la mémoire
Des quelques noms inscrits sur ses Tables d'airain !
Un pays grand et fort que celui dont l'histoire
Au marteau se cisèle et s'écrit au burin!
Il inspire à ses fils un amour héroïque,
Met le désir de vaincre au cœur de ses guerriers;
Car il sait décerner la couronne civique
Et la couronne de lauriers.

Nonchalamment penchée ainsi qu'une sirène
Sur la Saône limpide à l'égal du Léman,
Nous saluons Tournus où trône en souveraine
Sa vieille basilique au portique roman.
Une voix avait dit : « Un monument à Greuze! »
Cet appel n'était point l'appel d'un inconnu,
Il partait d'un grand cœur, d'une âme généreuse
Et Tournus s'en est souvenu.

Et son peintre est debout! grave, inspiré peut-être,
Il revit dans le marbre au cœur de la cité
Il méritait autant : non qu'il fût un grand maître,
Mais il sut ramener l'art à la vérité.
Resté peintre de genre, en son genre il excelle,
Et celui-là vaut bien quelques pieds de métal
Qui, ne pouvant fixer la fortune infidèle
Eut le Louvre pour hôpital!

Il est une autre ville au climat salutaire,
Où l'habitant, toujours affable au passager,
A travers les débris d'un fameux monastère
S'érige en cicerone et guide l'étranger...
Le vœu qu'ici j'adresse à cette ville heureuse
Jadis siége de l'ordre illustré par Odon,
C'est qu'imitant Tournus dans son culte pour Greuze,
Cluny se rappelle Prudhon!

ADOLPHE CHEVASSUS.

A GREUZE

La Muse, grande égalitaire,
Se plaît à sacrer quelquefois
Des fils de race prolétaire
En leur disant : Vous serez rois!

Un jour, voyant un enfant blême
Qui dans tes vieux murs, ô Tournus,
Courait libre comme un bohême,
Cheveux au vent et les pieds nus,

Elle le toucha de son aile
Et lui dit : « Tu seras, enfant,
« De ceux qu'une gloire éternelle
« Pare d'un laurier triomphant.

« Du beau ta patrie amoureuse
« S'enorgueillira de ton nom
« Et dira : « la Beauté de Greuze »
« Comme : « la Grâce de Platon. »

Greuze peint sans règle, sans maître :
Soudain un cri s'est élevé :
Un grand artiste vient de naître,
Et le grand Art est retrouvé.

Les maîtres d'alors, sur la toile,
Ne s'inspiraient que du joli,
De Greuze se lève l'étoile,
Et leur faux éclat a pâli.

Greuze, c'est la grâce idéale
Souriant à la vérité,
C'est le tendre parfum qu'exhale
La fleur de l'ingénuité.

Ma plume est impuissante et n'ose
Le louer par un mot de plus,
Car il est dans l'apothéose
Que l'Art décerne à ses élus.

Aujourd'hui que Tournus, en fête,
Couronne son triomphateur,
Maître, permets que le poète,
T'apporte aussi son humble fleur.

Ta province est trois fois heureuse,
Elle qui, dans son Panthéon,
Peut mettre le buste de Greuze
Entre Lamartine et Prudhon.

Et toi qui taillas sa statue
Si palpitante de fierté,
Artiste inspiré, je salue
Ta prochaine célébrité.

Dieu confirme ma prophétie,
Et qu'un jour, fier d'un double honneur,
Tournus, dans sa gloire associe
Son grand peintre et son grand sculpteur!

JULES GUISSONIER.



GREUZE

A Denis Diderot.

Diderot, nous l'aimons aussi, ton ami Greuze!
Ses drames villageois nous séduiront longtemps,
Car la *Cruche cassée* et l'*Accordée* heureuse,
Parlent à notre cœur avec leur dix-sept ans!

Mais, ô vieux philosophe, à l'âme généreuse,
Les minois délicats qu'il peignit par instants;
Ces fillettes que brûle une fièvre amoureuse,
Voilà ce qui ravit nos yeux impénitents!

Oh! leurs vagues regards, vaincus d'avance, humides!
Oh! leur lèvre qui s'ouvre avec enchantement!
Oh! leurs seins ingénus offerts naïvement!

Qui peut les oublier! — Ardentes et timides,
Seules, et poursuivant aux premiers feux du jour
Les rêves de la nuit, elles chantent l'amour!

ERNEST D'HERVILLY.



CHRONIQUE



'*Artiste* a voulu rendre un véritable hommage à Greuze en lui consacrant ce numéro tout entier. On a recueilli les opinions de toute la haute critique d'art.

Et pour entrer plus avant dans le sujet, on a voulu honorer Greuze par Greuze lui-même. *L'Artiste* a acheté à la vente de Mme Jean les meilleurs cuivres qui restaient de l'œuvre de Greuze. On en donne ici trois spécimens : la *Cruche cassée*, la *Belle pénitente*, la *Belle pleureuse*. Nous ne dirons pas ce qu'il a fallu de peines pour obtenir un tirage à un aussi grand nombre.

L'Artiste aurait voulu donner la *Vertu chancelante*, un chef-d'œuvre, mais les dimensions de la planche étaient un obstacle. Cette belle gravure sera donnée dans les primes de 1869.

Il y a tout juste cent ans que ces cuivres étaient gravés sous l'œil même de Greuze. L'art aussi a ses reliques.

~~~~~~

Dans le numéro du 1er novembre, *L'Artiste* publiera encore quelques documents curieux sur la vie de Greuze et sur sa fille Anna.

En même temps on donnera la liste des souscriptions déjà inscrites au Livre d'Or de Tournus, avec le nom des membres de la commission et le nom des édiles à qui on doit la statue :

Le Duc de Morny — Le Comte de Nieuwerkerke — De la Guéronnière — Rouher — Arsène Houssaye — Bouteillier — Charmont — Delahante — De Chapuis-Montlaville — Chagot — Chiseuil — Dellorie — Fouville — Franon — Barrault — Schneider — Bénard — Bessard — Canard — Jules Nivet — Charles Roy — Delucenay — Berthet — Durieux — Pariat — Versailleux. — Lalouet — Rouesat — Bernard — Buisson — Farçat — Baty Cherneton — Moine — Dumont — Pariset.

~~~~~~

Les journalistes parisiens invités aux fêtes de Tournus se sont éparpillés à travers les villes du Midi, les uns courant les musées, les autres les antiquités, ceux-ci n'admirant à Arles que les Arlésiennes. On était parti dix ; à Marseille on était encore quatre pour dire adieu à Henry Houssaye, qui s'embarquait sur le *Nil*. Au retour on n'était plus que deux. C'est l'image de la vie : dans la jeunesse, c'est tout une armée d'amis ; quand le voyage va finir, on se trouve seul.

C'est l'Octave de Parisis du *Gaulois* qui a dit cela.

~~~~~~

On a remarqué, à propos de Greuze, que dans la peinture française la lettre G dominait. David, ce grand peintre de convention, — l'imprimeur me fera dire de la Convention, — disait avec sa modestie bien connue :

— Tous mes élèves sont marqués à la lettre du Génie.

Gros,
Gérard,
Guérin,
Girodet.

Avant David, nous avions bien commencé, par Claude Gellée. Nous ne parlerons pas de Galloche, qui fut le maître de Le Moine, qui fut le maître de Boucher, qui fut le maître de David.

Greuze vint.

Géricault est venu ensuite.
~~~~~~

Granet a fait son salut.
Gérôme règne aujourd'hui.
Gudin océanise, dirait un plumitif de petits journaux.

Diderot raconte ainsi la présentation du tableau de Greuze à l'Académie :

« Voici comment la chose se passe dans ces circonstances. L'Académie s'assemble, le tableau est exposé sur un chevalet au milieu de la salle ; les académiciens l'examinent. Cependant l'agréé, seul dans une autre pièce, se promène ou reste assis, en attendant son jugement. Greuze, ou je me trompe fort, n'était pas fort inquiet de son arrêt. Au bout d'une heure, les battants s'ouvrirent, Greuze entra ; le directeur lui dit : — Monsieur, l'Académie vous reçoit ; approchez et prêtez serment. » Greuze, enchanté, satisfait à toutes les cérémonies de la réception. Lorsqu'elle est finie, le directeur lui dit : « Monsieur, l'Académie vous a reçu, mais comme peintre de genre : elle a eu égard à vos anciennes productions qui sont excellentes, et elle a fermé les yeux sur celle-ci, qui n'est digne ni d'elle ni de vous. » Dans cet instant, Greuze, déchu de son espérance, perdit la tête, s'amusa comme un enfant à soutenir l'excellence de son tableau ; et l'on vit le moment où Lagrenée tirait le crayon de sa poche, afin de lui marquer sur sa toile même les incorrections de ses figures.

Greuze n'a guère eu que des femmes pour élèves, peut-être parce que les hommes aimaient sa femme, mais plutôt parce que son talent est presque toujours féminin. Sa meilleure élève fut Mlle Ledoux et Mlle Meyer, qui passa à Prudhon, mais seulement à la mort de Greuze.

Il faut citer aussi sa fille Anna, sa filleule Mme de Valory, Mme Gubeaux, Mlle Cars et quelques filles du monde à qui il enseignait les gouaches et le pastel.

Mme Greuze était amoureuse de tous les disciples de son mari : mais Greuze n'était-il pas amoureux à son tour de tous ses disciples en jupon ? L'art est un grand trait d'union.

Les habitants de Tournus, dit M. Jules Claretie, sont fiers de leur Greuze. « J'ai remarqué maintes fois que les grands hommes qui demeurent le plus populaires, ce sont les peintres. Hemling est le roi de Bruges ; quel est le souverain d'Anvers ? Le fils de Léopold Ier ? Non, mais le peintre Rubens. A Bâle, Holbein ; à Venise, la républicaine, trois rois : Giorgione, Titien, Véronèse ; à Florence, Michel-Ange ; à Rome, Raphaël ; à Milan, Léonard de Vinci ; en Hollande, Rambrandt. A Tournus, on a mis de l'enthousiasme à saluer cette statue de Greuze. La ville était pavoisée, illuminée, pleine de bruit et de fanfares. Lorsque, devant les autorités officielles et les autorités de l'esprit, on a dévoilé la statue, un hurrah immense a éclaté. Il y avait, le soir, banquet de cinq cents couverts et toasts de tous les crûs bourguignons, toasts où Greuze triomphait encore. — « Il donnerait cependant bien sa statue, disait quelqu'un, pour pouvoir peindre cette fête de famille. »

C'était une petite-cousine de Greuze, une marchande de tabac, qui servait le haut de la table. Elle avait demandé cela comme une faveur, comme ces filles de la maison des patriarches dans la Bible. Il lui avait semblé que c'était Greuze lui-même qu'elle servait. Elle est fort jolie, et c'était une faveur pour tout le monde de voir ses blanches mains passer les pièces robustes de ce dîner olympien.

Le *Figaro* a parlé de « l'enthousiasme indescriptible » de ces populations si variées unies dans la même admiration. Mais M. Francis Magnard a fait

trop bon marché de la gloire de Greuze. Voici la lettre que lui a écrite à ce propos M. Arsène Houssaye :

« Mon cher critique, vous vous étonnez de la statue de Greuze quand son critique Diderot n'en a pas encore; il faut élever une statue à Diderot, malgré ses comédies, parce que c'est un philosophe toujours vivant et une critique d'art qui peint et qui sculpte. Or, si vous l'admirez comme critique d'art, pourquoi n'aimez-vous pas son peintre? car il l'a dit plus d'une fois : « Greuze est mon peintre. » Il lui a consacré un demi-volume dans sa critique connue et inédite; et quand il parlait de lui, c'était toujours avec enthousiasme.

« Parce que Greuze a créé le sentimentalisme dans l'art que j'abhorre comme vous, faut-il condamner sa palette ; parce qu'il a voulu être un romancier, faut-il condamner le peintre? A Tournus, hier, nous étions dix critiques d'art, et tous les dix nous admirions une figure de Greuze datée de 1798,— il avait soixante-treize ans, représentant une jeune femme mal mariée, qui semble chercher son idéal par delà les rives du mariage et de la Saône, car elle était confinée à Tournus. Hé bien! ce portrait est un chef-d'œuvre qui ne pâlirait pas, avec sa richesse de tons, dans le cercle de la maîtresse du Titien, de la Fornarina, de la Joconde, de toutes ces figures qui sont plus vraies que nature, parce qu'elles sont douées de la vie immortelle.

« Et quand on songe que le pauvre vieux Greuze, — je ne fais pas de sentimentalisme, — qui avait tout perdu alors, même sa renommée, — c'était l'ère de David, — peignait un pareil chef-d'œuvre pour quelques louis! Si lord Hertford passait par là il en offrirait 100,000 francs.

« Après cela vous direz que l'argent est un mauvais critique d'art. »

~~~

Diderot compte spirituellement comment Greuze ne fut pas encouragé par la direction des Beaux-Arts, quoiqu'il fût peintre du Roi :

« Lorsque le talent de ce peintre fut connu, on lui permit de faire un voyage à Rome à ses dépens, et lorsqu'il eut mangé le peu d'argent qu'il avait amassé pour ce voyage, on lui permit de revenir à Paris, avant d'en avoir pu tirer le fruit qu'il en espérait. Depuis son retour on lui a permis de faire les plus beaux tableaux et de les vendre le moins mal qu'il pouvait. Lors du succès de son tableau du *Paralytique* au dernier Salon, on lui permit de le faire porter à Versailles, pour être montré au roi et à la famille royale, et de dépenser une vingtaine d'écus pour ce voyage. Depuis, n'ayant pu trouver d'acheteur pour ce tableau, qui lui a coûté deux cents louis en études, on vient de lui permettre de le vendre à l'Académie impériale des arts à Pétersbourg, afin de porter la réputation du peintre aux dernières limites de l'Europe ; — la suite des grâces accordées à M. Greuze pour le Salon prochain. »

~~~

L'Artiste a publié, il y a quatre ans, un très joli chapitre de la vie de Greuze, décrit par une de nos compatriotes, Mme Rostand.

C'était le frère de l'aïeul de Mme Rostand qui avait donné à Greuze, son camarade d'école, son premier pinceau.

Parmi les femmes qui ont écrit sur Greuze, il faut citer surtout Mme de Valori. Il faut citer Mme de Mouzay, qui a tracé une page charmante sur la fille de Greuze, et une cousine de Greuze, dont nous publierons un curieux travail.

~~~

Mme Geoffrin qui, sous ses airs de bonté, lançait vertement la critique, s'était écriée, devant la *Mère bien-aimée*, elle qui n'aimait pas les enfants : « Fricassée d'enfants! » — « De quoi s'avise-t-elle? » dit Greuze en apprenant le mot de Mme Geoffrin; qu'elle tremble que je ne l'immortalise! Je la peindrai en maîtresse d'école, le fouet à la main, et elle fera peur à tous les enfants présents et à naître. »

~~~

Dans la *Presse* et dans *Paris-Caprice*, M. Ernest d'Hervilly a donné l'historique de ces belles fêtes ; je détache ces belles phrases :

« Dimanche, à Tournus, par les rues pavoisées et fleuries, circulait une foule immense accourue de tous les points du département. On y voyait, à côté des frais et jolis visages féminins, les modèles de Greuze, surmontés de l'original petit chapeau de la Bresse, les honnêtes figures bronzées des vignerons de la généreuse Bourgogne. Les sociétés chorales parcouraient la ville, bannières au vent.

« Mais je dois adresser un mot de vifs remercîments à M. Delahante, qui a reçu d'une façon charmante les journalistes parisiens.

« La cérémonie du *dévoilement* de la statue a eu lieu après un excellent déjeuner offert par la ville à M. Arsène Houssaye, inspecteur général des beaux-arts, aux autorités du département, à la presse.

« M. Charmont a lu, avec infiniment de goût et d'esprit, un discours à l'ouverture de la séance. Des bravos frénétiques l'ont plusieurs fois interrompu. — On aime joliment ses gloires, à Tournus !

« Le soir, un banquet, présidé par M. Arsène Houssaye, réunissait six cents convives dans la halle aux grains du pays. On a beaucoup ri. On était réellement en famille, et d'agréables demoiselles, plus blondes qne Vercingétorix lui-même, voltigeaient, Comus en robes, autour des invités.

« Il m'a été donné de voir à Tournus, dans le salon de M. Bessart, une toile de Greuze qui renverse toutes les idées qu'on avait pu se faire sur la manière de ce peintre.

« Cette toile, — est-ce un portrait ? — évidemment oui, – représente une jeune fille appuyée sur une colonne qui porte ces mots : *A l'amitié*. D'une main, qui pend languissamment, elle tient une lettre ouverte.

« La tête de cette enfant est admirable, unique !

« La femme, la femme amoureuse, gît tout entière dans ces yeux noyés et profonds, d'un noir exquis. Son regard trouble, il va droit au cœur et l'émeut de façon singulière.

« Le souvenir de cette tête aux lèvres adorables, aux boucles de cheveux folâtres sur le front, poursuit la mémoire, l'obsède voluptueusement.

« Emotion à part, ce portrait est peint de main de maître, de très grand maître, avec une franchise, une simplicité, une justesse, une largeur qu'on n'est pas habitué à trouver dans Greuze.

« C'est magnifique... et authentique. »

Nous l'avons revue à Tournus, l'Accordée de village, mais en chair et en vie, avec son adorable tête de fiancée et d'innocente, à ce point que nous crûmes qu'elle s'était animée pour descendre de son cadre du musée du Louvre. Elle était tout à fait habillée comme autrefois, comme au bon vieux temps, alors qu'il y avait encore des villages, et que Tournus n'était pas devenue une ville célèbre.

Qu'elle nous parut charmante, jeune, fraîche, candide et coquettement virginale ! C'est la femme en sa première fleur, quand le bouton va s'ouvrir en rose et l'enfant devenir jeune fille. Et comme, au dix-huitième siècle, tout le monde était un peu libertin, — si ce mot n'est pas un peu bien gros, — comme tout le monde, dis-je, était un peu libertin, même les moralistes, ce Greuze, quand il peint une Innocence, a toujours soin d'ouvrir la gaze et de laisser entrevoir une rondeur de gorge naissante; il met dans les yeux une flamme lustrée, et sur les lèvres un sourire humide qui donne à penser que l'Innocence deviendrait bien aisément la Volupté.

Par exemple, la Cruche Cassée est le modèle du genre. La tête a encore la candeur de l'enfance, mais le fichu est dérangé, la rose du corsage s'effeuille, les fleurs ne sont retenues qu'à demi par le pli de la robe, et la cruche laisse échapper l'eau par sa fêlure.

Le jour de la fête de Greuze, la Cruche Cassée ne portait pas de cruche, et elle s'était faite aussi belle que l'Accordée. Elle a peut-être trouvé un mari, rien qu'en souriant.

Dans cette jolie fête, il n'y avait pas de Pleureuse.

M. Henri Rouy, qui ne signe jamais ce qu'il écrit, vrai journaliste des vieux temps, a raconté la fête dans *l'Epoque* et dans *l'Evénement*.

Au beau milieu du repas, on a tout à coup vu dans la partie occupée par la société d'harmonie, un homme monter sur la table, et là, le tambour au côté, les baguettes en main, exécuter une série de *ra* et de *fla* à n'en plus finir.

Très intrigué de cet interrupteur, on a envoyé aux renseignements :

— Que faites-vous là et que voulez-vous? a dit l'envoyé au bruyant tapin.

— Ce que je fais, vous le voyez et vous l'entendez.

— Oui certes.

— Ce que je veux, ou plutôt ce que nous voulons, c'est qu'on nous serve et qu'on nous donne à manger et à boire!...

Sur cette belle réponse, étonnement et rire général, comme bien vous pensez!...

Autre incident. Mon voisin de gauche, M. Emile Daclin, rédacteur en chef du journal de Châlon, distingue parmi les convives M. Troy, le baryton du Théâtre-Lyrique. L'avis en est envoyé à M. Arsène Houssaye qui, s'adressant à M. Troy, le prie d'ajouter par sa belle voix un élément de plus à la fête. M. Troy, s'excusant tout d'abord, a fini par s'exécuter de la meilleure façon du monde. « Quel dommage, si M. Troy chante, qu'on fasse tant de bruit autour de la table, m'a dit mon voisin de droite. — Oh! soyez tranquille, ai-je répliqué, la première note de M. Troy va nous amener le silence. » Et la chose n'a pas manqué. Aussitôt que M. Troy, le verre en main, a entonné le brindisi de... (ma foi, je ne sais plus lequel) un silence universel s'est établi pour faire bientôt place à des applaudissements frénétiques et à des *bis* énergiques.

M. Troy n'a pas répété son premier brindisi, mais il l'a remplacé par « la chanson de la bière » de *Martha*, et vous qui la lui avez entendu chanter au Théâtre-Lyrique, je vous laisse à penser l'effet qu'il a produit, hier, à Tournus.

~~~~~~

M. Henri Rouy avait expédié à Paris cette première dépêche :

« L'enthousiasme ici est si grand, le discours prononcé par Arsène Houssaye a produit un tel effet que je ne veux affaiblir par des phrases, ni cet effet, ni l'enthousiasme public.

« Quant à l'enthousiasme, je me borne à ces notes :

« Arrivé hier soir à 7 heures 52 m.; brillante symphonie à la gare par toute la musique de la ville, éclairée par des torches; conduite dans les rues de la ville, toujours à la clarté des torches et au son des symphonies; tout le monde dehors, temps splendide, 2 ou 3,000 personnes, sur 6,000 dont se compose la ville, faisant cortége, cris de : vive Arsène Houssaye, vive Rougelet (c'est le sculpteur), brillante collation chez le maire. Ce matin, mousquetades à l'aube; déjeuner à l'Hôtel-de-Ville; cérémonie. »

~~~~~~

M. Tony Révillon est presque un compatriote de Greuze; aussi a-t-il consacré presque deux numéros de sa chronique à conter l'esprit et le talent du peintre tournusien, avec beaucoup d'esprit et de talent.

Le *Petit Journal* comme la *Petite Presse* a payé son tribut à Greuze. Voici quelques fragments du récit de M. Alfred d'Aunay, daté de Tournus :

« La ville de Tournus vient, selon l'expression de M. Arsène Houssaye, de célébrer dignement la fête de l'art français. Greuze y est né en 1725, dans une maison de pauvre apparence. Son père y exerçait la profession d'architecte, car, en ce temps-là comme aujourd'hui, les carrières du pays, habilement exploitées par des ouvriers artistes, expédiaient toutes taillées, à Lyon et à Mâcon, les pierres des maisons qu'on admire dans ces deux grandes villes.

« A Tournus, on a conservé pour l'illustre peintre un respect religieux. Les habitants peu instruits, qui savent pourtant que Greuze fut malheureux, célèbrent avec recueillement la *saint Greuze*. L'art n'a-t-il pas aussi ses martyrs !

« Or, cent ans après l'auteur de la *Cruche cassée*, est né dans la même maison, presque le même jour, un sculpteur de talent, M. Rougelet. C'est lui que la ville de Tournus a chargé de tailler dans le marbre la statue du peintre français par excellence.

« Greuze est représenté en costume Louis XV. Il porte haut la tête, en homme qui connaît son mérite. Son regard exprime cette sorte d'admiration naïve pour la nature qui lui a fait abandonner les procédés des écoles pour la recherche de la vérité. Sa main fine et nerveuse s'appuye sur un album ouvert à la page où il vient de crayonner l'esquisse de la *Cruche cassée*.

« Par un discours qui est une véritable étude sur la vie et les travaux de Greuze, M. Arsène Houssaye, président de la cérémonie en sa qualité d'inspecteur général des Beaux-Arts, a ému l'assistance en racontant les luttes que ce pauvre homme de génie eut à soutenir. Il passe en revue ces toiles célèbres: *l'Accordée de Village*, *la Belle Pleureuse*, *la Malédiction d'un Père*, et tant d'autres que le musée du Louvre a le bonheur de posséder.

« L'appréciation du talent de Greuze, par M. Arsène Houssaye, peut se résumer, du reste, par ces quelques lignes que le haut fonctionnaire, — qui n'oublie jamais qu'il est un de nos confrères les plus aimés, — écrit sur mon carnet de voyage :

« Greuze est le peintre du musée de la famille. Les ingénues ont droit de cité
« dans toutes les maisons, même les plus sérieuses. Elles y viennent sourire
« à côté des madones Toutefois, elles vous inspirent trop le désir de leur
« demander leur cœur et leur main — gauche.

« On ne saurait se faire une idée, à Paris, de l'enthousiasme des populations de ce pays. Elles aiment tant ce qui est vraiment beau, que partout, aux environs de Tournus, on voit dans les plus humbles chaumières des copies de l'œuvre du grand peintre.

« Aussi a-t-on fait aux délégués de la presse parisienne un accueil dont ils doivent être reconnaissants. Un notable nous reçoit pour nous faire voir le feu d'artifice, qui est superbe : *Honneur à Greuze* ! lit-on en lettres de flamme au milieu du bouquet, que vingt mille personnes saluent d'applaudissements frénétiques.

« Puis, de tous côtés, on entend la musique. Les accordées de village vont danser avec leurs promis, au moment où le courrier part. »

Tout en voulant tout dire sur Greuze, nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici toutes les études qu'il a inspirées, toutes les pages qu'on a écrites sur sa vie et sur ses œuvres. Il faudrait citer MM. Paul Lacroix, Victor Fournel, Léonce de Pesquidoux, Castagnary et quelques autres. C'est de M. Victor Fournel que nous trouvons ce détail :

La Prière, donnée pour 5,000 fr. à la vente du prince de Conti en 1777, s'est payée 32,400 fr. en 1845, à celle du cardinal Fesch. La *Jeune fille à la colombe*, qui n'est qu'une simple figure en buste, a été achetée 35,000 fr. il y a quinze ans à la vente du baron Walckenaër. Il serait difficile de dire à quel prix s'adjugerait aujourd'hui la *Cruche cassée*, tableau qui ne fut vendu que 3,000 fr. en 1785, mais il est permis de croire qu'il monterait bien jusqu'à 100,000 fr. aujourd'hui.

Je ne sais pas si Greuze portait malheur ou portait bonheur dans son temps; ce qui est certain, c'est qu'il y a eu une véritable mortalité parmi ceux qui se sont occupés de sa statue. Protheau, qui en avait commencé une, est mort; Deschamps, qui avait fait la maquette d'une autre, est mort. MM. de Chapuys-Montlaville, le sénateur et le député, membres de la commission du monument, sont morts. Deux autres membres de la commission, MM. Bessard, membres du conseil général et du conseil d'arrondissement, sont morts. M. de la Guéronnière, préfet du département, pareillement membre de la commission, est mort. M. de Morny, président de la commission, est mort. Qui encore ? Toutes ces morts se sont succédé en l'espace

de deux ans. Aussi les membres restants de la commission demandèrent-ils à grands cris que le monument fût érigé au plus tôt.

J'allais oublier M. le comte Walewski, cette mort cruelle entre toutes! Il était ministre d'Etat et des Beaux-Arts quand le marbre fut donné.

Je me hâte de signer ma chronique. Mais quand je vois une figure de Greuze, je ne vois plus que la jeunesse, l'amour et la joie — tous les beaux augures!

RENÉ DE LA FERTÉ.

Le tableau que je fais pour le gouvernement est à moitié fini la situation dans laquelle je me trouve me force de vous prier de donner des ordres pour que je touche encore un à compte pour que je puisse le terminer. j'ai eu l'honneur de vous faire part de tous mes malheurs, j'ai tout perdu hors le talent et le courage. j'ai soixante et quinze ans pas un seul ouvrage de commande de ma vie je suis en un moment aussi pénible à passer. vous avez le cœur bon je me flatte que vous aurez égard à mes peines le plutôt possible, car il y a urgence.

Salut et respect

Greuze

GRAVURES DU NUMÉRO

DE

L'ARTISTE

Du 1er Octobre 1868

LA CRUCHE CASSÉE.

Pendant une période de sa vie, Greuze s'était bien plutôt enrichi par les gravures faites d'après ses tableaux que par ses tableaux eux-mêmes.

Mme Greuze, qui vendait naguère des livres, ne dédaignait pas de vendre *la Cruche cassée, la Belle Pénitente* et *la Belle Pleureuse*, quoique ses mains fussent plus blanches que jamais et qu'elle portât le nom de Madame Greuze avec des airs de femme à la mode.

Il faut dire qu'elle ne daignait vendre que les belles épreuves, ce qui amenait chez elle, rue Thibaut-aux-Dés, les grands amateurs ou les grands seigneurs.

La Cruche cassée, celle-là même que Massard a gravée et qui est en tête de ce numéro de *L'Artiste*, se vendait par les mains de Mme Greuze un gros louis de quarante-huit livres. Il est vrai qu'elle donnait un beau sourire par dessus le marché.

Aujourd'hui, d'ailleurs, les bonnes épreuves de *la Cruche cassée*, avec l'encadrement qu'il a fallu supprimer ici, se vendent beaucoup plus cher.

LA BELLE PÉNITENTE.

Elle est bien jeune pour faire pénitence, mais il est à remarquer que sous le pinceau de Greuze on a toujours seize ans. Pour lui, on est toujours jeune, quelle que soit son action.

Il n'est pas douteux que cette belle pénitente sera reprise par le péché.

LA BELLE PLEUREUSE.

Et cette belle fillette qui pleure, est-ce parce qu'elle fait pénitence?

On peut dire qu'elle pleure comme les autres sourient; elle ne pleure que pour montrer ses perles ou pour arroser la rose de son corsage.

Elle ne pleurera pas longtemps, parce qu'elle est trop jolie pour ne pas être consolée.

Ce tableau était un des chefs-d'œuvre de Greuze. La duchesse de Luynes disait : « Ah ! si l'on pouvait pleurer comme cela ! »

LA STATUE DE GREUZE.

Tous les journaux ont décrit la statue de Greuze; *l'Illustration* a mieux fait, elle l'a donnée par un dessin très franc.

LE DIRECTEUR : CHARLES COLIGNY.

HENRI PLON, — HACHETTE ET Cᵉ, — MICHEL LÉVY, ÉDITEURS

ŒUVRES D'ARSÈNE HOUSSAYE

HISTOIRE DU 41ᵉ FAUTEUIL DE L'ACADEMIE

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A BÉRANGER

7ᵉ édition. — Portraits. — 1 volume in-8° cavalier. 5 fr. — Édition format anglais. 3 fr.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE ET MADAME DE MONTESPAN

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

5ᵉ édition. — Portraits. — 1 volume in-8° cavalier. 5 fr.

LE ROI VOLTAIRE

SA COUR — SES FEMMES — SES MINISTRES — SON PEUPLE — SES CONQUÊTES — SON DIEU — SA DYNASTIE

5ᵉ édition. — Gravures. — 1 volume in-8° cavalier. 5 fr.

HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS AU XVIIIᵉ SIÈCLE

SCULPTEURS — PEINTRES — MUSICIENS

Nouvelle édition. — 1 volume in-8° cavalier. — Portraits. 5 fr.

VOYAGE A MA FENÊTRE

1 volume in-8° cavalier. — Gravures de Johannot. 5 fr.

PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA

1 volume in-8° cavalier. — Gravures de Flameng. 5 fr.

LA SYMPHONIE DES VINGT ANS

POÈMES ET SONNETS

8ᵉ édition. — 1 volume in-8° cavalier. — Eaux-Fortes. 5 fr.

NOTRE-DAME DE THERMIDOR (HISTOIRE DE MADAME TALLIEN)

2ᵉ édition. — 1 volume in-8° cavalier. — Portraits. — 5 fr.

LES CHARMETTES

JEAN-JACQUES ET MADAME DE WARENS

2ᵉ édition. — 1 volume in-8°. 5 fr.

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 vol. in-8°, portraits. 5 fr.

LE ROMAN DE LA DUCHESSE

7ᵉ édition. — 1 volume in-18. 3 fr.

MADEMOISELLE CLÉOPATRE

8ᵉ édition. — 1 volume grand in-8°. 5 fr.

ROMANS

LUCIANA MARIANI. 1 vol. — LA PÉCHERESSE. 1 vol. — LES FILLES D'ÈVE. 1 VOL. — LE VIOLON DE FRANJOLÉ. 1 vol. — LA VERTU DE ROSINE. 1 vol. — LE REPENTIR DE MARION. 1 vol. — BLANCHE ET MARGUERITE. 1 vol.

LES LÉGENDES DE LA JEUNESSE

1 volume grand in-8°. Illustré de 20 gravures sur acier. 20 fr.

LES FEMMES DU TEMPS PASSÉ

1 vol. grand in-8°, illustré de 20 gravures sur acier. 20 fr.

HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS ET HOLLANDAIS

1 vol. in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures. 100 fr.

LES DIEUX DE LA PEINTURE (AVEC THÉOPHILE GAUTIER ET PAUL DE SAINT-VICTOR)

1 vol. grand in-8°, illustré de 20 gravures de Calamatta. 20 fr.

L'ARTISTE paraît le 5 de chaque mois, par volume grand in-8° de 160 à 200 pages, accompagné de 4 GRAVURES SUR ACIER, par ou d'après INGRES, DELACROIX, DECAMPS, DELAROCHE, GÉROME, CABANEL, LEHMANN, HÉBERT, ROSA BONHEUR, BAUDRY, MERLE, DIAZ, CHAPLIN, MEISSONIER, CALAMATTA, etc.

Parmi les 3000 gravures et eaux-fortes publiées par ce Recueil, contentons-nous de citer les DELACROIX, DECAMPS, RAFFET, MEISSONIER, CALAMATTA, LAGUILLERMIE, NARGEOT, LAMY, FLAMENG, deux Odalisques de INGRES, les Moissonneurs de LÉOPOLD ROBERT, etc.

Le prix de la Souscription à L'ARTISTE — 50 fr. par an — est représenté deux fois par les gravures publiées dans l'année.

On s'abonne par un mandat sur la poste ou une lettre donnant avis de faire traite.

Paris......... Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr.

Départements. Un an, 58 fr. — Six mois, 30 fr.

Étranger, 66 fr. — Voies anglaises, 68 fr. — Colonies françaises, 72 fr.

---

100 fr. édition papier vélin, gravures avant la lettre. — 60 fr. gravures sur papier de Chine

---

Le prix des collections de l'ARTISTE — 80 volumes renfermant 3000 gravures — est de 1800 fr. — On trouve aux bureaux des volumes in-folio à 20 fr. de toutes les séries de l'ARTISTE. — On trouve également de très belles épreuves des gravures par les maîtres contemporains DELACROIX, DECAMPS, MEISSONIER, GAVARNI, etc.

Le prix de l'abonnement à la *Revue du XIX*e *siècle* est de 25 fr. par an, pour Paris; 28 fr. pour les départements.

PRIMES DE L'ARTISTE POUR 1868

LA PSYCHÉ

D'AMAURY-DUVAL

LA VÉNUS BLESSÉE

DE RAPHAEL

ADRIENNE LECOUVREUR

Le chef-d'œuvre de DREVET

Ces trois grandes planches, la dernière imprimée en rouge, sont d'une valeur de 50 francs.

Les Souscripteurs qui désireront des épreuves sur papier de Chine, recevront les 3 gravures en double : 3 sur papier blanc auxquelles ils ont droit, et 3 sur papier de Chine, au prix de 6 fr. pour Paris, et 8 fr. pour les départements.

Les Souscripteurs sur papier de Hollande recevront des épreuves d'artiste. Les Souscripteurs sur papier de Chine les recevront sur papier de Chine.

COLLECTION DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE

8 magnifiques volumes grand in-8°, renfermant 24 portraits.

60 fr. avec l'année courante.

Typographie Alcan-Lévy, boulevard de Clichy, 62




STERLING & FRANCINE CLARK ART INSTITUTE
ND553.G68 H68 stack
Houssaye, Arsene/Greuze, sa vie et son o
3 1962 00054 9919

